

LE PINCEAU
PUBLICATION MENSUELLE
1ère ANNEE
48
HORS TEXTE
en
COULEUR
200
GRAVURES & PHOTOTYPIES
dans
LE TEXTE
PARIS
E. BERNARD & Cie
1899

LE PINCEAU

COURBEVOIE. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie

14, RUE DE LA STATION, 14

LE PINCEAU

JOVRNAL ARTISTIQVE MENSVEL

EN COVLEVRS

E. BERNARD
Directeur

E.-G. DE LA GRENILLE
Secrétaire de la rédaction

PEINTURE
AQUARELLE
PASTEL
ART DÉCORATIF
SCULPTURE



AMEUBLEMENT
ÉTOFFES, TENTURES
ÉTAINS, ÉMAUX
BIJOUTERIE
RELIURE

Paris

E. BERNARD & CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

1898



Louis CONVERS. — Fortune, coffret de sûreté, acier et bronze.

LE PINCEAU



A mon ami Jean Bordelongue.

Une tradition très ancienne et servilement suivie par un grand nombre de critiques d'art, veut que le compte rendu du Salon ou de toute autre exposition artistique commence par des gémissements plaintifs, par des contestations de manque de talent et de recherches nouvelles.

Il est de bon ton pour un critique, de s'étendre sur la tristesse de son époque, sur la pauvreté de la production, il cherche en se plaignant de sa tâche ingrate, une œuvre originale et après n'avoir trouvé que redites, platitudes et banalités, il prophétise la ruine définitive du Grand Art.

Eh bien, nous ne suivrons pas cette mode et nous comblerons une lacune en publiant *Le Pinceau* qui reproduira en couleurs des Peintures, des Aquarelles, des Pastels, des Objets d'art, des Reliures, des Bijoux, des Émaux, des Sculptures, des Étoffes, des Tentures, et mettant tout pessimisme de côté nous croyons qu'avec un peu de recherche on peut dans chaque Exposition annuelle trouver assez de bonnes œuvres pour consoler de tout désespoir, et qu'un amateur d'art quel que soit son appétit peut vivre heureux en constatant de bonne foi le nombre respectable d'ouvrages de valeur.



Parmi les centaines d'œuvres exposées chaque année, il est bien certain que le génie ne jaillit pas de chacune d'elles. Mais leur ensemble nous montre l'effort puissant des artistes contemporains, et le résultat est digne des plus grands éloges.

L'aspect général des Salons est toujours séduisant à plusieurs points de vue, la grande variété des talents, les visions étonnamment diverses d'interprétation, les côtés souvent très curieux de présentation des sujets, les recherches les plus multiples pour saisir la nature dans les aspects les plus intimes.

L'École des paysagistes qui voit d'un œil si vibrant tous les sites que nous pouvons admirer et aussi la recherche de la présentation des œuvres, le soin avec lequel chaque tableau est par son voisin mis en évidence, en un mot, l'aspect des Salons est gai, les effets blonds y dominent, et les efforts de la jeune Ecole vers la pleine lumière ensoleille les murs et fait de leurs longues galeries la joie du regard.

D'abord si on considère les choses d'une manière générale nous mettrons une cinquantaine d'œuvres de tout premier ordre, les œuvres des Maîtres qui donnent à première vue une sensation intime et pleine de respect, puis derrière cette tête de colonne, un très grand nombre d'œuvres de moindre valeur, mais où un véritable talent a été cependant dépensé.

Le Pinceau s'en tiendra sur l'ensemble des manifestations artistiques à des considérations générales, laissant la parole aux critiques influents et autorisés, essayant seulement d'avoir la même maîtrise pour s'occuper plus spécialement de l'Art Décoratif.

Il y a évidemment dans les recherches une tendance, une préoccupation constante de l'application du Beau dans une forme nouvelle.

Nous n'appellerons pas *Art nouveau*, les élucubrations qui jusqu'ici avaient été écartées soigneusement par des artistes dont l'éducation avait été complète et faite d'une saine érudition.

Il est bien certain que les conditions de la vie, l'habitation moderne, font que l'ameublement change, se transforme, suivant l'adaptation des inventions nouvelles dont nous sommes appelés à faire un usage quotidien.

Un cabinet de travail de la fin de XIX[e] siècle ne ressemblera pas à celui d'un savant du XV[e] siècle. Dans celui de nos jours, nous aurons à penser à l'installation du téléphone, qui peut motiver la combinaison d'un meuble nouveau et spécial, l'éclairage par l'électricité écartant les craintes d'incendie peut être placé plus près des objets et donner lieu à des formes de lampadaires tout à fait variées, nouvelles, drôles, étranges. Il en sera de même pour la lampe portative dont la partie éclairante peut être plus ou moins forte et affecter une forme légère, gracieuse, et ressembler à des fleurs décoratives.





Mais cependant un style nouveau ne sort pas instantanément comme dans les féeries, les changements à vue; et l'appropriation, la transformation inévitable des objets d'art à l'application de nos besoins, de nos goûts, tâtonnant depuis déjà plusieurs années s'affirme chaque jour avec une volonté qui déterminera un genre nouveau qui sera alors le style caractérisant notre époque.

Mais pour être originale et belle, une œuvre quelconque ne doit pas cesser d'être simple, de conserver des lignes pures, et il faut éviter pour cacher une faiblesse, d'ajouter un détail qui pour être précieux et précieusement traité devient inutile et nuit souvent à la conception générale.

L'Aquarelle, le Pastel, l'Art décoratif ou l'application de l'Art à la décoration, à l'ameublement, aux tentures, aux étoffes, à la reliure, ne demandent pas moins de travail opiniâtre et de savoir que le Grand Art.

Jean Goujon après avoir sculpté les superbes nymphes qui ornent la fontaine des Innocents ne croyait pas déchoir en dessinant des panneaux de meubles.

Et l'artiste qui avait donné à ces femmes des poses si gracieuses, si élégantes, trouvait encore du charme à embellir par son ciseau telle table ou telle armoire.

Ce grand artiste comprenait, en effet, que le beau peut se manifester sous toutes les formes et qu'aussi toutes les formules peuvent être bonnes.

Qu'est-ce que l'Art?

N'est-ce point l'étude, la recherche du Beau; or le Beau ne peut-il pas se rencontrer sur un meuble, sur un bijou ou bien encore sur une statue; et une naïade sera-t-elle moins belle si elle vient former l'anse d'une coupe ou d'une amphore?

Les arts appliqués à l'industrie n'avaient pas eu, dès leur apparition, tout l'accueil chaleureux qu'ils méritaient. Le titre seul avait d'abord jeté un grand discrédit sur ces travaux et en avait rabaissé la valeur. D'un côté on avait vu « l'Art, » mot évoquant la grâce et la poésie, mais malheureusement on avait aperçu à côté l'« Industrie », mot prosaïque s'il en fut, or on avait pensé que cette union de deux choses si dissemblables ne donnerait qu'une production bâtarde, qu'un assemblage informe et sans prix aucun.



Mais on ne songeait pas que des peintres, des sculpteurs, des graveurs célèbres avaient déjà illustré ces Arts Décoratifs qui portaient à ce moment le titre qu'ils doivent encore posséder aujourd'hui : c'étaient et ce sont encore les Beaux-Arts. Si la sculpture nous a déjà offert une preuve de ce que nous avançons, nous pourrons choisir un second exemple parmi les peintres.

Transportons-nous, en effet, à Vienne, nous y contemplerons les superbes tapisseries qui furent exécutées d'après les dessins de Vermeyen au milieu du XVe siècle.

Plus tard, nous apercevons le génie tout original du florentin Servandoni qui après avoir sculpté la façade de Saint-Sulpice travailla avec amour à la décoration et à l'ornementation



DENYS PUECH. — L'Enfant au poisson.

intérieure des palais des princes les plus illustres.

Enfin, les exemples sont innombrables qui nous offrent cette alliance de l'Art pur avec l'Art Décoratif : à Florence, le célèbre sculpteur Maximilien Soldani cisela avec un rare talent des ciboires, des calices, et autres objets relatifs au culte religieux. Si au XVIe siècle, à cette belle époque de la Renaissance, nous revenons à Florence, là nous retrouvons de nouveaux et nombreux chefs-d'œuvre dans les Arts Décoratifs, car là nous pouvons admirer les sculptures de Benvenuto Cellini. Cet éminent artiste s'occupa des détails les plus matériels de son art et de son métier, car dans les mémoires qu'il nous a laissés, Cellini nous parle de la fonte même, de son chef-d'œuvre : « Persée tenant la tête de Méduse » : or, les détails de l'opération sont racontés avec tant de passion, tant de vivacité qu'ils intéressent même les profanes.

Nous apercevons ensuite la statuaire rivaliser d'adresse avec l'orfèvrerie si nous contemplons la nymphe de Fontainebleau, ou la superbe épée qui orne notre musée d'artillerie, il en sera de même pour la salière richement sculptée qui fut déposée dans la galerie impériale de Vienne.

Jusqu'ici, nous n'avons guère examiné, en fait d'Arts Décoratifs, que la sculpture et l'orfèvrerie, mais les dessins de nos belles tapisseries des Gobelins eurent aussi pour auteurs des peintres d'un grand talent, et les cartons que l'on prenait pour modèles avaient été exécutés successivement par des Lesueur, des Van der Meulen, des Mignard, et ensuite par des Gros, des David, des Girard, des Vernet, etc.

Que pourront dire alors les ennemis de l'Art Décoratif, en face des noms les plus connus de la peinture et de la sculpture. Jugeront-ils indignes du nom d'artiste ceux qui auront suivi la trace des grands maîtres, ceux qui auront marché sur les pas d'un Cellini ou d'un Mignard et qui sans les atteindre tendront pourtant vers la perfection, vers l'Idéal.

N'admirons-nous pas aussi dans les bibliothèques les meilleures aquarelles et miniatures qui ornent les superbes manuscrits. Jean Memling, en décorant d'immortelles compositions la Châsse de Sainte Ursule n'a pas cru s'abaisser en illustrant le Livre d'Heures du pape Alexandre VI, *Roderic Borgia*.

Nous nous efforcerons de mettre sous les yeux de nos lecteurs des reproductions

aussi parfaites que possible des œuvres des Maîtres de la Peinture, de l'Aquarelle, du Pastel et des Arts Décoratifs.



LEVASSEUR. — Lavabo, étain.

Nous ne parlerons pas seulement des Expositions de Paris, des Ventes et des Grandes Collections, mais *Le Pinceau* se fera un devoir d'aller un peu partout, en Province et à l'Étranger. Nous donnerons à nos lecteurs, les renseignements qui pourraient les intéresser et provenant des sources les plus sûres. Nous avons demandé à la Société des Artistes français en nous adressant à son commissaire général, M. A. Vigneron de vouloir bien nous faire part de toutes les communications qui lui parviennent concernant le Monde Artiste. C'est être certain à l'avance d'avoir toujours les indications les plus précises et les plus intéressantes. Nous tâcherons en les énonçant clairement et simplement d'être entre les Grands Maîtres et nos abonnés un intermédiaire utile.

Le *Pinceau* perpétuera les chefs-d'œuvre de l'Art moderne et nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour entretenir et propager l'amour du Beau.

E. G. DE LA GRENILLE.



P.-E. MENGIN. — Amour et Jeunesse, groupe en bronze.

NOS ILLUSTRATIONS



E. BOISSEAU. — Fragment de dressoir en étain.

ÉMILE BOISSEAU

Nous ne voulons certes pas entreprendre de faire la longue énumération de toutes les belles œuvres qui ont depuis longtemps déjà affirmé, à juste titre, le talent du Statuaire É. Boisseau. Nous nous occuperons seulement de la part qu'il a prise aux divers Salons dans la section des Arts Décoratifs.

Ce chercheur infatigable qui toujours puisait les sujets de ses grandes compositions dans l'histoire de notre pays ou dans la Mythologie, sans rien négliger de son art, exposait en 1896, un dressoir en étain devant servir à décorer la salle à manger de S. E. la duchesse de Denia à Madrid. Les grandes lignes du motif central de cette décoration étaient si parfaitement ordonnancées et l'ensemble étagé de telle sorte que tout ce qui était appelé à être placé sur les divers plans devait être habilement mis en évidence.

Trois enfants, d'un mouvement souple et gracieux soutenaient une élégante corbeille destinée à recevoir des fleurs.

L'année suivante, un ravissant buste de Japonaise « *Mousmé* » nous montrait ce que l'on pouvait obtenir en adaptant au bronze, le marbre et l'onyx. En 1898, avec une statuette polychrome « *Oysel, le troubadour du Pays bleu.* » Le sculpteur dans ces deux œuvres, en proportionnant les accessoires, en leur donnant seulement l'importance qu'ils devaient avoir, et les mettant à l'échelle de ses figures, avait su très habilement éviter l'écueil dans lequel il est si facile de tomber si on les exagère. Par l'heureux choix des matières variées,

en se servant de marbres de couleurs différentes, accusant les plis des vêtements qui sont d'un dessin impeccable. Chacune de ces œuvres est d'une grande perfection d'exécution. Nous nous en voudrions de ne pas rappeler le goût charmant qui présidait à la composition et au choix du motif des si jolies et si élégantes pendules, où avec une grâce inouïe « l'*Amour captif* » surmonte un socle d'un style ravissant.

Nous nous réjouissons donc d'avoir la bonne fortune de pouvoir donner outre les reproductions diverses, la planche en couleur qui nous laissera un souvenir exact du « *Troubadour du Pays bleu* ».

E. DAMERON

C'est jour de *Marché sur le Cours Masséna*, à Antibes, et le soleil caresse d'une façon charmante et douce tout le petit monde qui anime ce joli coin de la ville, si la lumière est brillante, brillants aussi sont les costumes des jeunes femmes qui viennent chercher leurs provisions. C'est dans ce pays délicieux que Dameron aime à peindre.

Depuis longtemps déjà, le jeune Maître nous montre chaque année, au Salon, des chefs-d'œuvre éclos sous le ciel bleu.

En 1890, Le *Marché du Cours Masséna* lui avait inspiré un grand tableau, en 1892, il exposait La *Culture des fleurs au Cap d'Antibes*, en 1894, La *Bastide rose* et toujours son rêve le ramène sur le littoral.

Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir reproduire une des belles aquarelles du jeune Maître Dameron.

Achille GRANCHI-TAYLOR

Élève de l'atelier que Cormon dirige si magistralement, Granchi-Taylor est un breton lyonnais que Concarneau attire toujours, et c'est là qu'il vit et travaille parmi les vieux pêcheurs, ses modèles dont il connaît si bien les mœurs. Chaque année il nous montre des scènes d'une intimité touchante. Les attitudes sont consciencieusement observées et dans les plus petits détails, rien n'est négligé sans que pour cela la touche cesse d'avoir de l'ampleur. « *Les Casiers; la leçon du Vieux* » que nous reproduisons montrent combien il peut obtenir un effet puissant tout en restant dans une douce monochromie.

Maurice LARD

Nous avons pris très souvent plaisir à regarder brusquement les gais et frais pastels de Maurice Lard qui dans ses peintures est aussi un charmeur.

« *Jane* », le pastel qui figurait au dernier Salon faisait grand honneur à son auteur.

NOS GRAVURES

« *Le Coffret de sûreté* » par Louis Convers qui est d'une délicieuse invention.

« *L'Enfant au poisson* » de Denys Puech.

« *Le Larabo* », étain de Levasseur.

« *Amour et Jeunesse* », groupe en bronze de P.-E. Mengin.

« *Fragment de dressoir* », étain de Émile Boisseau.

« *Coupe-papier* », bronze de Eugène Lelièvre.

« *Les Clochettes et Grelots* » de Thiébaut Henri nous montrent tout ce que l'on peut obtenir en mettant dans les objets usuels une note artistique.

E. G.

ART & CHIFFONS

Paris, le 1898.

Combien tu es heureuse, ma petite amie, d'être partie passer cette belle saison d'automne loin des tracas et des tristesses de notre grande ville.

Là-bas, dans ton joli coin de campagne, tu n'as d'autre souci que de ne pas en avoir et de songer à ta toilette, et pour ce, tu me demandes de vouloir bien te renseigner sur les dernières créations de Son Altesse la Mode.

Rien n'est sensiblement changé et les parisiennes de cet Automne ressembleront fort à celles de cet Été.

La tendance est pourtant à la sveltesse et aux formes allongées et souples. Une bien jolie étoffe nouvelle et le drap satin combiné avec des applications de velours serti d'une fine chenille feront les toilettes simples autant qu'élégantes. Dans le même ordre d'idée, mais plus nouveau encore on fait le drap ajouré de dentelle du plus heureux effet, sur transparent de satin blanc.

Je ne te parle que pour mémoire des fourrures, on en met partout, et on en fait de bien jolis chapeaux. J'ai vu chez une de nos grandes modistes un ravissant toquet en chinchilla avec sur le côté une grosse touffe de camélias blancs : c'était vraiment charmant.

Tu me parles des jolis bijoux que Lalique exposait au dernier Salon, je pense pouvoir t'en donner des croquis et des reproductions fidèles dans le prochain numéro et tu pourras faire ton choix tout à ton aise, quoique tout me semble si beau que j'avoue franchement je serais bien embarrassée pour prendre une décision.

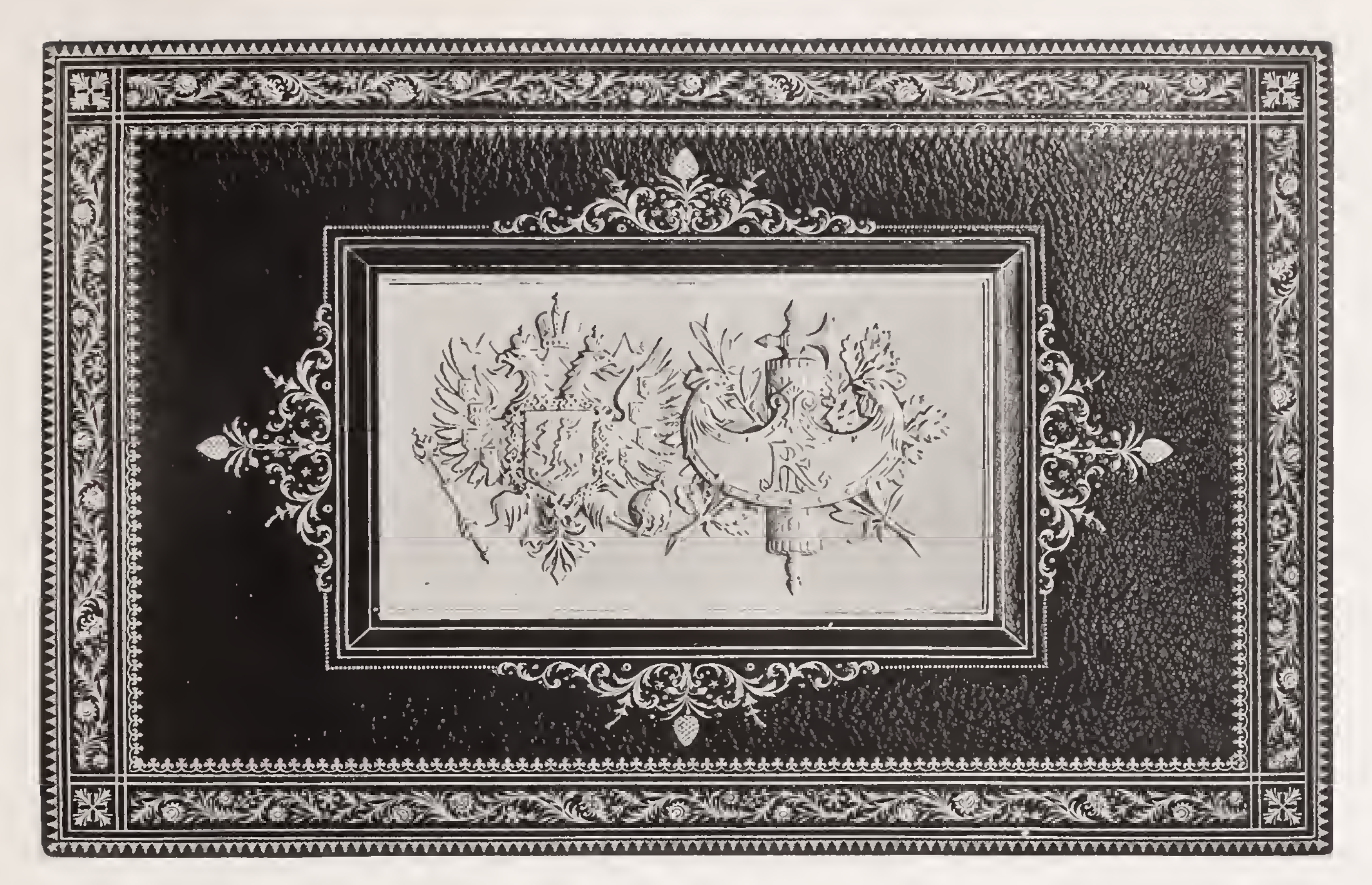
Dans ma prochaine lettre, je te parlerai du nouveau corset et des dessous élégants pour une jolie petite provinciale comme toi.

Toujours tienne. JACQUELINE.



Eugène LELIEVRE. — Coupe-papier, bronze

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

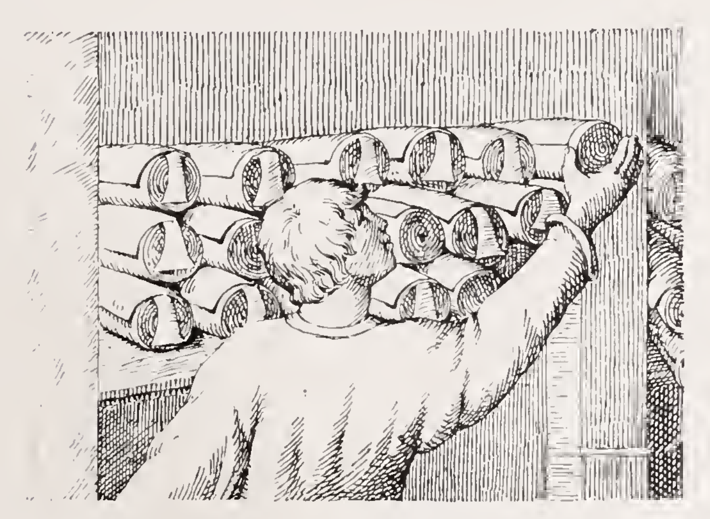


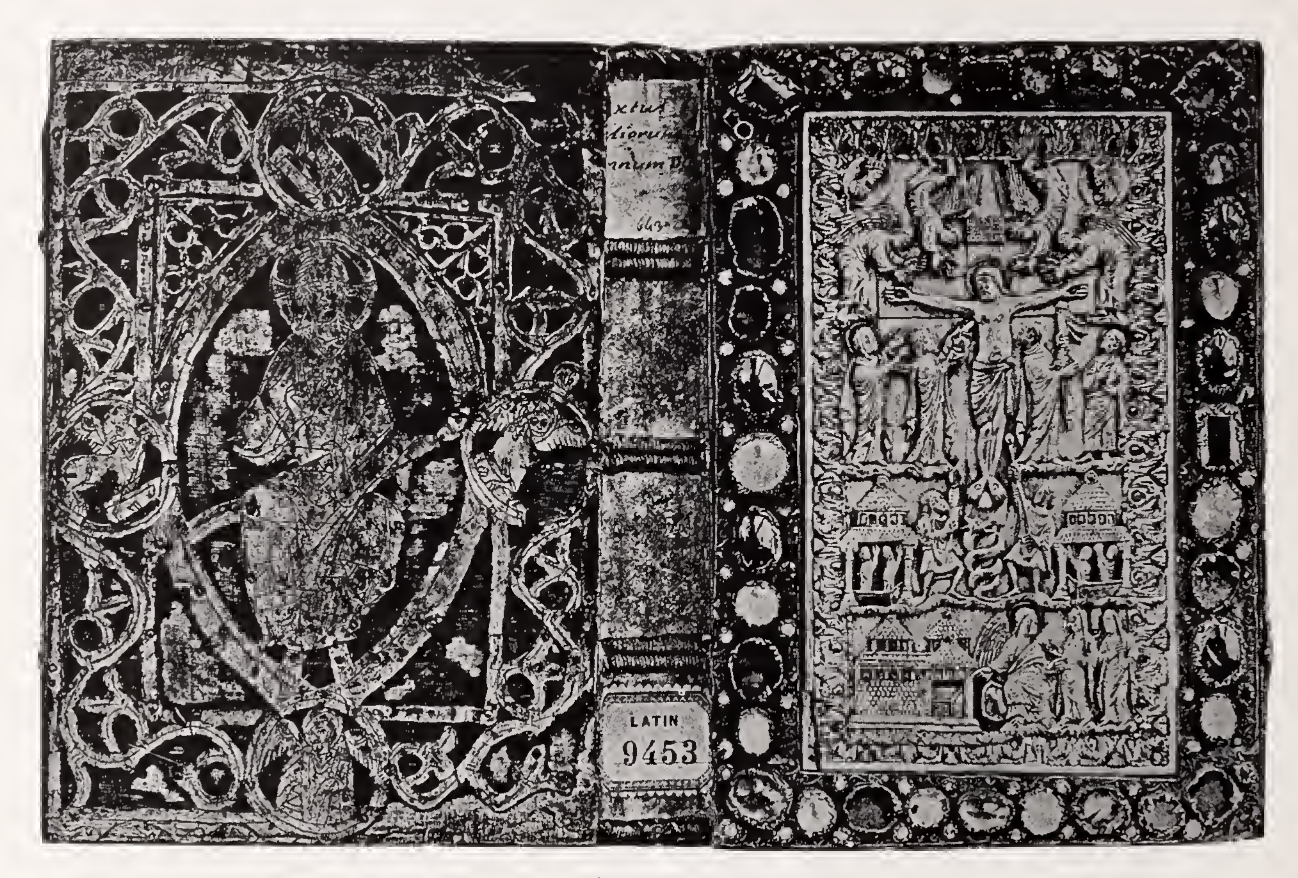
Léon GRUEL. — Ecrin offert à S. M. l'Empereur de Russie et contenant les médailles de Chaplain.

LA RELIURE

A Léon ***GRUEL***

Avant que le Livre soit constitué, en remontant à la plus haute antiquité, les anciens ont d'abord eu, après la pierre et l'airain, les tablettes de cire que l'on réunissait par un des angles. Ensuite sont venus les papyrus, écorces d'arbres ou feuilles de roseaux, qui, préparés d'une certaine façon, recevaient les caractères gravés à l'aide d'un canif, le format en était très irrégulier, et pour les préserver des insectes qui auraient pu les détruire, on les enduisait d'huile de cèdre ce qui ne les empêchait pas de se détériorer assez promptement. On abandonna les tablettes de cire et les papyrus après le règne de Constantin et on commença à employer le parchemin dont la souplesse et la résistance permettaient de le rouler en petit format sans crainte de le briser, c'est de ce genre de velin, conservé en rouleaux, qu'est venu le mot volume de (*volvere*, rouler).



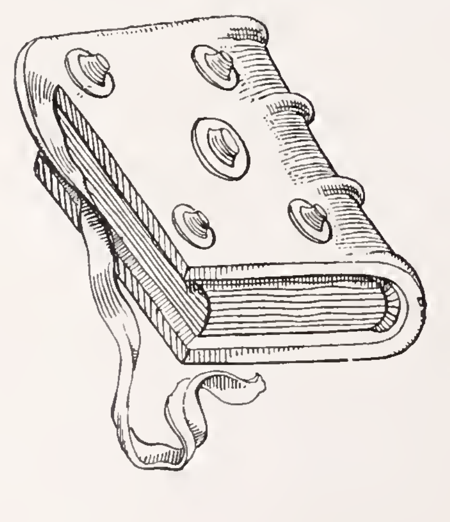


Reliure d'un Évangéliaire du XIe siècle.

Les rouleaux posés les uns sur les autres portaient à l'extrémité une étiquette indiquant le sujet traité sur le vélin, les plus précieux étaient enfermés dans le scrinium (écrin), sorte de boîte métallique, afin de les préserver le plus possible. Le premier format régulier a commencé avec les livres pliants, qui donnaient au parchemin l'aspect d'un petit paravent.

Par la suite, afin de garantir le parchemin, on a ajouté de chaque côté une petite planchette de bois, ce semblant de reliure à très rapidement progressé et a donné lieu à une série de décorations dont l'ornementation a subi des transformations nombreuses.

Le style le plus ancien est le style byzantin, à cette époque, les reliures étaient destinées à recevoir le travail des orfèvres, des émailleurs et on les enrichissaient même de pierres précieuses et d'ivoires finement ciselés.

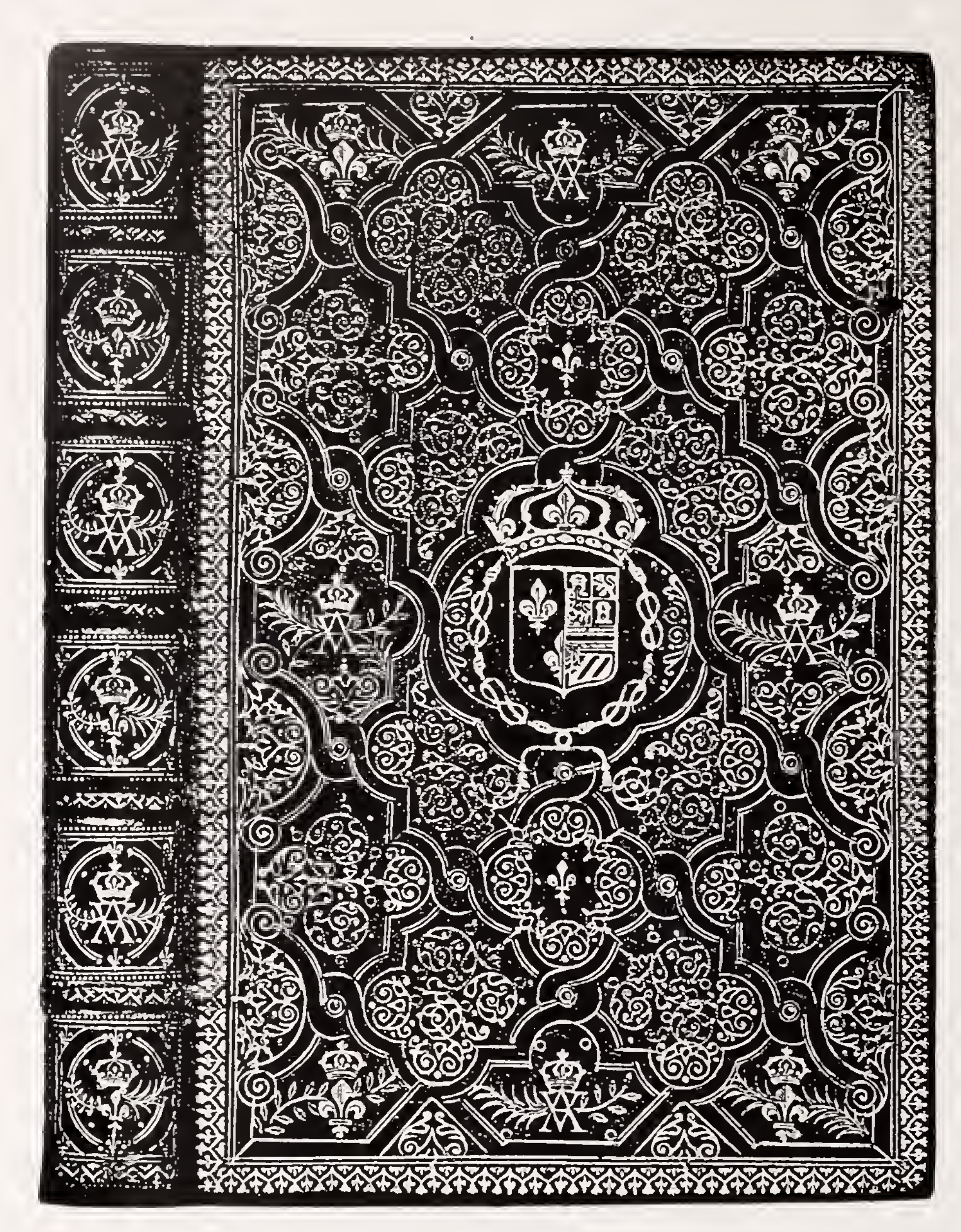


Les reliures en cuir ciselé datent de la seconde moitié du XVe siècle, venant d'Allemagne : plus tard, au XVIe siècle, par le même procédé on fabriqua en Italie des coffrets et des sièges.

Vint ensuite le style gothique du XIIIe au XIVe siècle. A cette époque, les reliures en velours ou en étoffes, que l'on garnissait de plaques d'ivoire et de métaux, n'étaient pas encore abandonnées, le travail de la peau n'étant pas encore très connu. Depuis Saint Louis jusqu'à François Ier, les reliures se transforment peu à peu sous l'influence de la Renais-



Léon GRUEL. — Reliure byzantine.



Reliure exécutée pour Anne d'Autriche, 1644.

sance sans cependant abandonner complètement leur caractère.

A la fin du xve et au commencement du xvie siècle les artistes allemands ornaient leurs reliures de portraits, de blasons, de lambrequins et pour les figures, s'inspiraient des splendides compositions d'Albert Durer. Les artistes français ornementaient les reliures de magnifiques bordures ou scènes religieuses tirées de l'Ecriture Sainte ou d'un Saint quelconque, ou du crucifiement ou de figures allégoriques représentant la Foi, l'Espérance, la Charité, la Prudence, la Justice, la Patience, etc.

Il y a eu aussi les livres enchaînés, qui étaient des manuscrits reliés, qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne jusque vers le milieu du xviie siècle étaient mis à la disposition du public dans les couvents ou les bibliothèques ; ils étaient attachés par une chaîne aboutissant à un anneau afin d'empêcher de les déranger autrement que de la longueur de leur chaîne. Comme on était appelé à en faire un usage fréquent, on préservait leur reliure par de gros coins en cuivre formant cabochons.

C'est sous le règne de François Ier que la reliure d'un goût délicat a pris un essor considérable, il faut faire remonter à cette belle époque de la Renaissance française ce que l'on appelle la « reliure à petits fers ».

Le règne de Henri II nous a laissé beaucoup moins de belles reliures que celui de François Ier. Nous avons cependant, à la Bibliothèque Nationale, une assez importante collection des ouvrages qui ont été reliés pour ce roi.



Reliure dite Le Gascon, 1641.

Les reliures mosaïquées qui peuvent être les plus riches en ornementation tirent leur origine d'Italie. C'est sous les règnes de François Ier et de Henri II que l'on voit, pour la première fois, des reliures enrichies de mosaïque de couleur et, c'est à Lyon, où leur fabrication était la plus considérable. Il y avait aussi à la même époque les reliures qui, au lieu d'être peintes, étaient obtenues par de la peau de couleur différente, amincie, découpée, collée sur le fond et dorée selon les contours du dessin, l'exécution de ce genre de mosaïque étant plus difficile et plus longue que l'autre, il nous en est parvenu moins de spécimens.

Avec François II et Charles IX nous nous trouvons dans une époque de transition et c'est seulement avec Henri III que reparaît une recherche dans l'ornementation des reliures, mais imbu qu'il était du fanatisme religieux qui régnait alors, il combat le luxe des femmes et, tout en leur ordonnant, le 29 mars 1583 de ne plus se parer de bijoux, il les autorise à orner de pierres précieuses et de diamants leurs livres de prières. Toutes les reliures exécutées sous le règne de Henri III portent des légendes ou emblèmes religieux, que le livre soit profane ou soit un livre d'offices.

Sous Henri IV on s'occupe fort peu des arts pendant ses vingt-et-un ans de règne.

Avec Louis XIII le goût des belles reliures revient et les grands personnages s'occupent de former des bibliothèques.

Le surintendant des finances La Vieuville, le chancelier Séguier, le ministre Armand J. du Plessis, le cardinal Richelieu et le savant Jacques-Auguste de Thou qui avait rassem-



Marque des Frères Angelier, 1543.

blé une importante bibliothèque très bien reliée. C'est sous le règne de Louis XIII que le génie se réveille, les Beaux-Arts ont comme représentants Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Philippe de Champaigne, Claude Lorrain, Le Poussin, Callot; les sciences : Galilée, Kepler, Cassini ; la littérature : Malherbe, Mathurin, Régnier, Descartes, Corneille, Pascal. Cette génération d'hommes illustres est comme l'introduction au grand siècle de Louis XIV.

Mais la reliure compta moins de délicats collectionneurs que leurs émules de la Renaissance sous le rapport artistique, tout en ayant, cependant, un plus grand nombre d'amateurs ; parmi les plus célèbres sous Louis XIV citons le Cardinal Mazarin et le grand ministre J.-B. Colbert. Mais la reliure se généralisait partout sans pour cela faire de sensibles progrès.

Il devient impossible sous le règne de Louis XV de compter les collectionneurs pas plus que les artistes qui ornementaient les livres des plus ou moins belles bibliothèques. L'esprit galant qui était partout, à cette époque, s'introduit aussi dans la décoration des reliures comme dans l'illustration des livres. On employait aussi la mosaïque mais l'exécution en était mal traitée.

Les dentelles à petits fers ou en plaques, très employées sous Louis XV, se continuent sous le règne de Louis XVI jusqu'à la Révolution mais dégénérant à mesure que l'on approche du XIXe siècle.

A titre de document, et puisque nous nous occupons de reliure, il est bon de citer l'arrêté que la Convention rendit en l'an II et contenant entre autres dispositions, les suivantes :

« Article VII : les fabricants de papier ne pourront se servir désormais de formes fleurdelysées ou armoriées : les imprimeurs, relieurs, graveurs, etc., ne pourront employer comme ornement aucun de ces mêmes signes ».

« Article VIII : dans les bibliothèques nationales, les livres reliés porteront R. F., et les emblèmes de la Liberté et de l'Egalité ».

A cette terrible époque, tout ce qui touchait aux arts était un négligé et, comme tout le reste la reliure était en décadence. Nous reproduisons quelques emblèmes de l'époque révolutionnaire qui, généralement, étaient destinés à être apposés sur les armoiries ou chiffres déjà existants sur les reliures.

Le musée Carnavalet possède une intéressante collection de reliures et de fers à dorer de cette époque.

Après ce résumé succinct sur la reliure dès son origine jusqu'à nos jours, pour entrer de plain-pied dans le domaine de la reliure moderne, nous parlerons d'abord



Emblème révolutionnaire.

du maître relieur Léon Gruel qui a bien voulu nous autoriser à reproduire quelques-unes des belles œuvres faites sous sa haute et compétente direction. Très occupé, très affairé, il est difficile d'avoir un long entretien avec le Président de la chambre syndicale de la reliure, car Léon Gruel est aussi directeur de la section du Livre à l'Association Philotechnique, et par ce fait, directeur des cours professionnels de reliure et de dorure sur cuir à cette section. Ajoutez à tout cela un amour immodéré des arts et de la campagne, il lui est impossible de rester dans l'inaction, et il va et vient avec une grande vivacité et répond à tout et à tous avec une rare présence d'esprit.



Emblème révolutionnaire.

Si officiellement on a à faire exécuter un coffret, un écrin pour un cadeau à faire à une Reine, à un Souverain, à un haut personnage, de passage à Paris, vite on s'adresse à Léon Gruel, est-on embarrassé pour l'adaptation de la chose à faire? Par sa longue expérience et sa saine érudition, il vous tire du mauvais pas et le mieux est de s'en rapporter à lui.

C'est ainsi que de magnifiques pièces sont sorties de ses mains, telles que : En 1889, le « Livre d'Or » offert au président Carnot, sur la reliure duquel était incrustée une plaquette en or ciselé, la seule sculpture que le grand maître Meissonier ait faite. En 1896, l'album offert à S. M. l'Impératrice de Russie, par les officiers de l'escadre du Nord, à la suite de la visite de Cronstadt.

Cet album contenait la photographie de tous les batiments composant l'escadre et était relié en maroquin blanc crème décoré d'une composition de style tout à fait moderne exécuté en mosaïque de peau et à petits fers, chiffres et armes de S. M. l'Impératrice de Russie.


Emblème révolutionnaire.

A la suite de la visite du Président de la République en Russie, en 1897, les officiers de la division de l'escadre ont offert à S. M. l'Impératrice de Russie un album contenant des aquarelles du peintre Henri Rudaux, recouvert en maroquin blanc décoré dans le style moderne, ayant au bord une frise de fleurs en mosaïque sur maroquin bleu clair; dans les angles l'emblème de la marine française avec la devise Honneur et Patrie au centre; le chiffre et la couronne de S. M. l'Impératrice de Russie; et comme fond les armes de Russie alternées avec le nœud tricolore français.

Un travail original et de grande curiosité est la reliure commandée par un amateur américain, et reproduisant sur les deux côtés tous les différents styles qui



LÉON GRUEL. — Reliure polystyle (premier côté).

se sont succédé depuis 1800 jusqu'à nos jours, que nous appellerons reliures polystyles.

La dorure à la main, la mosaïque de cuir, la ciselure au burin, tout y est représenté. Nous en donnons du reste une fidèle reproduction.

Citons aussi le magnifique album offert par le Commerce et l'Industrie, en 1897, à M. Félix Faure, lors de son retour de Russie. Les écrins artistiques offerts à L.L. M.M. l'Empereur et l'Impératrice de Russie, lors de leur passage à Paris, et contenant les médailles commémoratives de Chaplain, ainsi que ceux contenant la médaille de Vernon, et celui commandé par le roi de Siam, contenant la médaille de Patey.

Nous reproduisons une très belle reliure en cuir de vache ciselé au burin, d'un aspect très original, que David Salvator a exécutée pour « *les Enfers Bouddhiques* ». Si la place avait été plus considérable, nous aurions été heureux de pouvoir reproduire aussi le volume de J. M. de Hérédia « *les Trophées* », d'un dessin renaissance très remarquable et remarquablement exécuté.

E. G. DE LA GRENILLE.

(*A suivre*).

NOS ILLUSTRATIONS

Victor GILBERT

Il est impossible de rendre avec plus d'esprit, de gaîté, de sensibilité et même parfois de mélancolie, les coins les plus variés de Paris, du Paris qui s'éveille. Victor Gilbert les traite en vrai parisien qu'il est, en flaneur attentif, observant tous les détails qui font de chacune de ses œuvres une page humoristique. En synthétisant un geste, il identifie une profession. Il guette l'heure de sortie des ateliers et note spirituellement la façon alerte dont les fillettes assaillent les marchandes de fleurs et de fruits; il excelle dans les scènes d'enfants de Paris, il connaît les attitudes parfois si amusantes et toujours si particulières des cochers, lorsque ces messieurs n'ont plus le sceptre en mains, le fouet, veux-je dire. Nous donnons une reproduction fidèle « *d'un coin de Paris* » où un automédon dit quelques plaisanteries à une bouquetière.

Victor Gilbert possède complètement la formule de l'air de la grande ville et nous lui saurons gré d'avoir si bien rendu les heures matinales du Paris grouillant des halles et marchés. Qui de nous, en effet, ne se souvient de sa « *Marchande de soupe le matin à la halle* », de sa « *Marchande de volailles* », du « *Carreau des halles* », du « *Coin des halles aux poissons le matin* », le « *Magasin de mode* », le » *Magasin de fleurs artificielles* », où une série de jeunes filles, à la mine futée, évoluent autour d'une table chargée de fleurs extraordinaires et de tonalité et de formes, pendant que l'une d'elles arrange dans un gentil mouvement des rubans sur un chapeau, et sans oublier la note sentimentale, « *La Bague des fiançailles* ». Victor Gilbert est un rêveur délicat qui a bien raison de se lever de très grand matin et de nous peindre les heures si fugitives pendant lesquelles nous avons si peu occasion de nous promener.

Henri MOTTE

Depuis longtemps déjà Henri Motte expose, chaque année, au Salon, des œuvres dont les sujets sont pris alternativement dans la mythologie, dans l'histoire ancienne et dans l'histoire de notre pays. Dans chacune d'elles on retrouve la même recherche de la vérité et ses très savantes reconstitutions nous disent assez combien l'artiste est consciencieux et combien son érudition est complète.

Chaque composition est l'objet d'un soin tout particulier et il traite avec la même science scrupuleuse les scènes les plus diverses.

L'aquarelle « *Mane, Thecel, Phares* » qui figurait au dernier Salon et dont nous donnons un fac-similé contient les mêmes qualités primordiales que toutes les œuvres qui ont établi sa réputation.

« *Le cheval de Troie* », Salon de 1874.
« *Pythie l'oracle de Delphes* », Salon de 1876.
« *Baal dévore les prisonniers de guerre à Babylone* », Salon de 1877.
« *Samson et Dalila* », Salon de 1878.
« *Circé et les compagnons d'Ulysse* », Salon de 1880.
« *César s'ennuie* », Salon de 1881.
« *Richelieu sur la digue de la Rochelle* », etc., etc.

Elève de Gérôme, il a su mettre à profit les conseils du maître, et si dans la composition aucun détail ne lui est indifférent, aucun non plus ne lui échappe et, son dessin est toujours absolument châtié.

Mme Amélie BEAURY-SAUREL

Le pastel de Madame Beaury-Saurel est une de ses œuvres qui figuraient au dernier Salon. Nous n'entreprendrons pas de relater ici, trop limités que nous sommes par la place, tous les succès que les superbes portraits ont valus à leur auteur dont l'éloge n'est plus à faire. Madame Beaury-Saurel, non contente de figurer avec les Maitres aux Expositions universelles, nous montre chaque année des compositions remarquables et qui peuvent être mises au premier rang parmi les chefs-d'œuvre dont s'honore un Salon.

E. G.

NOS GRAVURES

Léon Gruel : Écrin offert à S. M. l'Empereur de Russie;
Reliure d'un Évangéliaire du xie siècle.
Léon Gruel : Reliure byzantine.
Reliure exécutée pour Anne d'Autriche (1644).
Reliure dite Le Gascon (1641).
Marque des Frères Angelier (1543).
Emblèmes révolutionnaires.
Léon Gruel : Reliure polystyle.

ART & CHIFFONS

Je suis, ma chère petite amie, bien obligée de te redire un peu la même chose. La mode ! sans doute il faut la suivre, mais il faut surtout savoir choisir ce qui convient le mieux à l'air de votre personne, et, jolie comme tu l'es, tes inquiétudes sont mal fondées, facilement tu seras et la plus belle et la plus enviable entre toutes.

Telle chose sera charmante ici, affreuse là. Comme nouveauté, je te citerai les tours de cou en velours de couleur avec pans incrustés de dentelles, les nœuds de fourrures sont aussi très en faveur, mais je les trouve d'un aspect lourd et je leur préfère de beaucoup les tours de cou en jolies et mousseuses dentelles.

A l'Exposition des chrysanthèmes, tout en admirant ces superbes fleurs, j'ai remarqué quelques jolies toilettes, toujours dans la note simple quoique très riches, les broderies en faisaient le principal ornement.

Une garniture aussi qui, pour n'être pas tout à fait nouvelle, mais bien charmante comme effet, est la dentelle Chantilly appliquée sur velours clair, on peut faire mille combinaisons heureuses avec cette ornementation.

Me voilà très embarrassée, ma chère petite, pour répondre comme il le faudrait, à toutes tes questions. Certainement tu as bien raison de t'y prendre d'avance, car le tout est d'arriver bon premier, et surtout d'être agréable. Tu connais mieux que moi les personnes à qui tu veux faire de gentilles surprises pour les étrennes. Un objet confectionné par tes blanches mains sera toujours d'un goût exquis et portera avec lui sa signature, cela suffira.

Et pour tes gentils neveux et nièces, qui veulent un beau livre amusant, il n'y a pas à hésiter : c'est l'*Enfant prodigue*, de Louis Morin. Ce livre d'étrennes, si bien composé pour les enfants, diffère essentiellement des niaiseries qu'on a coutume de leur servir, et nos chéris auront, cette fois, de bonnes pensées dites dans une belle langue, et illustré de dessins exquis.

D'ailleurs tu connais Louis Morin, écrivain et dessinateur. Il s'est surpassé, si possible, dans cet *Enfant prodigue*.

Combien tu es heureuse, sans t'en douter, de n'avoir pas à passer par Paris pour gagner la charmante demeure ensoleillée qui t'attend sur le littoral. Je te vois par la pensée, te promenant dans un paysage virgilien, sous les grands oliviers, au bord de la Méditerranée, respirant l'air fluide et embaumé des senteurs des roses et des mimosas en fleurs.

Paris, ce Paris que nous aimons tant, a l'air d'être, pour le moment, livré à une armée considérable de tarets énormes qui dévorent le pavage en bois sous lequel des taupes géantes creusent des galeries, poursuivant une proie invisible et, de distance en distance, rejettent des déblais au dehors en s'ouvrant de vastes soupiraux.

On prépare l'Exposition de 1900 ! C'est, m'a-t-on dit, le travail des Ingénieurs.

J'aurai prochainement à te parler des nouveaux palais que, comme surprise, les architectes construisent pour donner de l'éclat à cette grande manifestation.

Toujours tienne. JACQUELINE.



INFORMATIONS

Par arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 15 novembre, M. J.-B. Edouard Detaille, de l'Institut, a été nommé membre du Conseil supérieur de l'Ecole nationale et spéciale des Beaux-Arts, en remplacement de M. Puvis de Chavannes, décédé, et M. Jean-Paul Laurens, de l'Institut, président de la Société des artistes français, a été désigné pour faire partie du même Conseil, en remplacement de M. Lenepveu.

Le graveur Jules Robert, qui vient de mourir, était chevalier de la Légion d'honneur, un des fondateurs de la Société des artistes français, membre de son comité. Juré de la gravure sur bois depuis nombre d'années, et souvent président ou vice-président du jury. Travailleur acharné, J. Robert a produit un nombre considérable d'œuvres, il a fait, pour la Banque de France, de nombreux travaux. Outre le talent qu'il possédait, il avait une nature affectueuse à l'excès : ce qui le fait regretter de tous ceux qui, de près ou de loin, ont été en relation avec lui.

Le monument de Charles Garnier. — On a déjà réuni une somme de 20.000 francs ; il ne reste plus que 35.000 francs environ à trouver pour couvrir la totalité des frais nécessaires. MM. Bertrand et Gailhard ont proposé de donner au profit de la souscription, la répétition générale du prochain drame lyrique de M. Paul Vidal, *Gautier d'Aquitaine ;* cette proposition a été acceptée avec empressement, et M. Paul Vidal, consulté, a consenti avec joie à autoriser cette répétition générale, qui provoque, dès maintenant, un vif sentiment de curiosité.

M. Pascal, membre de l'Institut, architecte de la Banque de France et de la Bibliothèque nationale doit édifier le monument qui se composera d'un piédestal avec bas-relief et ornementations diverses, surmonté du simple buste que sculpta, en 1869, le grand artiste Carpeaux — et cela, pour répondre à un désir émis par Charles Garnier qui disait souvent : « Si vous croyez, après ma mort, devoir perpétuer mon souvenir, prenez le buste de Carpeaux, je ne désire pas d'autre manifestation. »

Le monument s'élèvera au milieu de la rotonde de gauche, à l'intersection des rues Auber et Scribe. On ne pouvait mieux choisir et aucune autre place ne pouvait mieux convenir pour élever ce monument qui doit être un hommage à l'architecte de l'Opéra.

Le peintre sculpteur Gérôme, de l'Institut, travaille, en ce moment, à la statue équestre du duc d'Aumale en costume de général ; cette statue est destinée au château de Chantilly. Ça sera une joie pour tous d'admirer l'œuvre du maître qui, outre l'intérêt artistique qui pourra s'en dégager, aura certainement un côté intime très séduisant, car personne n'ignore l'amitié qu'avaient l'un pour l'autre le duc d'Aumale et le grand artiste qu'est Gérôme.

On pourra, d'autre part, voir dans la chapelle de Dreux, la pierre tombale pour le sarcophage du duc d'Aumale, dont Paul Dubois, de l'Institut, vient de terminer la maquette.

En rentrant en France, venant de visiter la belle exposition des œuvres de Rembrandt, nous avons voulu voir les transformations du local réservé aux expositions de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing. Félicitons son président, M. P. Devillars, et tout son comité, pour le bon ordonnancement et l'aménagement confortable des salons dont la Société disposera à l'avenir. On sait que cette Société en est à sa vingtième exposition, et que, chaque année, les nombreux amateurs éclairés de la région y font des achats considérables.

Jean-Joseph-François Bellel, peintre, vient de mourir à l'âge de 83 ans. Elève de Justin Ouvrié, il fut un artiste très fécond et ses fusains furent surtout très estimés. Il exposa très régulièrement aux Salons, de 1836 à 1893. Ensuite, ayant perdu la vue, il dut cesser tout travail. Ses paysages, empruntés aux sites de l'Auvergne, du Dauphiné et du midi de la France ou bien de l'Italie et de l'Algérie, étaient souvent animés de figures ou de sujets historiques. Nous avons vu autrefois, au musée du Luxembourg, deux œuvres de lui : « *Solitude, paysage composé* », Salon de 1868, et un fusain, « *Vallée de Saint-Amé (Vosges)* ». L'un des plus anciens membres de l'association Taylor, membre de la Société des Artistes français, Bellel était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1860.

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

Courbevoie. — Imprimerie E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.



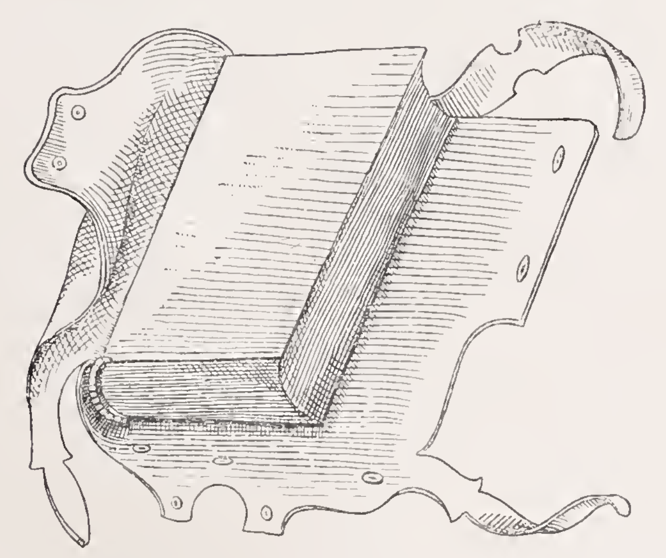


Reliures exécutées par JEAN GROLIER, 1535.

LA RELIURE SUITE (1)

A Léon GRUEL

La reliure a, de tout temps, été un vaste champ d'étude et les artistes ont pu donner libre cours à leur fantaisie; car outre que l'on peut, sur la couverture d'un livre, accumuler les émaux, la ciselure, les ivoires, la miniature, les pierres précieuses, précieusement serties; le cuir peut être employé comme tenture, on peut en recouvrir des sièges et des coffrets, il peut être repoussé, doré, frisé, ciselé et mosaïqué.

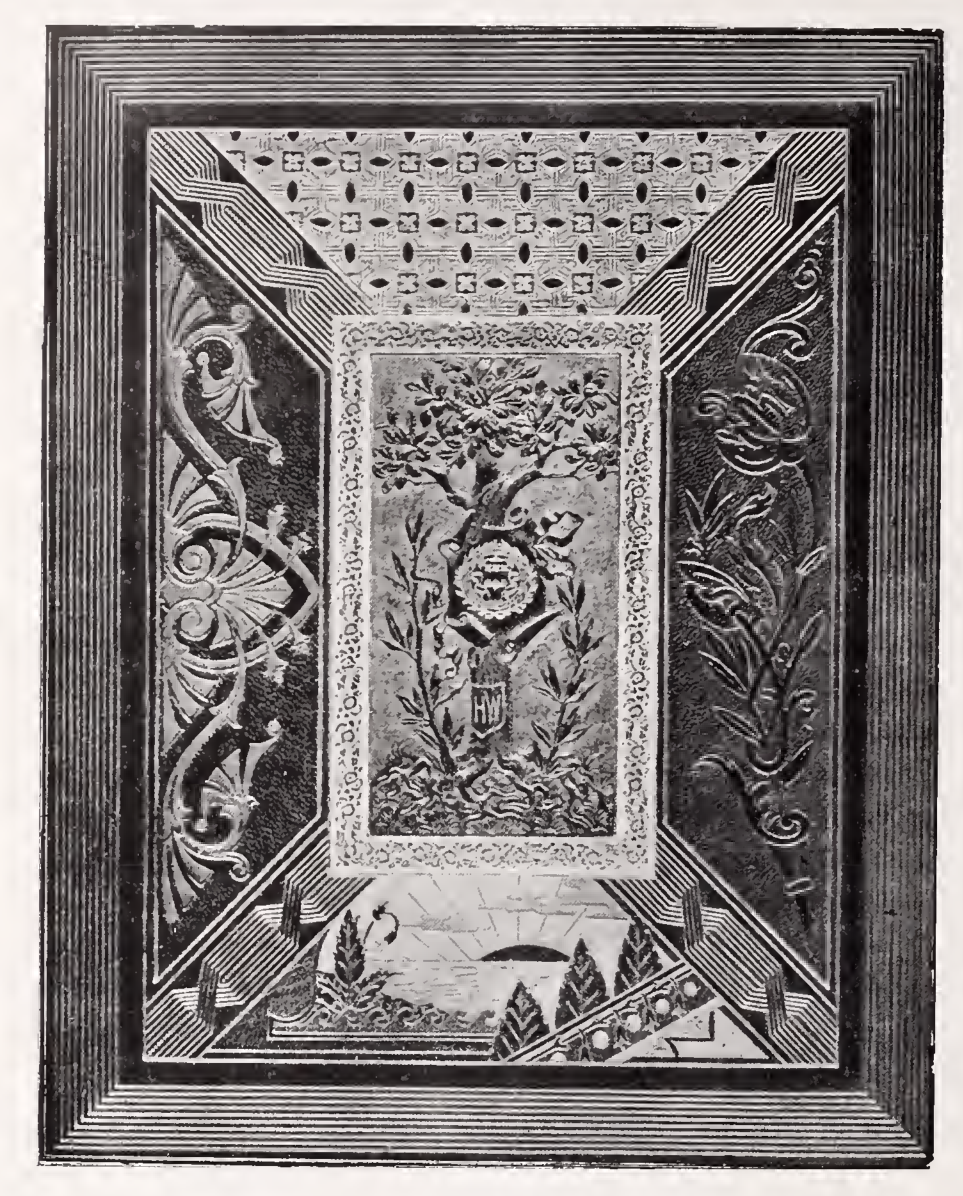


Aussi, à toutes les époques, a-t-on fait des efforts pour trouver des adaptations nouvelles.

A l'heure présente, nous voyons dans chaque exposition, des tentatives faites par de nombreux artistes pour essayer de trouver un art nouveau et dépasser en richesse et en beauté les spécimens que les siècles nous ont légués.

Mais si la reliure a son intérêt, elle ne doit cependant pas essayer d'annuler le livre.

1. Voir le numéro de novembre.



Léon GRUEL — Reliure polystyle (deuxième côté).

La reliure doit, si riche qu'elle puisse être, ne pas empêcher au livre de pouvoir être manié facilement et tenu sans effort.

Bien souvent le relieur dépasse le but en exagérant les ornements en relief et en voulant faire et trop riche et trop décoratif.

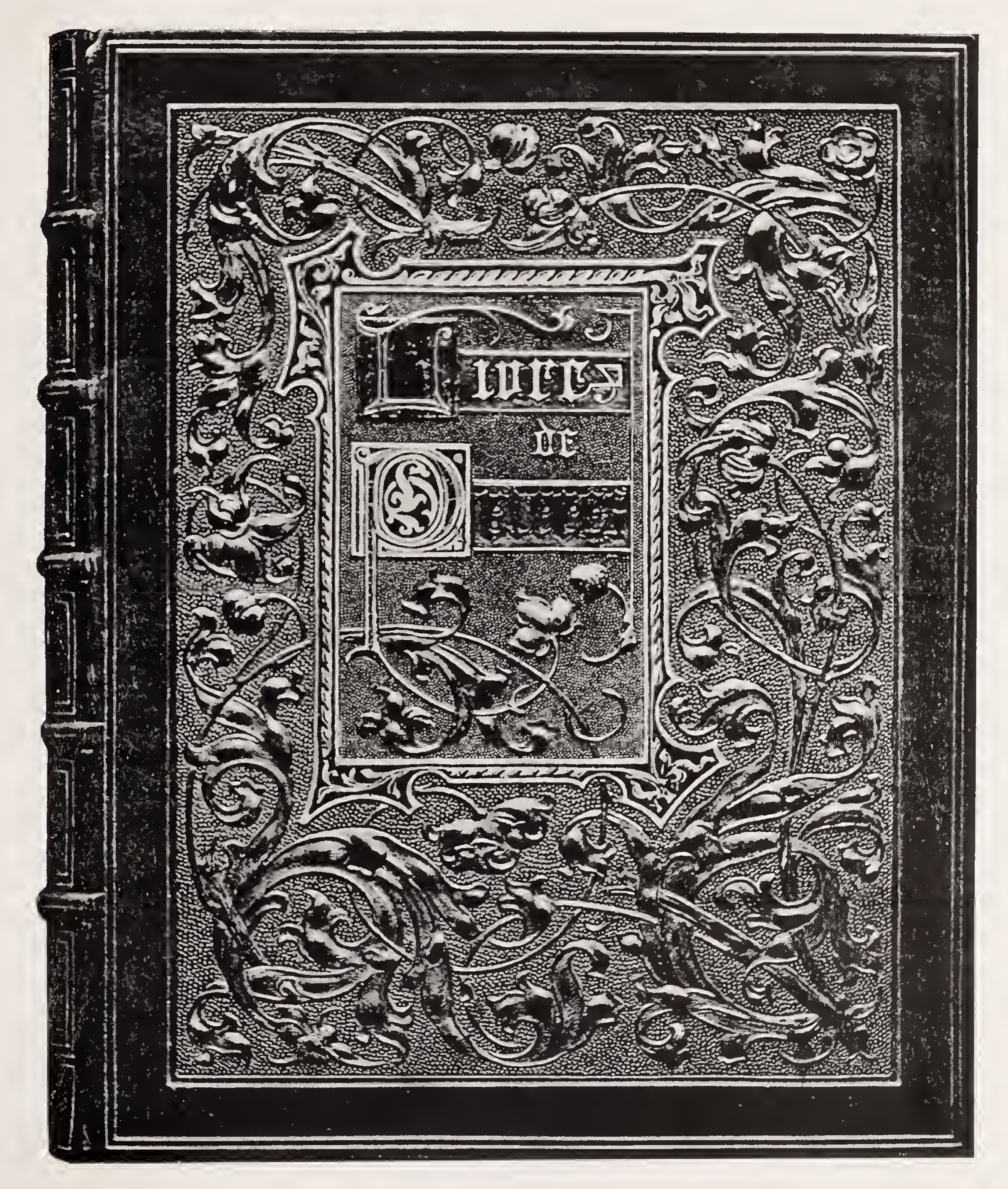
Les projets de reliures d'Edme Couty, accusent dans les recherches ornementales des détails d'une élégante beauté. Chaque année s'affirme le maître décorateur en adaptant, avec une rare intelligence, ce qui convient le mieux à l'objet à décorer ; reconnaissons aussi la même maîtrise dans ses cartons de papiers pour tentures et ses dessins de broderies.

Deux aquarelles d'Horace Vieuville, pour couvertures de livres, sont d'une invention charmante, celle de l'héliotrope est surtout très complète. Mais en reliure l'exécution des demi-teintes des corolles est d'une grande difficulté.

« *Les Dieux qui bravent les ondines sont les fiancés de la Mort* ». Cette légende à donné à Vincent Lorant Heilbronn le motif d'une ravissante aquarelle qui, dans une monochromie savante et dans un arrangement d'un goût exquis, nous montre, dans un paysage de rêve, s'enlaçant dans des fleurs ornementales d'un ravissant effet, des personnages très bien exécutés.

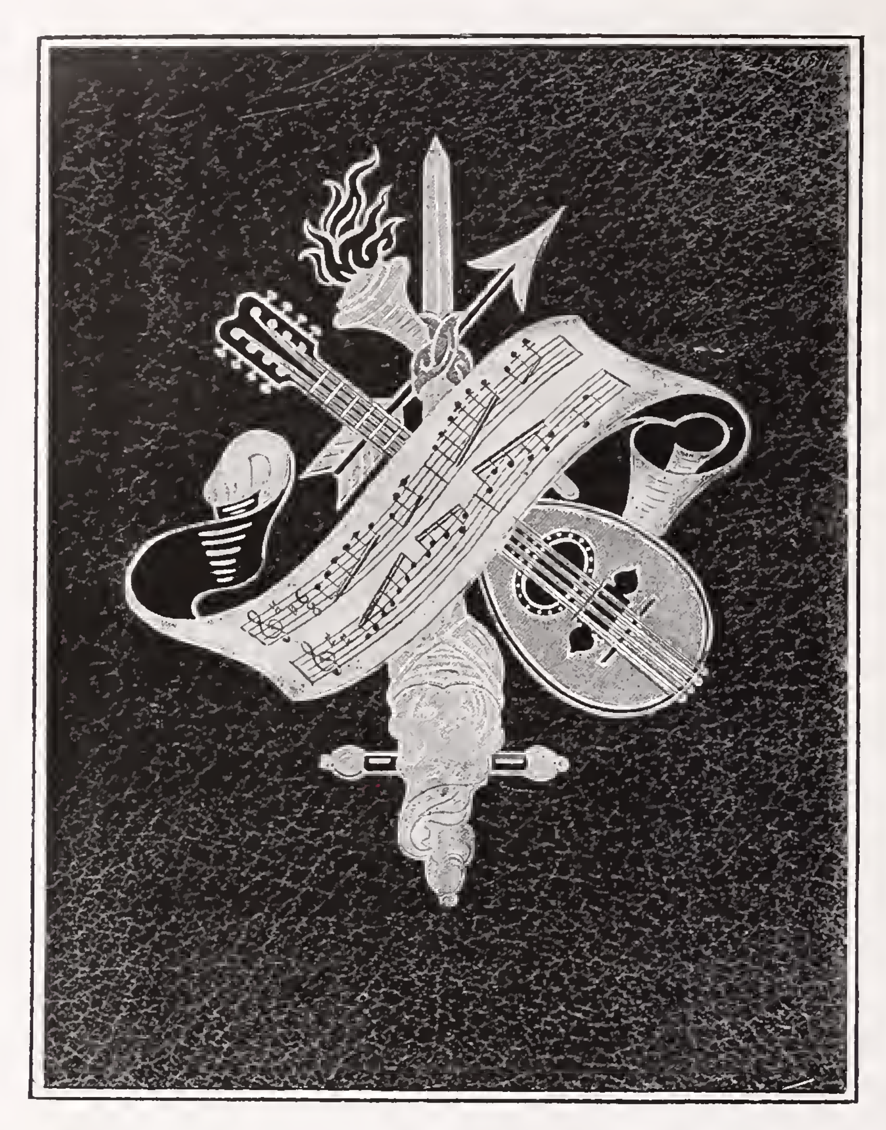
Il ne faut pas oublier que le livre doit généralement être placé dans un rayon de bibliothèque où il sera en nombreuse compagnie. Il ne doit pas être une gène pour ses voisins, et on doit pouvoir le prendre sans crainte d'abîmer ceux qui le touchent, sans se blesser

les doigts et pouvoir le considérer ouvert sans avoir à lutter continuellement contre la rigidité d'une reliure rebelle.



Léon GRUEL. — Reliure ciselée au burin pour un Livre d'heures, tissé sur soie.

Il est bon de vouloir synthétiser par des emblèmes sur la couverture le contenu du livre, mais il faut éviter les choses confuses, trop difficiles à comprendre.



Léon GRUEL. — Reliure mosaïquée pour la partition originale de « *Don Juan* » de Gounod.

Il arrive souvent que les ornements qui servent à la décoration du livre sont trop grands et envahissent toute la couverture. Dans une reliure pour « *Villon* », Marius Michel a su, avec des chardons, faire une mosaïque à froid, d'une entente parfaite et parfaite d'exécution. Nous avions déjà remarqué « *Les Nuits de Musset* » avec des chèvrefeuilles en mosaïque à froid, et un volume in-12 en cuir incisé. Marius Michel expose chaque année de la belle reliure, bien exécutée et décorée d'une façon originale, et d'un beau dessin, s'inspirant de la flore dans tous ses détails.

Nous sommes habitués à admirer sans restriction les belles reliures de Charles Meunier. Ses volumes du Salon de 1897, « *Les Trophées* » et « *La Fille Elisa* », nous avaient déjà beaucoup séduits, quoique nous ayons trouvé les pavots un peu hors nature. Le coffret panneau iris (travail incisé sur peau de bœuf) dont la composition était charmante, était découpé jusqu'à détacher le cuir, ce qui n'était ni pratique ni solide, et d'une conservation douteuse, la poussière devant finir par s'incruster dans les entailles, et nuire certainement à l'œuvre en général.

Dans la vitrine du Salon de 1898, une série de beaux volumes où des fleurs et des ornements tirés de la flore d'une belle coloration, se détachent vigoureusement, dorés à froid, sans or, sur des fonds blancs. Les iris jaunes et violets, les orchidées, les pavots, les nénuphars, les chardons et les lys font un véritable régal de l'œil et tout en étant de la belle reliure. Un cuir incisé est aussi très intéressant.

De M. Ruban, une belle série de belles reliures.

« L'*Abbesse de Castro* », mosaïque bien traitée quoi qu'un peu trop compliquée et peut être dure de tonalité. « *Le Bonheur dans le crime* », riche mosaïque d'un parti pris très original, mais ayant déjà été adopté par MM. Cuzin et Mercier.

Nous savons que les amateurs demandent souvent pour leurs reliures des fers très usés. Mais il est regrettable que des relieurs émérites se pliant à leurs exigences, en arrivent à ornementés leurs volumes de décorations aussi fatiguées. Le volume « *Les ballades de Villon* » est d'une composition ravissante, mais d'un aspect un peu criard.



Victor PROUVÉ. — Grand volet de meuble (cuir incisé et repoussé, mosaïqué); Appliques de cuivre et bronze (*Essai*).

Déjà au Salon de 1897 nous avions applaudi aux reliures de Ruban qui, comme en 1898, tenaient le premier rang. Une branche de myosotis mosaïquée habilement, décorait agréablement les « *Pastels de Bourget* », un volume des « *Contes choisis* » de Maupassant, à fond gros bleu avec une magnifique bordure décorative sur fond orange.



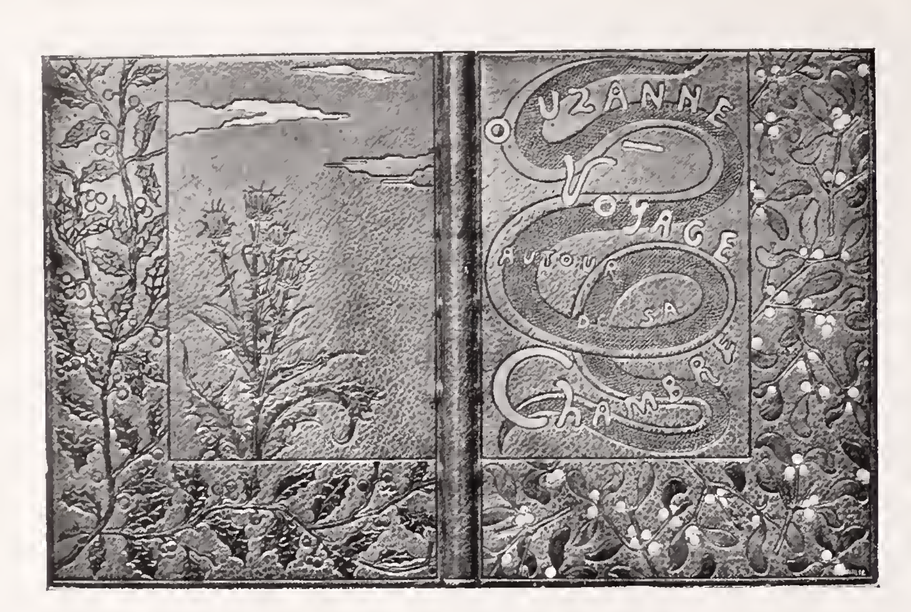
Le « *Bibliomane de Nodier* », dans sa décoration, rappelait une composition de plafond et était très bien doré au filet.

« *Les Pêcheurs d'Islande* » de Pierre Loti, reliés avec une bordure imitant la faïence craquelée, fleurs et feuilles poussées un peu au hasard.

Mentionnons aussi la superbe reliure du volume d'Octave Uzanne, *Voyage autour de ma chambre*. La bordure de gui, est simplement exquise de goût et d'exécution.

Dans un arrangement très gracieux de plumes de paon, Emont Charles a composé un modèle de reliure en mosaïque de cuir pour le volume « *En Orient* ». Il est probable que beaucoup de finesses disparaîtraient à l'exécution car elles seraient fortement atténuées, mais la bordure resterait très intéressante.

Seguy Emile Allain exposait au dernier Salon un buvard en cuir pyrogravé d'un effet aussi séduisant que simplement obtenu et d'un joli parti pris dans la synthèse de son vol d'oiseau. Nous avions déjà



Pétrus-Joseph RUBAN

remarqué des dessins de frontispices pour une revue orchidophile d'une intéressante recherche et d'une couleur agréable.

Le paysage étant d'un effet sommaire, il serait bien difficile d'adapter à la reliure la décoration de Camille Martin, mais cependant pour être un peu lourde, ses livres n'en sont pas moins des volumes bien reliés.

Gustave-Joseph Dubouchet exposait quatre panneaux sur cuir modelé sans burin. « *La Vierge, l'Enfant-Jésus* » *avec* « *Saint-Jean* » sont d'un bel effet. Ainsi que « *l'Hercule, d'après l'antique, attaqué par un lion* ». Un chevalier au-dessus d'un écusson, très bien traité et d'un beau style.



Ces panneaux, pour être peu modelés et peu incisés, le sont cependant légèrement et finement en donnant la sensation d'une chaude coloration.

Dans ses reliures pour aquarelles parisiennes, Peské Jean a obtenu des feuilles de marronnier qui sont d'un effet charmant.

Parmi toutes les belles reliures de René Wiemer, nous avons remarqué un volume d' « *Aphrodite* » dont le plat était peint par Émile Friant, dans un joli sentiment et d'une douce et agréable coloration, et le tout présenté dans un arrangement particulièrement heureux d'ornementation.

« *Les Pavots* », couverture en cuir ciselé, méritent une remarque toute spéciale, ils sont d'un effet vraiment décoratif.

Le volume de J.-B. Gallant, en mosaïque, a le tort d'avoir son ornementation générale deux fois coupée par l'ouverture du dos, ce qui ne peut être que nuisible à la conservation de la mosaïque.

Ce dernier volume a été décoré d'après un carton d'Edme Couty.

La reliure d'art, composition ciselée pour le volume du centenaire du *Journal des Débats*, de Félix Dewatines, en cuir modelé et rehaussé de couleurs, traité d'une façon vigoureuse, est d'un fort bel effet.

Les fleurs et plantes de Saint-André sont rendues très habilement par la mosaïque en relief par superposition, d'un fini très remarquable et d'une chaude coloration, les feuilles mortes, les fraises et les fraisiers, les mimosas et la vigne vierge ainsi que quelques modelages sont d'un effet très heureux.

Mme Waldeck-Rousseau nous montrait dans une vitrine quelques peintures intéressantes décorant plusieurs volumes à l'aide de la pyrogravure et de la mosaïque de cuir. Un in-8° de Challemel-Lacour était particulièrement bien traité.

Au dernier Salon, Victor Prouvé exposait une grande composition incomparablement originale pour un grand volet de meuble (cuir incisé et repoussé, mosaïque, appliques de cuivre et bronze). Essai, dit le catalogue ! c'est un essai heureux et d'un effet charmant.

Déjà, en 1897, nous avions remarqué une belle composition pour une couverture in-folio devant servir à un album pour photographies. Victor Prouvé a longtemps travaillé avec René Wiemer.

Pour résumer ces quelques notes, il est bon d'ajouter que chez tous les artistes dont nous avons mentionné les ouvrages, on constate un désir de s'orienter vers les manifestations nouvelles dans l'art de la Reliure, en écartant les lourdeurs inutiles et, par une éducation raffinée, tenter d'arriver à la perfection de l'exécution et à la plus grande harmonie dans la présentation d'une belle œuvre.

E.-G. de La Grenille

NOS ILLUSTRATIONS

Henri HARPIGNIES

Nous avons la bonne fortune de pouvoir donner, parmi nos reproductions, une aquarelle d'Harpignies.

On ne rencontre pas facilement le Maître à Paris, son rêve l'emportant toujours loin de la Capitale.

Cependant, rendez-vous pris, c'est lui-même qui, très aimablement, nous reçoit dans son atelier et, avec une grande bonhomie, il nous autorise à fouiller dans ses cartons remplis d'admirables études. Il reçoit, ce jour-là, ses élèves et, tout en leur prodiguant ses savants conseils, il nous raconte les anecdotes de séjour qui se rattachent à chacune de ses œuvres, et il nous narre avec cette belle humeur et cette robustesse dont le Maître ne se départit jamais.

Dans le paysage que nous reproduisons, qui est d'une tonalité charmante, les premiers plans accusent la fermeté d'un dessin nerveux et impeccable. C'est « *Avril* » et dans cette « *Etude en Forêt* » on devine partout les floraisons naissantes.

Harpignies a eu ses premiers succès en 1866. Il a obtenu au Salon de 1897 la médaille d'honneur, et tous nos lecteurs se souviennent du grand charme qui s'échappe de toutes les œuvres du Maître.



Louis SABATTIER. — Cours de couture à la Maison d'Education de la Légion d'honneur, aux Loges.

Louis SABATTIER

Vouloir rencontrer à jour fixe Louis Sabattier est chose difficile, car les événements les plus divers modifient subitement ses projets et lui font prendre une direction diamétralement opposée à celle fixée la veille. Il appartient comme dessinateur à l'*Illustration* où chaque semaine nous voyons ses habiles croquis sur l'actualité. Impeccable dans son travail, d'une activité dévorante, linguiste distingué, son rêve de jeunesse était d'être un jour marin. Aux Salons annuels, il a envoyé des toiles très remarquées et représentant des marines.

Il est difficile de s'intéresser plus que lui à tout ce qui est maritime. Longtemps il a voyagé sur mer, et à tous moments encore il navigue — non comme matelot, mais comme dessinateur — il est allé au Tonkin, en Russie, en Abyssinie, il a suivi la guerre de Grèce, il revient de Palestine et ajoutons qu'au talent d'illustrateur il joint un style très incisif et très précis sous le rapport des faits qu'il a été à même de voir.

Comme un grand nombre d'hommes actifs et contemplatifs à la fois, il est grand amateur de pêche à la ligne et aussi grand disciple de Saint-Hubert. C'est au Havre sur le quai du Bassin du Roi qu'il a peint la délicieuse aquarelle que nous reproduisons : « *Avant le départ* » pour un pays lointain. Un jeune homme fait quelques recommandations à une jeune personne assise sur ses bagages et attendant que le bateau vienne la prendre. Tous les moindres détails sont traités avec art.

Nous donnons aussi, du jeune maître, deux croquis faits à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur, aux Loges : « *Le cours de Couture* » et le « *Cours de Broderie* ».

René-Louis CHRÉTIEN

Si, après une promenade au Louvre, on se souvient des beaux tableaux de nature morte de Chardin, on est heureux de retrouver dans les œuvres de Chrétien la même coloration sobre et la même souplesse de facture et aussi la même simplicité d'arrangement et de présentation.

Si un gourmet peut se régaler en voyant les asperges sortant de l'eau et encore entourées d'une buée humide, l'amateur d'art, lui aussi, peut avoir l'œil caressé agréablement par la douce symphonie des gris lumineux qui inondent ses toiles.

Elève du Maître Bonnat, Chrétien a eu, de 1889 à 1895, tous les succès les plus mérités.

Au Salon dernier, outre ses « *Bonnes bouteilles* », pastel que nous reproduisons, il exposait aussi deux peintures dans lesquelles on retrouvait les mêmes qualités maîtresses qui lui sont propres.

Théodore RIVIÈRE

En 1878, Théodore Rivière envoie au Salon une statue représentant la *Musique* avec laquelle il eut un succès de jeunesse.

Pendant plusieurs années il travaille à des figures très importantes, trop petites cependant pour meubler de grands espaces ou prendre place dans un jardin et trop grandes aussi pour décorer les appartements modernes.

Il entre chez Antonin Mercié, et bien vite il profite des leçons du Maître.

Il s'aperçoit que la réduction d'une œuvre de grande dimension, si parfaite qu'elle puisse être, ne donne jamais la satisfaction et la note d'art que l'on obtient en l'exécutant d'abord dans sa grandeur définitive, et qu'il est préférable de n'avoir jamais recours ni à la réduction, ni à l'agrandissement mécanique, ce qui peut donner lieu à des erreurs de lignes et de matières.

Souvent cependant on est obligé de subir cette nécessité pour l'édition et avoir accès chez les collectionneurs, mais on arrive moins certainement à la perfection.

Ce sont toutes ces considérations qui amenèrent Théodore Rivière à chercher dans une autre voie des petits sujets car il est souvent bien inutile de faire grand pour faire grandiose, et ça n'est pas en grandissant démesurément un presse-papier ou un dessus de pendule que l'on fait une grande œuvre.

Par son tempérament il était attiré par les merveilles d'Orient et après avoir lu et relu Flaubert, les belles descriptions devinrent pour lui une hantise, il ne tarda pas à aller se fixer à Tunis ou il travailla avec ardeur, accumulant les documents d'une valeur artistique indéniable se débarrassant autant que possible du vieux bagage. Il aboutissait à la réalisation de son rêve. Plusieurs sujets arabes qu'il a traités sont encore chez des éditeurs d'Alger.

Rentré à Paris, il s'applique à composer des œuvres à la fois nerveuses et robustes où le poète et le penseur se révélaient.

Au Salon de 1894, il expose l'*Eléphant d'Amilcar*, en 1895, *Ultimum feriens, Le dernier coup d'épée du mercenaire dans le défilé de la Hache,* acquis par l'Etat et placé au Musée du Luxembourg, *Matho vaincu.* Continuant dans la même voie au Salon de 1896, il nous montre *Salambô chez Matho.*

« *Je t'aime! je t'aime!*

« *Il était à genoux par terre devant elle, et lui entourant la taille de ses deux bras, la tête en arrière, les mains errantes, murmurant de vagues paroles plus légères qu'une brise et suaves comme un baiser* ».

Il est difficile de rendre plus puissamment la passion et l'amour.

Dans un arrangement de matières précieuses et précieusement traitées, en 1897 il exposait *Charles VI et Odette.* Il a voulu représenter Odette auprès de Charles VI, comme une sœur de charité, une garde-malade frêle et dévouée, essayant de détourner du regard du Roi les visions épouvantables qui l'obsédaient et le tourmentaient dans sa folie. Charles VI, envoyé en disgrâce au Château du Vivier devint bientôt à charge à son entourage et vite on se lassa de lui venir en aide, et c'est à peine si les subsides qui lui étaient fournis étaient toujours suffisants. Aussi Odette partageait-elle avec lui ses provisions.

Théodore Rivière aurait pu draper Charles VI dans son manteau royal au lieu de le vêtir de celui de Charles V. Mais comme il le représente, à la fin de sa vie, il a pensé que sa garde-robe usée assez promptement et n'ayant pas été renouvelée, il a dû se servir des vêtements de son père car il aimait spécialement se revêtir de son manteau de Cour, s'illusionnant ainsi sur son triste sort.

Outre que la supposition est vraisemblablement possible, elle est heureusement appropriée, car le manteau de Charles VI est moins sculptural que celui de Charles V. Le costume d'Odette a été, lui aussi, le sujet d'une longue étude, et de sérieuses recherches afin d'arriver à lui donner le caractère de l'époque, et d'éviter d'en faire banalement la copie servile d'un modèle à la mine jolie et chiffonnée. Il a dû pour cela s'inspirer des cornettes des religieuses et rechercher scrupuleusement dans les Églises les sculptures du xɪvᵉ siècle.

Théodore Rivière ne voulant rien négliger pour essayer de se procurer les renseignements, les plus futiles en apparence, alla même passer plusieurs jours au château du Vivier, pour y interroger les ruines et revoir le lieu même où pendant à peu près tout le temps que dura sa démence, Charles VI fut relégué, il voulait revoir le séjour du malheureux Roi, si bien décrit par Sébastien Rouillard, dans son *Histoire de la Ville de Melun* où à la page 498, il est dit : « *J'ai ouï dire qu'à l'endroit des deux viviers ou étangs qui sont là, on avait interposé un grand mur au devant, avec force treillis et ballustres, afin qu'il ne se peust faire du mal, si par adventure estant là, lui fut survenu quelque symptôme d'insanie, quelque trouble d'esprit ou esvanouissement* ».

C'est au château du Vivier que le médecin de Charles VI inventa le jeu de cartes pour distraire ce malheureux roi pendant sa longue maladie.

Théodore Rivière espérait en se promenant dans les ruines extrêmement belles de cette antique demeure de quelques-uns de nos rois, trouver des documents précieux.

Quoique pendant son long séjour en Orient, Théodore Rivière ait étudié les cou-

tumes et rapporté une quantité considérable de précieux croquis, et qu'il pourrait ne plus y retourner, imbu qu'il est de son sujet, son amour enthousiaste de la Vérité, dans les plus petits détails, fait que chaque fois qu'il conçoit une œuvre nouvelle, ne voulant rien laisser au hasard, il retourne se retremper dans le milieu où doivent se mouvoir ses héros.

Dans un récent voyage en Égypte, Théodore Rivière ayant vu une caravane de touristes entrer dans une sépulture royale où leurs cris et leurs propos irrévérencieux lui semblèrent une violation du lieu sacré, il eut la vision très nette d'un solennel Rhamses indigné, commandant à une vassale d'avoir à intervenir et de leur imposer silence. Dans un geste hiératique, les yeux baissés, la bouche muette, la démarche digne, le bras gauche leur indique la porte imaginaire et de la main droite elle tient religieusement le lotus sacré.

L'artiste a su donner à son sujet une véritable ampleur et malgré la recherche minutieuse des plus petits détails, il reste la sensation d'une énergique grandeur.

Souvent, et à des époques diverses, de grands artistes ont représenté, dans des compositions variées et savantes Fra Angelico endormi, secondé pendant son sommeil par des anges que Dieu envoyait pour continuer l'œuvre commencée par le Dominicain.

Giovanni da Fiesole, *Guido ou Guidolino Santi Tosini* plus connu sous le nom de *Fra* a mérité le surnom d'*Angelico* à cause du charme céleste de ses têtes. Peintre de l'École florentine, né près de Vicchio (Toscane), en 1387, moine de Saint-Dominique au couvent de Fiesole, il travailla dans cette ville, à Florence, à Orvieto et à Rome où il mourut en 1455.

Dans un arrangement des plus heureux tenté par la hardiesse du sujet, Théodore Rivière représente Fra Angelico endormi sur un échafaudage lorsqu'il peignait la *Passion*, grande composition qu'il exécuta à Saint-Marc.

Derrière le moine exténué de fatigue, un ange les ailes éployées continue de peindre la fresque abandonnée momentanément.

L'ange, appuyé sur des nuages est d'une facture imprécise et irréelle, et fait un contraste charmant avec le côté réaliste merveilleusement fini du moine dont la tête d'ivoire rend l'ascétisme du dominicain. Il est impossible de rendre mieux et d'une façon plus souple l'abattement du moine endormi, et de plus, le groupe se compose admirablement.

De reste, dans toutes ses œuvres, avec les matières les plus variées, les marbres divers patinés avec habilité se combinent agréablement avec l'ivoire, les pierres précieuses, les émaux et les métaux si finement traités en font des types parfaits de l'art précieux.

E. G.

NOS GRAVURES

Reliures exécutées par Jean Grolier. 1535.

Léon Gruel : Reliure polystyle.

Léon Gruel : Reliure ciselée au burin pour Livre d'heures, tissé sur soie.

Léon Gruel : Reliure mosaïquée pour la partition originale de « *Don Juan* » de Gounod.

Victor Prouvé : Grand volet de meuble (cuir incisé et repoussé, mosaïqué). Appliques de cuir et bronze. (*Essai*).

Reliure de Pétrus-Joseph Ruban.

Louis Sabattier : Cours de couture à la Maison d'Éducation de la Légion d'honneur, aux Loges

Louis Sabattier : Cours de broderie à la Maison d'Éducation de la Légion d'honneur, aux Loges.



Louis SABATTIER. — Cours de broderie à la Maison d'Éducation de la Légion d'honneur, aux Loges.

ART & CHIFFONS

Ma chère petite amie,

Le grand événement du commencement de décembre est l'ouverture de l'Opéra-Comique.

Je ne te ferai pas un compte rendu de cette soirée de gala, puisque tu me dis avoir reçu sur cette solennité des détails précis, mais sache seulement que l'orchestre disparaît dans une cave placée devant la scène et qu'alors on entend seulement les notes aiguës des cuivres; quand les violons donnent, leur son reste emprisonné dans le sous-sol, et par ce fait, le chanteur rarement est appuyé par la musique. Les fauteuils d'orchestre se trouvent sur un plancher si incliné, que seul le premier rang peut jouir du spectacle.

Par exemple, ce que j'ai admiré sans restriction aucune, c'est le bon effet de la salle apporté par la grâce des femmes en leur toilette, fraîches et gaies; beaucoup de robes pailletées, toujours la note claire. Ajoute à cela l'éclat des diamants, il y en avait une profusion sur de bien jolies épaules; remarqué une toilette de satin ivoire, voilée de mousseline de soie et bordée au décolleté et en bas de la jupe d'un gros cordon de violettes de Parme, une grande mante de même satin et recouverte de volants de mousseline en soie blanche, doublée de satin Parme, et ce qui faisait le charme en même temps que l'originalité de ce vêtement était un capuchon bonne femme avec le bord tout garni du même cordon de violettes et crânement posé à gauche. Un gros bouquet de roses du Bengale — tu n'as pas idée combien l'ensemble de cette toilette était séduisant.

Tu sais que Brieux vient encore d'avoir avec *Le Résultat des Courses* au théâtre Antoine un très gros succès et bien mérité, du reste. Brieux compose des comédies mordantes dans lesquelles les verrues de notre société sont soulignées avec une grande précision et font penser aux eaux-fortes mordues au bon endroit. On ne s'occupe que de lui en ce moment dans la maison de Molière.

Revenons à l'Opéra-Comique, pour y puiser un exemple dans le domaine de la musique, te souviens-tu avoir entendu certains violonistes jouer une mélodie quelconque sur un instrument muni seulement d'une corde, l'effet en était déplorable et, pour être un tour de force, les oreilles n'en étaient pas davantage charmées, et ce virtuose aurait mieux fait, certainement, d'ajouter des cordes supplémentaires pour arriver tout bonnement, sans effort, à un résultat plus satisfaisant.

Prochainement, je te donnerai une belle série d'illustrations de Louis Morin.

Toujours tienne,

JACQUELINE.

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

Courbevoie. — Imprimerie E. BERNARD et Cie, 11, rue de la Station.



SCOTT (GEORGES) Croquis.

NOS ILLUSTRATIONS

PAUL THOMAS

Dans ses longs et fréquents séjours en Hollande où il a soigneusement étudié les Maîtres du XVe et du XVIe siècle, Paul Thomas s'est longuement pénétré des scènes domestiques de Gérard Dow, ce peintre exact et minutieux, des portraits de Hans Holbein, d'une attitude si naturelle et d'une si grande beauté, des intérieurs de Van Mieris où, derrière les vitraux se jouent si habilement des étoffes soyeuses.

Pour ne pas rappeler toutes les œuvres du jeune Maître dont la liste serait déjà trop longue, citons seulement parmi les principales « *Les Femmes des Vaincus* » au Salon de 1885. En 1892, un intérieur d'Église où, discrètement, une lumière douce caressait les voiles des « *Premières communiantes* ». En 1893, dans une grande composition, il nous montre des religieuses mettant la dernière main à « *la Toilette des Communiantes* ». Il obtient, au moyen d'une grande sobriété de coloration, une très vive et très chaude intensité.

Toutes les grandes qualités que nous avons toujours rencontrées dans chacune de ses œuvres, nous les retrouvons dans son tableau « *La Répétition* » dans lequel chaque figure, d'un dessin précis, est à son plan et chaque mouvement est observé avec justesse, et de toute la composition se dégage un très grand charme.

Élève de Boulanger et de Jules Lefebvre, Paul Thomas a su mettre à profit les savants principes de deux Maîtres impeccables.

GEORGES SCOTT

Un de nos plus jeunes peintres militaires d'un grand talent, Georges Scott, avait, au Salon de 1897, un tableau que tous nous avons remarqué « *La Revue de Châlons* », au premier plan, à côté de la tribune où était le Tsar, se tenaient groupés des officiers étrangers, et à droite les troupes défilaient sous des nuages bas. Traitée avec une grande maîtrise, cette œuvre faisait honneur à son auteur. En 1898, il nous montrait « *Le Retour des manœuvres; École militaire* ». La grande et imposante silhouette des superbes bâtiments de l'École, se dessinait sur un ciel empourpré du soir, et le scintillement des casques et des cuirasses était



SCOTT (GEORGES) Croquis

observé savamment. Les curieux qui stationnaient aux abords de la grille hérissée de piques étaient étudiés avec grand soin.

Georges Scott illustre un très grand nombre de Romans et nouvelles. Attaché à « *l'Illustration* », il est envoyé à toutes les cérémonies. Ses dessins, d'un crayon alerte, et ses croquis que nous voyons chaque semaine, en font un compte rendu intelligent et scrupuleux.

C'est à son retour de Russie que dans ses cartons, nous avons trouvé le *Porte-Étendard* que nous reproduisons.

Mlle EMMA HERLAND

Chaque année depuis 1883, Mademoiselle Emma Herland expose au Salon de ravissants portraits et de charmantes compositions toujours variées et en artiste qui aime la Bretagne qu'elle habite depuis longtemps, elle sait rendre savamment les diverses attitudes particulières des sujets avec lesquels elle vit et desquels elle connaît si bien la manière d'être. Dans le pastel que nous reproduisons, un jeune homme près d'une fontaine appuyé nonchalamment contre le mur fait « *un doigt de cour* » à une jeune femme qui est assise en haut de l'escalier et après avoir cessé de tricoter, le regarde en souriant aimablement. Tout est bien à son plan, les personnages se meuvent dans un paysage gai et pittoresque, les accessoires sont bien traités et parfaitement distribués. Nous retrouvons dans les peintures de Mlle Emma Herland les mêmes qualités et les mêmes recherches qui, depuis longtemps, l'ont classée parmi les artistes de talent.



SCOTT (GEORGES) Croquis.

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS RABELAIS

Quel monde éveille, dans l'esprit, le seul nom de Rabelais ! Tout ce que l'âme saine et le génie puissant d'un penseur contiennent de fantaisie, d'observation, d'ironie et d'honnêteté; un conteur aussi grand qu'Homère, un philosophe aussi sage que Platon, tout cela dans un admirable mélange de la verve gauloise et de la clarté latine; le plus érudit des écrivains et le moins pédant tout ensemble, et, par-dessus tout cela, un poète admirable par le don de décrire et par la vérité des images, par la force d'invention et la couleur véhémente du style. Toute l'humanité, avec ses élans vers le Beau et la Justice, avec ses révoltes, avec sa gaîté inguérissable devant les lois iniques du Destin, avec ses sanglots contenus et ses rires triomphants, tient dans Rabelais et je plains ceux qui ne savent pas y trouver tout cela.

Et quelle robustesse dans l'invention ! J'entends souvent dire que Rabelais est bon à lire, par passages, au hasard de l'ouverture du livre, à déguster par petites gorgées par les mélancoliques et les dilettantes, comme on goûte un vin précieux. C'est une erreur absolue. Rabelais doit être lu, tout d'un trait, dans l'ensemble de son œuvre et je ne sais pas de roman plus attachant, d'une composition plus parfaite que *Gargantua* et que *Pantagruel*. Qu'on ne m'objecte pas qu'il est difficile à lire. La langue qu'il parle a une telle tenue que le vocabulaire s'en apprend en quelques pages, comme le dialecte de Théocrite. Et quelle admirable leçon de français que celle-là ! Par lui nous remontons aux sources mêmes de notre idiome national et, avec raison, nous déplorons l'appauvrissement qu'y apporta le principe trop sélectif de classiques moins vraiment classiques que lui.

Je sais encore que la liberté des mots et de la pensée effraye, en lui, quelques-uns, il sied bien de parler au nom de la bégueulerie, à une époque où les plus deshonnêtes inventions et les pires argots courent les livres à la mode ! Autant ceux-ci méritent d'être flétris, autant doit être louée l'œuvre franche dans l'expression et précise dans l'idée du divin Rabelais. Comme son audace bien portante trouverait cette grossièreté voulue, cette dépravation méditée, cette recherche intéressée du succès de mauvais aloi ! Lui, l'ancêtre de ces pornographes ! allons donc ! Il n'indigne que les imbéciles et les hypocrites et je définirais volontiers son beau et noble poème : Le bréviaire des honnêtes gens !

Ah ! qu'il est bon à lire surtout aujourd'hui, comme un réconfortant de tant d'impressions malsaines, comme un viatique dans le rude voyage qu'il nous faut faire à travers l'ignominie contemporaine, dans ce débordement d'appétits où se ravale l'esprit contemporain, où l'âme française abdique sa belle fierté originelle! Ce qui domine, dans sa manière, c'est l'héroïsme et il ne cesse pas d'être épique même dans le rire, même dans la plaisanterie. Lettré impeccable, savant accompli, nourri des maîtres de l'antiquité et formé aux leçons de l'analyse, il donne la mesure gigantesque d'une organisation unique également ouverte à toutes les études et à toutes les admirations. Quelque chose d'infiniment paternel et bon se dégage de tout ce qu'il écrit et il ne garde de colères que pour l'oppression et le mensonge. Un seul homme peut-être, Voltaire, a eu une haine aussi généreuse de la tyrannie et un amour aussi éperdu de la libre pensée. Mais quel génie plus vaste et quelle compréhension plus haute du verbe. Ceux qui cherchent les ancêtres de notre révolution devront remonter jusqu'à lui. En lui est

l'esprit frondeur d'où est sortie la réforme, mais il ne crut pas devoir l'habiller, comme Calvin, d'une inutile austérité !

C'est, avant tout, à côté du penseur sublime qu'il est, un maître admirable dans l'art de peindre. Il était donc naturel qu'il tentât les peintres et que sa plume appelât à elle les ambitions de la couleur et du crayon. Beaucoup s'y sont exercés. A aucun il ne convient de demander une pénétration profonde de sa philosophie, la traduction des au-delàs dont son œuvre est remplie. Il est tel essor de la pensée où les arts plastiques, avec leurs ressources matérielles, n'atteignent pas. Il faut donc louer sans réserve ceux qui en ont le mieux rendu l'esprit général et le pittoresque.

Jules Garnier me paraît avoir été, à ce point de vue, le plus heureux. Il a eu cette qualité maîtresse de Rabelais : la belle humeur. Il en a eu cette autre propriété rare : l'abondance, L'idée est donc heureuse de publier, en regard du texte, les images que celui-ci lui a inspirées.

L'ensemble de l'ouvrage publié par l'éditeur E. Bernard (1), vous séduira tout d'abord par la vie intense qui s'en dégage, par l'immense gaîté qui en déborde, par une sève sensuelle qui découle bien du grand arbre dont il illustre les rameaux. La chair y réclame son droit comme il convient dans toute œuvre saine. La Beauté y proclame les siens comme il importe dans une œuvre forte. Les belles filles s'y montrent, *soy rigoulant*, comme dit le Maître, parmi les étudiants déjà penseurs et les hommes d'armes, dans les tavernes et dans les bois et le poème immortel de l'amour physique y chante à toutes les pages. N'y cherchez pas la malice du dessin obscène, le sous-entendu du crayon vicieux. Non ! c'est la belle et pure joie débordant à la coupe pleine de la vie, sous les baisers du soleil et dans la caresse infinie de la Nature. Uu peu de Rabelais y revit — qu'elle formule d'art prétendrait enfermer tout entier un tel génie et c'est assez pour que le succès de cette publication indique de la part du public, un retour consolant à la tradition joyeuse de nos aïeux, à la fantaisie de notre langue originelle, à la source du bon rire et du gai scavoir, c'est-à-dire au trésor même de nos origines Gallo-Latines d'où toute gloire littéraire est sortie, où peut seul puiser et se retremper notre esprit troublé par l'admiration irraisonnée de ce qu'ont peint nos voisins.

ARMAND SILVESTRE.

ART & CHIFFONS

Paris, Janvier 1899.

Tu le sais, ma chère petite amie, c'est en rentrant d'un court séjour sur le littoral que je t'écris. J'ai été appelée pour des choses importantes et toutes personnelles dans le midi de la France.

Je suis même allée faire un voyage assez mouvementé en mer par les tempêtes qui ces temps derniers ont, hélas, causé tant de sinistres !

Je revenais donc, et après un peu de repos pris à Menton, j'ai voulu revoir Antibes et son joli petit port, où l'an dernier encore j'avais vu au repos le yacht « *Bel Ami* » de Guy de Maupassant.

Tu connais Antibes et son cap, véritable éden où l'on souhaiterait toujours vivre.

Les touristes en déplacement sur la Côte d'azur ne sont pas tons à Monaco. Beaucoup comme nous aiment pour lui-même ce pays adorable, et vont y faire, au clair soleil, une cure de beauté.

Ceux-là ont eu cette année une surprise désagréable, on peut même dire une tristesse : les remparts d'Antibes ont été livrés aux démolisseurs et ont disparu. Antibes, c'était le joyau du littoral, encore intact, encore digne d'enthousiasme, échappé, par la grâce de M. de Vauban, aux entreprises saugrenues de nos architectes.

« J'étais assis, dit Maupassant, sur le môle du petit port Obernon, près du hameau de la Salis, pour regarder Antibes au soleil couchant. Je n'avais jamais rien vu d'aussi surprenant et d'aussi beau. »

(1) E. Bernard et Cie, Imprimeurs-Éditeurs, 29, quai des Grands-Augustins, Paris.

Et c'est vrai : et des générations d'hommes ont eu comme Maupassant, à cet endroit, la plus pure joie esthétique de leur existence.

Voilà ce qu'on détruit pour y mettre les hideuses petites villas. Hélas ! Restait-il donc trop de beauté sur le sol de France ?

Pour les villes aussi, il y a une Belle jardinière !

Antibes, lasse d'être appelée la belle, la grecque, lasse d'être peinte et chantée, lasse de prendre, entre la neige des Alpes et l'écume des flots, les airs héroïques d'une Acropole, Antibes veut être à la mode et se fait tailler un complet de rue à angle droit !

Pour un si bel avantage, elle a abattu les grands arbres qui lui faisaient ceinture, elle a détruit le dessin glorieux de ses remparts, elle s'est faite vulgaire et laide. Cette ville fait penser au dieu brute dont parle Flaubert, qui par stupidité mangeait ses propres pattes.

Mais mon indignation n'y fera rien. Regrets stériles, diras-tu, puisque le mal est fait ; cela n'empêche pas que l'on pleure sur un ami qui n'est plus et qu'on ait le droit de le regretter.

C'est égal, les hommes sont parfois stupides !



OBIOLES (GUSTAVE) : « Sous les Campanules. »
Lampe électrique, étain, appartenant à la maison Coupier et Cie.

J'essayai donc de quitter mes tristes rêveries en parcourant ces contrées restées quand même belles, et ce qui a fortement contribué à me rendre un peu de joie, c'est que j'ai rencontré sur mon chemin nombre de jolies Parisiennes dont l'élégance innée faisait vraiment plaisir à voir.

Nous en sommes toujours aux costumes très plats, manches plates, jupes plates, le fuseau, ma chère, sur toute la ligne. Malheur aux femmes grasses cet hiver, et ce que l'on prépare pour le printemps est de la même note, plus exagérée encore. Beaucoup de costumes dits tailleur, bien commodes pour voyager et qui donnent à la femme un cachet net et en même temps de haute élégance ; toujours des petites vestes courtes avec chemisettes à devant flou et légers, soit en foulard ou en mousseline de soie, et le chapeau assorti au ton du costume et garniture semblable à la chemisette

Pour le soir, on n'est vraiment plus aux belles étoffes qui étaient si en faveur encore il n'y a pas bien longtemps, la mousseline de soie, le tulle, la dentelle, le velours pour les personnes dites d'un certain âge — je dirai, moi, âge certain ! On préfère maintenant avoir trois, même quatre toilettes du soir, qu'une très belle par exemple. Pour les sorties de bal, les manteaux du soir, on déploie un luxe inouï ; j'ai vu chez une de nos bonnes faiseuses un grand manteau de drap d'or, destiné à la jolie femme d'un haut fonctionnaire pour sa présentation à la cour d'Italie, qui était une merveille de grâce et d'élégance.

Nos chapeaux commencent aussi à s'éclaircir de ton. On voit des fleurs, des violettes, qui sont toujours les premières, des coucous et même des roses. On sent comme une bonne odeur de printemps!

Dans ma prochaine lettre j'espère te donner de meilleurs renseignements sur son Altesse la mode qui est en ce moment en train de créer des chefs-d'œuvre, mais qui ne veut rien montrer encore.

Toujours tienne,

JACQUELINE.

NOS GRAVURES

Reproductions de l'Exposition des Miniaturistes. — H. de Callias. — Atalaya. — Mme Rossert. — Mme Debillemont-Chardon. — Mlle Delaroche. — Mlle Amélie Coulaud. — Alcan. — Mlle Ad. Rabeau. — Ed. Lemaire. — A. Foucher. — Viard. — E. Lemaire. — Guinier. — Mlle Ad. Rabeau.

Scott (Georges) : 3 croquis.

Obioles (Gustave) : Sous les campanules.

INFORMATIONS

La Société des Artistes Français vient de constituer son bureau pour l'année 1899. *Président* : J.-P. Laurens, membre de l'Institut ; *Vice-présidents* : MM. Loviot et Frémiet, membre de l'Institut ; *Secrétaires* : MM. Tony-Robert Fleury ; Albert Maignan ; Bartholdi ; Pascal, membre de l'Institut, Mougin. *Trésorier :* M. Boisseau.

Conseil d'administration : MM. Busson ; Dawant : Jules Lefebvre, membre de l'Institut ; Cormon, membre de l'Institut ; Gabriel Ferrier ; de Richemont ; Lévy ; Saintpierre ; Guillemet ; Coutan ; Etienne Leroux ; Georges Lemaire : Carlier : Normand, membre de l'Institut ; Moyau, membre de l'Institut ; Lefort ; Sirouy. *Président du jury de peinture* : M. Jules Lefebvre, membre de l'Institut ; *Président du jury de sculpture* : M. Thomas, membre de l'Institut ; *Président de la section des Arts décoratifs* : M. Boisseau.

Ecole Nationale des Beaux-Arts.

Le Jury de Peinture s'est réuni le 17 janvier 1899, sous la présidence de M. Bouguereau, pour juger le concours de la tête d'expression exécuté par les élèves peintres dont le programme était « Résignation ».

Après avoir examiné les travaux des dix concurrents, le jury a décerné la 1re première médaille, à laquelle est joint le Prix, à M. Roger Louis, élève de MM. Jules Lefebvre et Benjamin Constant, la 2me première médaille à M. Azéma Ernest, élève de MM. Gustave Moreau, Aimé Morot, Flameng et Henner, et la 3me première médaille à M. Benner, élève de MM. Jules Lefebvre, Henner et Benjamin Constant.

Le Jury de sculpture s'est réuni le 20 janvier 1899, sous la présidence de M. Barrias, pour juger le concours de la tête d'expression exécuté par les élèves sculpteurs, dont le programme était « Mignon ».

Après avoir examiné les travaux des concurrents le jury a attribué la 1re première médaille, à

laquelle est joint le prix, à M. Vermarx, élève de MM. Falguière et Marquest; la 2me première médaille à M. Terroir, élève de M. Barrias; la 3me première médaille à M. Magrou, élève de MM. Thomas et Injalbert.

Le 16 janvier a eu lieu le jugement du concours de composition décorative commun aux peintres, aux sculpteurs et aux architectes, dont le programme donné par le Professeur du cours était « L'extrémité d'une salle de buvette dans un établissement thermal ». Après avoir examiné les travaux des concurrents, le jury a décerné une deuxième médaille à M. Guidetti, élève de M. Bodin; la 1re troisième médaille à M. Marcadier, élève de MM. Laloux et Joseph Blanc; la 2me troisième médaille à M. Henry Jacquier, élève de MM. Gustave Moreau, Aimé Morot, Flameng et Paul Sain, et six mentions dont une à un élève architecte, trois à des élèves peintres et deux à des élèves sculpteurs.

L'Union des Femmes Peintres et Sculpteurs ouvrira sa 18e Exposition au Palais des Machines Porte B, avenue de La Motte-Picquet, du 5 au 25 février.

Par décret en date du 17 Janvier 1899, sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ont été promus ou nommés dans l'Ordre national de la Légion d'honneur :

Au grade d'officier :

M. Waltner (Charles), artiste graveur.

Au grade de chevalier :

M. Olive (Jean-Baptiste), artiste peintre.
M. Colin (Gustave-Henri), artiste peintre.
M. Cornilleau (Raoul), dit Carl Rosa, artiste peintre.
M. Castaigne (Jean-Alexandre-Michel-André), artiste peintre.
M. Desca (Edmond), statuaire.
M. Pujol (Paul-Casimir), architecte.

Par décret du Président de la République, en date du 21 Janvier 1899, rendu sur la proposition du Ministre des Affaires étrangères, sont nommés, à titre étranger, au grade de chevalier de la Légion d'honneur :

M. d'Alési (Frédéric-Hugo), peintre lithographe.
M. Mols (Robert), artiste peintre.
M. Renard (Jules), dit Draner, artiste dessinateur.

M. Frédéric Bogino, sculpteur, élève de Lequesne et Jouffroy, vient de mourir à Paris où il était né en 1831. Il est l'auteur d'un grand nombre d'œuvres marquantes : le monument de Mars-la-Tour, une *Mater Dolorosa* et un *Christ descendu de la croix* qui sont à l'église Saint-Roch, la statue en bronze du comte *Regnaud de Saint Jean d'Angély*, plusieurs statues comme *l'Oiseleur*, *Jeune homme portant une amphore*. M. Bogino était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1877.

On vient d'ouvrir au Musée du Louvre, derrière la grande salle des collections égyptiennes, une étroite et longue galerie, directement placée sous la Colonnade et faisant face à l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Dans cette nouvelle galerie on a placé un certain nombre de curieuses stèles consacrées à de hauts personnages égyptiens, ainsi que plusieurs bas-reliefs intéressants. Entre ces stèles ou bas-reliefs, rangés de chaque côté des murs, se dressent des piédestaux sur lesquels sont posées des figurines assises, la plupart en calcaire et portant des traces de peinture rouge et noire. Parmi ces statues, les plus grandes et les plus considérables à tous points de vue, sont les trois statues, deux de Sepa et une de la dame Nasa. Les deux hommes, debout sur la même ligne, marchent en avant; le bras droit pend, rigide, le long de leur corps, tandis que le bras gauche replié tient à la main un bâton; ils portent des cheveux noirs roulés. Près d'eux, debout aussi, mais les deux pieds assemblés, la dame Nasa les accompagne; ses bras, sans bâton, sont dans la même position que ceux des hommes; le corsage de sa tunique est légèrement échancré et les jupes tombent collantes sur ses jambes. Ses cheveux noirs encadrent son visage. Une autre statue est celle du roi Nefer Khara Sobeq Hotep, de la treizième dynastie, en granit noir, d'une belle allure quoique manquant de tête. A signaler encore une statue du roi Mirgaoura Sobeq Hotep, de la même dynastie; et celle du chef des scribes du temple d'Ammon, Mantou Otep, sans tête et accroupi. Un fragment de bas-relief provenant de la paroi d'une tombe, représente un fonctionnaire memphite nommé Tahoutoa (ancien empire). Trois ou quatre statues méritent encore l'attention, mais elles sont tellement mutilées qu'il est impossible de leur donner une désignation précise. — V. L.

La distribution des récompenses accordées, à la suite des concours de dessin, aux élèves des écoles communales, des cours d'adultes et des cours subventionnés, a eu lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Clairin, conseiller municipal. M. Gréard représentait le ministre de l'Instruction publique. Il a, après une allocution de M. Clairin, remis les palmes d'officier de l'Instruction publique à MM. Francken et Vimont, professeurs, et les palmes d'officier d'Académie à MM. Formant et Barnoin, et à Mmes Unternahrer et Guillot, professeurs.

Le prix Dantan (1,000 fr.) a été accordé à M. Lesguillon. Des Bourses de voyage de 500 francs ont été attribuées à MM. Lesguillon, Rousselin, Breton, Saint-Yves, Guillouet, Bauden, L'Hermitte, Taurel.

Les premiers prix, dans les divers cours, ont été attribués comme suit :

Concours généraux de dessin : Mlles Carlereau, Grichois, Bouillant, Charpentier, Boursault, Deguerry, Robert, Larcher, Maillard; MM. Romanet, Warlé, Tourasse, Barennes, Martial de la Cueva, Marnac, Herry, Michel.

Adaptation décorative : Mlles Maupertuis, Citerre, Leprêtre, Mouligné; MM. Perot, Lancelin, Pélissier, Dallier.

Le Conseil des ministres s'est occupé de l'installation du musée des Arts décoratifs au pavillon de Marsan. On sait que cette installation a été décidée par une loi de l'année dernière. Les ministres de l'Instruction publique et des Finances ont été chargés de prendre les mesures pour que cette installation ait lieu à bref délai. Une partie des bâtiments du pavillon de Marsan est actuellement employée comme dépôt des archives de la Cour des comptes, et il s'agit d'opérer la translation de ces dernières.

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

Courbevoie. — Imprimerie E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.

H. de CALLIAS

Exposition des Miniaturistes & Enlumineurs
DE FRANCE

Les Miniaturistes, les Enlumineurs et les Chrysographes ont ouvert leur 5e Exposition à Paris, rue de Sèze, n° 8.

Il y a dans cet ensemble une grande quantité d'œuvres charmantes et de tout premier ordre.

Depuis longtemps déjà nous avons souvent remarqué les productions de quelques exposantes dont le talent s'affirme chaque jour.

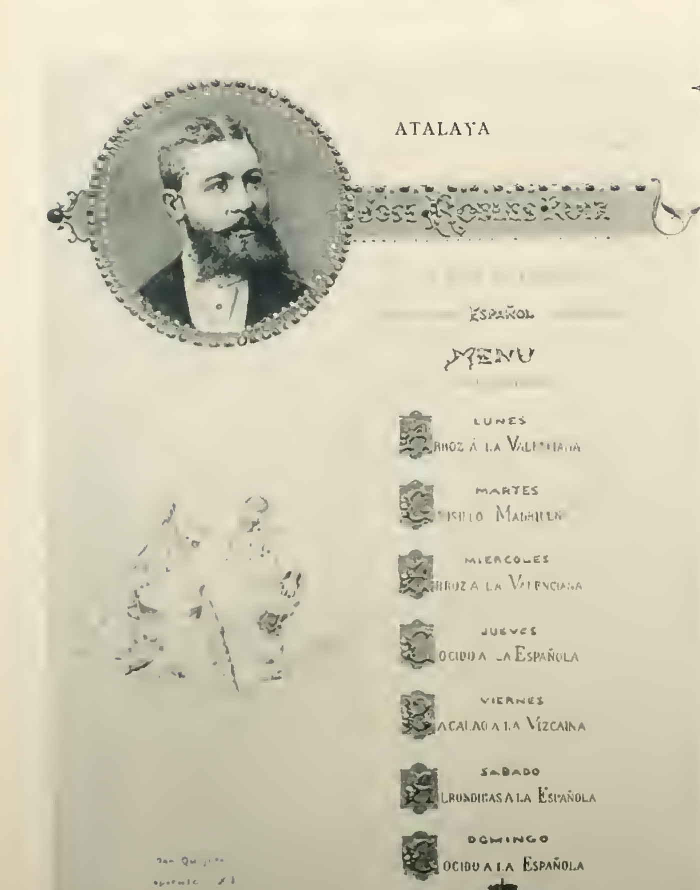
Je dis exposantes, car la miniature est surtout un art féminin et cette remarque ne retire en rien la valeur des œuvres dues au sexe laid.

C'est en France et en Flandre que les miniatures atteignirent autrefois le plus de perfection.

Dans les siècles passés, cet Art était beaucoup plus répandu et trouvait du reste plus facilement son adaptation avant l'invention de l'Imprimerie.

Maintenant l'emploi en est plus restreint et c'est le portrait qui est le plus en honneur.

ATALAYA





Mme ROSSERT

Mme DEBILLEMONT-CHARDON



Les Enlumineurs et les Chrysographes dont les travaux étaient fort en usage dans le Bas Empire continuent à mettre leur habilité et leur talent à la décoration des missels et des livres d'heures qui sont toujours fort recherchés des bibliophiles.

E. G.

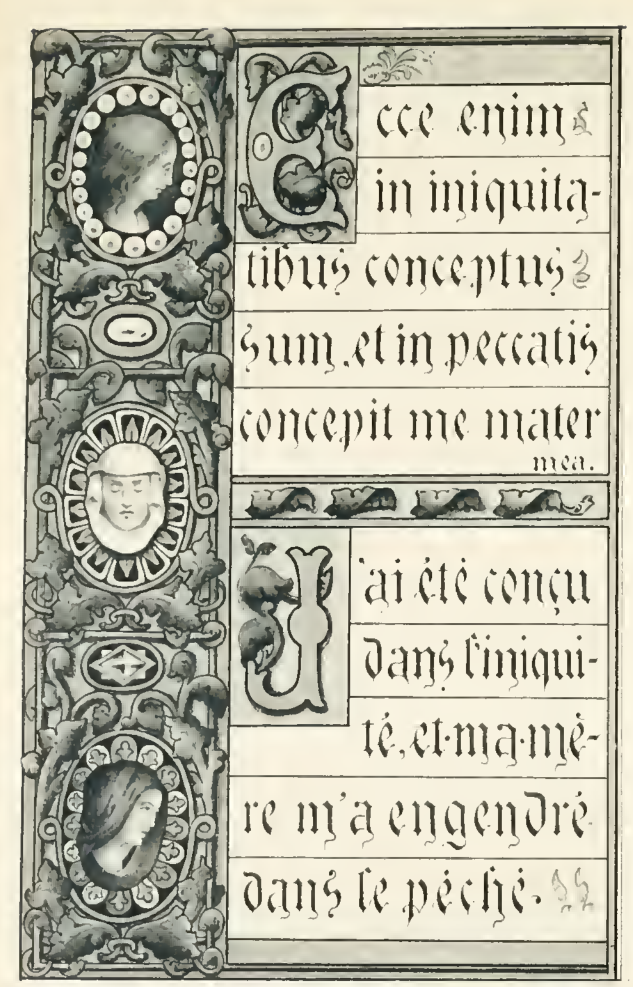
Mlle DELAROCHE

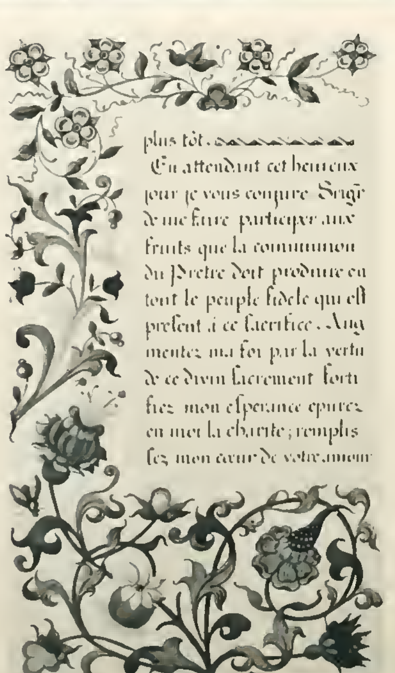




Mlle Amelie COULAUD

ALCAN





Mlle Ad. RABEAU

Ed. LEMAIRE



A. FOUCHER

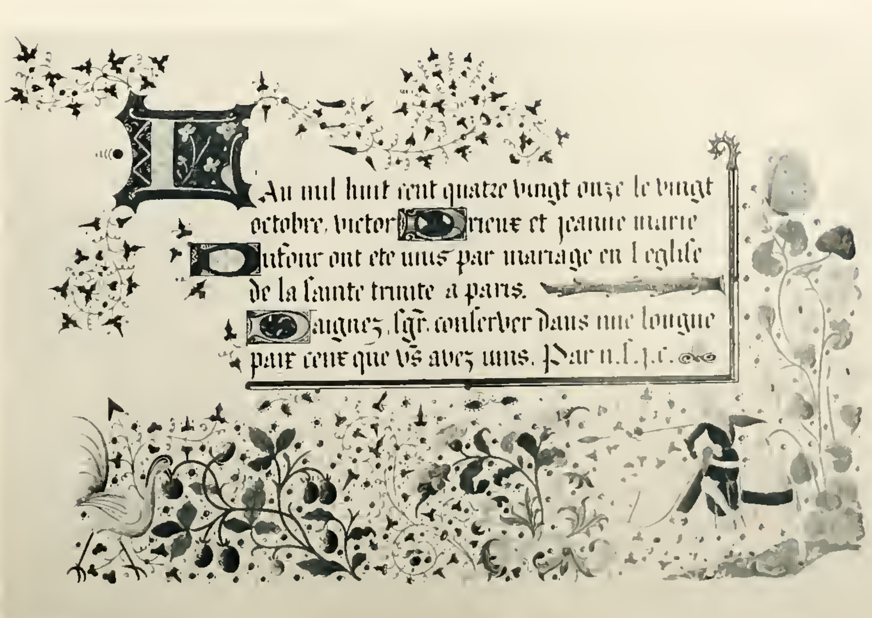


VIARD



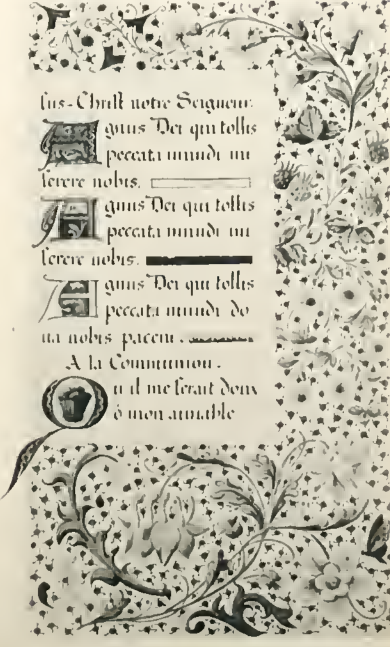
GUINIER







Ed. LEMAIRE



Mlle Ad. RABEAU

EXPOSITION DES MINIATURISTES ET ENLUMINEURS DE FRANCE



LA TAPISSERIE

Les historiens de la Peinture qui n'ont jamais craint de faire sérieusement un examen très approfondi des peintres même d'un ordre inférieur, ont souvent négligé de s'occuper (sauf de rares exceptions) des merveilles exécutées d'après les Maîtres et reproduites par la tapisserie.

C'est pourtant aux tissus précieux que l'on doit d'avoir pu conserver des renseignements sur certaines Écoles entièrement disparues.

Nous avons exposé longtemps déjà les catalogues les plus complets sur les documents existants dans les musées, les cathédrales et les garde-meubles.

On a fait avec érudition l'histoire de nombreux ateliers où sur tous les points du Globe et à toutes les époques, on a tissé des étoffes.

Si un grand nombre de tapisseries n'offrent qu'un médiocre intérêt, celles qui sont merveilleuses sont innombrables. Aussi dans la tapisserie, les figures, les ornements font partie intégrante du tissu. Dans la broderie, c'est une simple superposition sur un tissu déjà existant et toujours faite à la main et non par un mécanisme, ce qui constitue une œuvre originale. Le principal avantage des tapisseries est d'être souples et mobiles, c'est donc



La Cour des Gobelins en 1680 (d'après une estampe)

une erreur de les tendre d'une façon rigide sur des châssis. Il faut laisser les peintures et les mosaïques pour la décoration fixe dans l'architecture.

Suspendues flottantes, les tapisseries sont utilisées comme portières ou rideaux mobiles pour remplacer les murs absents et séparer les pièces trop grandes.

C'est un auxiliaire précieux pour la décoration temporaire des fêtes. Les tentures devant être suspendues peuvent ne pas posséder un modelé ou un fini aussi poussé que dans la peinture.

C'est un art absolument somptuaire qui doit avant tout chercher ses sujets dans les compositions décoratives et où les personnages seront de préférence vêtus de costumes brillants et des scènes où un grand luxe d'accessoires et de richesses architecturales pourront être utilisés.

La tapisserie ne nous semble pas devoir représenter des scènes tristes et lugubres où les personnages seraient vêtus de haillons ternes. Car c'est avant tout un art destiné à charmer, à éblouir par sa magnificence et sa somptuosité.

De tous temps, la tapisserie a été utilisée dans l'habitation. Nous en voyons l'emploi dans l'ornementation des peuples nomades.

Les tentures servent aussi à protéger et contre le soleil et contre le froid.

Les étoffes couvertes de broderies ou teintes peuvent être utilisées comme tapis et l'on peut dire que leur usage remonte à la plus haute antiquité.

E.-G. de la Grenille.

(*A suivre*).

NOS ILLUSTRATIONS

Emile FOUBERT

Parisien de Paris — né au Marais, Emile Foubert, a dès son jeune âge aimé les voyages. Il part pour l'Espagne, à son retour, rentrant en France, il séjourne à Bayonne, il devient l'élève et l'ami du Maître Léon Bonnat.

Il part ensuite pour l'Italie, puis il vient se fixer à Antibes où il travaille assidûment.

De son éducation artistique première, il reste un fond classique.

Les fictions de la mythologie, indispensables aux peintres et aux poètes, servent souvent de thème à ses nombreux tableaux.

« *Satyre lutiné par des Nymphes* ». — « *La Source* ». — « *Nymphes et faunes* ».— « *Hésiode et la Muse* », Hésiode est un des plus anciens poètes de la Grèce, dans les œuvres duquel on lit la charmante fable de la Boîte de Pandore.

« *Le sommeil d'Endymion* » ce berger d'une rare beauté qui fut condamné par Jupiter à une léthargie perpétuelle pour une insulte faite à Junon. Diane, qui l'aimait, le transporta dans une grotte de la Carie, où elle venait le visiter.

Diane et Endymion.

Sur son char, Diane ouvrant les cieux,
Argente mollement les flots silencieux.

Le satyre et le passant.

Pour se sauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'était pas attendu.

La fortune et l'enfant.

Sur le bord d'un puits très profond
Dormait étendu de son long
Un enfant alors dans les classes...

Sur la hauteur de Chantemelle.

Aux lueurs du couchant voir fumer les hameaux
La vapeur monte et passe : ainsi s'en vont nos maux.

Dans les joncs.

Au bord de l'eau une superbe Naïade se roule sur l'herbe.

Admirateur de Corot, il rêvait de synthétiser l'œuvre du grand Maître, il le représente peignant dans une clairière, entouré des Dryades et des Hamadryades qu'il mettait si souvent passant comme de grandes ombres lumineuses dans ses merveilleux tableaux.

Une indiscrétion nous permet d'annoncer qu'après Corot il a eu la hantise de nous

montrer Millet dans les plaines de Barbizon où il avait l'habitude de rêver — Nous aurons la bonne fortune de le voir au prochain Salon.

Il ressort de cette étude trop succincte que Foubert est non seulement un peintre de grand talent, mais aussi un penseur et un érudit.

Il a fait de nombreux portraits et des illustrations très recherchées.

Nous reproduisons une ravissante *Rêverie*, où dans un intérieur artistique une jeune femme mélancoliquement, achève sa lecture.

Emile Foubert est aussi l'auteur d'un traité de Pêche fluviale et maritime, dans lequel d'une façon très humoristique il prodigue d'excellents conseils aux pêcheurs à la ligne.

Henri BRISPOT

Nous nous souvenons tous des œuvres de Brispot qui sait si bien traiter avec un mélange ingénieux de sensibilité, de gaîté, de légèreté piquante et de philosophie profonde les sujets les plus sérieux.

On peut se rappeler la date d'un Salon en pensant à une de ses toiles.

Te souviens-tu ? c'était l'année ou Brispot exposait son « *Retour de chasse* », immédiatement on est fixé et on se reporte au Salon de 1875.

Nous ne parlerons (car l'énumération de toutes ses œuvres serait trop considérable) que du « *Donneur d'eau bénite* » (1878). — du « *Domine Salvum fac Rempublicam* » (1879). — « *Trop de caresses* » (1896). — etc., etc.

Après avoir relu « *Madame Bovary* » il nous montrait la scène du couronnement de la vieille Servante décrite par Flaubert où Catherine-Nicaise-Elisabeth Leroux, de Sassetot-la-Guerrière pour cinquante-quatre ans de service dans la même ferme, recevait une médaille d'argent — du prix de vingt-cinq francs !

Cinquante-quatre ans de service !

La gaucherie des Messieurs de l'estrade en habit noir est d'un effet particulièrement comique ; l'hésitation de la vénérable Catherine, son maintien craintif, son air hébété, ses longs bras emprisonnés dans les manches d'une camisole rouge, d'où dépassaient deux longues mains caleuses.

Toute la scène est merveilleusement rendue et l'auteur a une fois de plus fait preuve d'une grande observation.

Très amusants aussi ces deux croque-morts jouant aux cartes, assis derrière le corbillard pendant le « *retour* ».

Dans l'aquarelle que nous reproduisons « *Avant l'office* », un suisse chamarré de sa superbe livrée essaye de tirer de son serpent le si bémol qui est le son le plus grave que puisse donner son instrument et dont il attend à la prochaine cérémonie le plus bel effet.

Depuis 1869, chaque exposition a enregistré des œuvres remarquables de ce peintre humoriste.

Paul GROLLERON

Après avoir longtemps exposé des tableaux de genre Paul Grolleron s'est adonné entièrement à la peinture militaire — et depuis bien des Salons nous avons plaisir à voir les savantes compositions d'une observation spirituelle et judicieuse et d'une exactitude scrupuleuse.

Qui ne se souvient en effet de ses émouvantes toiles :

« *Combat dans une usine sous les murs de Paris* » (1870) ;

L'« *Épisode de la bataille de Loigny* (Loiret). »

« On se battait tout près de nous avec une véritable rage. Les débris de notre colonne défendaient chaque maison. Les allemands avaient pénétré dans le village en même temps que nos mobiles. Ce combat sans espoir donnait lieu à des actes sublimes... Un officier et quelques fantassins faisaient feu presqu'à bout portant. »

En Observation. — A Buzenval. — Portrait du capitaine Moreau. — A la baïonnette. — Le matin de la Revue; Grandes manœuvres. — Combat sous bois, etc., etc.

En 1891, s'inspirant des renseignements du capitaine, baron de Mircourt, sur la guerre de 1870, il composait un tableau pathétique retraçant la conduite héroïque du « *Sergent Tanviray* ».

Lorsqu'après une retraite désastreuse, le 75ᵉ mobiles de Loir-et-Cher fut rentré à Loigny, un sergent, Louis Tanviray, demanda d'une voix ferme :

— Où est le drapeau ?

— Héron est tué, répondit une voix.

— Le drapeau de Vendôme ne restera pas aux mains des Prussiens, s'écria Tanviray.

Et, seul, il repartit dans la plaine, sillonnée d'ennemis et labourée par les balles allemandes et françaises. Le sergent suivit la trace des morts, la voie glorieuse, et trouva enfin le pauvre Héron couché sur le petit fanion qu'il pressait sur sa poitrine. Tanviray serra la main du mort et, relevant le drapeau, le rapporta au milieu d'une grêle de balles dirigées contre lui.

Et enfin au Salon de 1898.

Le « *Dernier de Waterloo* ». — Victor Baillot, qui mourut en 1898, âgé de 105 ans, avait combattu au siège de Hambourg, sous les ordres du Maréchal Davout et avait été fait prisonnier à Waterloo.

Paul Grolleron a fait de son brave compatriote un superbe portrait historique.

Ses illustrations dans les ouvrages militaires sont nombreuses.

Dans la belle reproduction que nous donnons, l'artiste nous montre les soldats s'occupant *Après l'averse*.

Albert WALLET

Avant d'être le paysagiste sentimental et rêveur que nous connaissons et qui toujours nous mène dans des endroits si ravissants, Albert Wallet, qui est élève de Cabanel, débutait au Salon de 1876 par une *Dryade* ; ces divinités bocagères, ces nymphes des forêts dont il devait bientôt être le poète, il les voyait présidant aux arbres, et errant autour de ceux qui leur étaient consacrés.

Et avec J.-B. Rousseau il chantait :

Ne reverrons-nous plus paraître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, les Nymphes, les Dryades.

Aussi, après avoir peint des scènes de village, des portraits, des scènes militaires et des scènes d'intérieur, s'efforçait-il de se spécialiser et de s'adonner complètement au paysage.

Les heures matinales et crépusculaires avaient pour lui plus d'attrait.

En rappelant les titres de quelques-uns de ses principaux tableaux, nous montrerons suffisamment la souplesse de son talent.

Le *Samedi dans le Nord* (Salon de 1881).

Braconnier (1883) — *Le soir pendant les Grandes Manœuvres* (1884) — *Un chantier à Montmartre* (1890) etc., etc.

Et depuis, une série de superbes paysages.

Nous reproduisons une aquarelle « *Sous bois* » qui contient elle aussi toutes les qualités qui ont placé Albert Wallet au premier rang parmi ceux qui font honneur à l'Ecole moderne.

E. G.

ART & CHIFFONS

Paris, février 1899.

Ma chère petite amie,

Comment avoir le courage de te conter des choses gaies alors que de tous côtés l'horizon s'assombrit de plus en plus.

Pourtant je vais te parler du dernier bal de l'Opéra, tout plein d'entrain et de gaîté, malgré la tristesse du temps ; on s'est amusé ferme et un peuple qui s'amuse prouve qu'il a encore de la vitalité et on peut encore s'attendre à des changements heureux.

L'évènement affligeant de cette semaine, ce n'est pas seulement hélas, la mort du chef de l'Etat, on l'a dit ainsi avant, il n'y rien de changé qu'un bon français de moins — et l'on pouvait croire qu'un pays comme le notre ne manquait pas de bons patriotes. Hélas, comment se fait-il que l'éducation parlementaire n'ait pas fait plus de progrès ! Comment se fait-il que ces députés qui sont fort convenables dans le monde, où ils ne représentent que leur famille, qui se comportent à merveille dans un salon où personne ne fait attention à eux, tout à coup deviennent turbulents, inconvenants, injurieux, perdent le sentiment de leur dignité, le souvenir de leur éducation, sitôt qu'ils sont réunis en assemblée régnante comme représentants du pays; sitôt qu'il leur faut comparaître devant la France qu'ils gouvernent et devant l'Europe qui les juge ! Et n'avons-nous pas le droit de frémir en voyant nos destinées compromises par ceux là même qui devraient nous guider !

Mais ma petite amie, je me suis laissée emballer par toutes ces tristesses, je t'en demande pardon, j'aurai dû te parler du Carême, voire même du Carnaval, et des jolies nouveautés que l'on prépare pour nos coquettes — le beau temps que nous avons eu ces derniers jours, ce hâtif printemps, nous a montré nos jolies parisiennes se promenant en taille comme en plein juillet; qui dit parisiennes, dit la grâce, la séduction, le charme, pourtant je dois dire que je n'aime pas beaucoup la silhouette que donne le nouveau corset — nous avons l'air de poupées articulées dont la ficelle qui tient tous les morceaux aurait été cassée; pas de ventre, la taille coupée en deux et un. . . . parfaitement très exagéré, vraiment au simple point de vue de l'esthétique puisque le bon sens n'a pas de sens, en question de mode, je ne fais pas mes compliments à ce nouveau venu, et j'aime à croire qu'il sera vite parti.

Les chapeaux tout en fleurs ont déjà fait leur apparition, toujours le soleil qui en est cause et vraiment rien n'est joli comme un minois encadré dans une auréole de fleurs.

J'espère bien, ma chère petite amie, pouvoir dans le prochain numéro, causer avec toi plus gaiement.

Toujours tienne, JACQUELINE.

NOS GRAVURES

Reproduction de l'Exposition de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs : Mlle Juliette Goury. — Mme Dury-Vasselon. — Mlle Marguerite Ronssin. — Mme Faux-Froidure. — Mme Marie Loire. — Mlle Achille-Fould. — Mme Téresa Pératé. — Mlle Marguerite Arosa. — Mme Arnould de Cool. — Mme Esther Huillard. — Mme Léo Arden. — Mme Rogy.

M. Foubert (Émile) : Rêverie.
M. Brispot (Henri) : Avant l'Office
M. Grolleron (Paul) : Après l'Averse.
M. Wallet (Albert) : Sous Bois.

INFORMATIONS

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

Le dimanche 12 février la Société des Artistes français a élu son Jury de Peinture pour les années 1899-1900 et 1901. Ont été élus :

MM. Bonnat. — Cormon. — J.-P. Laurens. — Detaille. — Henner. — J. Lefèvre. — B. Constant. — Bouguereau. — Harpignies. — Gérôme. — J. Breton. — Tattegrain. — T. Robert-Fleury. — Albert Maignan. — Vollon. — Roybet. — R. Collin. — L.-O. Merson. — A. Morot. — Humbert. — Dawant. — Busson. — Vayson. — Hébert. — Guillemet. — G. Ferrier. — Z. Dupré. — E. Adam. — Flameng. — Rochegrosse. — Saintpierre. — Baschet. — Dameron. — Barrias. — Zuber. — Demont. — Chartran. — Pelez. — Bernier. — Renard. — Glaize. — Barillot. — de Richemont. — Gagliardini. — Victor Gilbert. — Thirion. — Le Blant. — Petitjean. — H. Lévy. — Toudouze. — Wencker. — de Vuillefroy. — Henri Martin. — Quost. — Vibert. — Bail. — Fantin-Latour. — Loir-Luigi. — Boutigny. — Sautai.

Supplémentaires :

MM. Hermann Léon. — Schommer. — Gervais. — Olive. — Bordes. — Bompard. — Saint-Germier. — Lecomte du Nouy. — Duffaud. — Delacroix.

M. J.-B. Gustave Deloye, sculpteur, est mort dans sa 61e année — né à Sedan, le 30 avril 1898 — entré à l'Ecole des Beaux-Arts, il travailla sous la direction de MM. Lemaire Jouffroy, et Dantan Jeune, il remporta un 2e prix au concours de Rome. A partir de 1865, il exposa aux Salons annuels des statues, des bustes, des médaillons et des œuvres d'art, qui furent récompensés et très remarqués.

Le *Génie des Arts*, statue exécutée pour le Prince de Lichtenstein.

La *Fortune* au château de Boissière, une jolie statuette de *Catherine de Russie* pour la Manufacture de Sèvres.

Le buste de *Littré* pour l'Institut.

La *Vendange*, statuette en marbres de couleurs, *Evohé Hébé* avec bas-relief d'argent.

La *Part du Capitaine*, petit groupe en marbre et bronze, qui figurait au dernier Salon. Deloye était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1892.

Le conseil des ministres, réuni jeudi matin à l'Elysée — le dernier auquel ait assisté notre regretté Président — a été entretenu par M. Leygues des dangers que présente pour nos collections nationales l'installation du Ministère des Colonies au pavillon de Flore. Le Conseil supérieur des Musées et, après lui, la Commission du budget ont signalé les graves inconvénients que présente cette situation.

Le conseil des ministres a admis, en principe, le transfert du Ministère des Colonies dans un autre local et a chargé les Ministres des Beaux-Arts, des Finances et des Colonies d'étudier cette

question. On va examiner, notamment, la solution qui consisterait à l'installer au Palais-Royal, dans les locaux qui deviendraient vacants par le départ de la Cour des comptes. On adjoindrait à ces locaux ceux qu'occupe actuellement, rue de Valois, la Direction des Beaux-Arts, *qui serait transportée au rez-de-chaussée du pavillon de Flore.*

ECOLE NATIONALE DES BEAUX-ARTS

Prix Sanzel

Il est institué à l'Ecole, sous la dénomination de prix Sanzel, du nom de son fondateur, un prix de composition d'une valeur de 395 francs.

Le Jury de Sculpture s'est réuni le Lundi 30 janvier, sous la présidence de M. Barrias, pour juger ce concours de composition à deux degrés dont le programme était « L'Amour maternel ».

Après avoir examiné les travaux des concurrents le Jury a attribué des secondes médailles à

MM. Guérin,	élève de	M. Barrias
Terroir	—	—
Blanchard	—	—

et trois mentions.

En conséquence le prix Sanzel appartient à M. Guérin (Albert-Louis-Joseph), Lauréat de la première seconde médaille.

Prix Fortin d'Ivry.

Il est institué à l'Ecole, sous la dénomination de prix Fortin d'Ivry, du nom de son fondateur, un prix de composition d'une valeur de 382 francs.

Le Jury de Peinture s'est réuni la mardi 31 janvier pour juger ce concours de composition à deux degrés dont le programme était « Cérès à la recherche de Proserpine ».

Après avoir examiné les travaux des concurrents le Jury a attribué des secondes médailles à

M. Humbert,	élève de MM.	Bonnat
M. Hoflbauer	—	Gustave Moreau, Aimé Morot, Flameng
M. Guétin	—	Jules Lefebvre, T. Robert-Fleury et Benjamin Constant

et trois mentions.

En conséquence le prix Fortin d'Ivry appartient à M. Humbert (André), Lauréat de la première seconde médaille.

Le 3 février une commission s'est réunie, sous la présidence de M. Moyaux, pour juger les travaux exécutés au cours de composition décorative par les élèves peintres, sculpteurs et architectes. Après avoir examiné les travaux des concurrents la commission a attribué, dans la section de Peinture, trois mentions, dans la section de sculpture une mention et dans la section d'architecture une mention.

Le Jury d'architecture s'est réuni le 9 février pour juger les concours de la première classe d'architecture.

Après avoir examiné les 132 projets rendus de « l'Hôtel d'une Banque » le Jury a accordé des premières médailles à

MM. Petculesco,	élève de	MM. Paulin
Mossler	—	Bernier

des premières secondes médailles à

MM. Huillard,	élève de MM.	Laloux
Lafon	—	Raulin, Sortais
Scoffier	—	Marcel Lambert
Koch Armand	—	Laloux
Peigné	—	Pascal
Robine	—	Redon
Corbett	—	Pascal
Jaussely	—	Daumet, Esquié

des deuxièmes secondes médailles à

MM. Berthault,	élève de MM.	Daumet, Esquié
Perrin Fernand	—	Guadet, Paulin
Sardou Pierre	—	Moyaux
Beylard	—	Guadet, Paulin

et 72 premières mentions.

Le Jury a jugé ensuite le concours d'esquisse, dont le programme était une « Travée de plafond » sur poutres apparentes et après l'examen des 124 esquisses exposées a accordé des premières secondes médailles à

MM. Dionnet,	élève de MM.	Marcel Lambert
Guadet Paul	—	Guadet
Faure-Dujarric (Louis)	—	Pascal
Corbett	—	Pascal
Bruel	—	Blondel et Sellier de Gisors.

8 premières et 17 secondes mentions.

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

Courbevoie. — Imprimerie E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.



Juliette GOURY

DIX-HUITIÈME EXPOSITION ANNUELLE

Les notes fraîches et lumineuses égaient les murs de cette charmante exposition. Les pastels sont nombreux et d'une belle coloration. Les paysages sont gais et les natures mortes bien comprises.

Nous pourrions cependant exprimer un regret, les femmes peintres qui ont du talent (celles-là sont nombreuses parmi les exposantes), devraient bien pour notre satisfaction et notre ravissement nous peindre la femme dans son intimité, cela leur serait facile et nous leur saurions gré de nous montrer davantage les côtés féminins de leurs modèles qu'elles connaissent si bien. Nous souhaiterions de les voir moins semblables aux hommes dans leurs interprétations artistiques.



DURY-VASSELON

Malgré cela, il se dégage de beaucoup d'œuvres un très grand charme. Nous donnons et donnerons encore dans le prochain numéro du *Pinceau* la reproduction de plusieurs toiles qui font honneur à leurs auteurs.

Mlle Rosa Bonheur expose un fusain où elle nous montre avec sa maîtrise habituelle « *Un troupeau de bisons fuyant devant l'incendie de la prairie* » très juste de mouvement et d'effet dramatique avec un ciel enfumé. Depuis longtemps, la grande artiste n'avait montré une œuvre aussi importante.

Mme Virginie Demont-Breton, la présidente de l'Union, avec une tête d'expression « *Fanatisme* » et une petite marine « *Marée basse à Wissant* » nous donne bien la note de son sincère talent.

Le portrait de Mlle Arosa a valu à son auteur, Mlle Jeanne Tournay, le prix d'honneur.

Un paysage extrêmement lumineux de Mme Nanny Adam a obtenu le second prix de l'Union, le choix en est heureux.

L'État a acquis un pastel spirituellement traité par Mme Frédérique Vallet.

Nous avons admiré le portrait de Mme Pauline Cœffier, élève de Léon Cogniet. Ainsi que ceux de Mlle Camille Métra ; de Mme Esther Huillard ; de Mme Marie Guérin ; de Mme Blanche Polonceau et de Mme Pauline Delacroix-Garnier.



Marguerite RONSSIN

Les ravissantes fleurs de Mme Delphine Arnould de Cool ; de Mme Fernande Trarbach et de Mme Hortense Dury-Vasselon.

Les délicieuses natures mortes de Mme Louise Bergerot ; de Mlle Marie-Louise Le Besgue ; de Mlle Léonie Louppe.

Les « *Asperges fumantes* » de Mme Berthe de la Baume.

Les clairs et gais paysages de Mlle Aline Boulian ; de Mlle Rogy ; de Mlle Léo Arden.

Les « *Chiens* » de Mme Filippi de Baldissero, d'une attitude si naturelle.

Les pastels et miniatures de Mme Debillemont-Chardon.

Les gracieuses compositions de Mlle Georges Achille Fould ; de Mme Marie Loire.

Les délicats éventails de Mlle Juliette Goury ; de Mme Eugénie Faux-Froidure.

Les beaux émaux translucides de Mlle Jeanne de Montigny.

Signalons aussi les deux plateaux exécutés en pyrogravure par Mlle Jonnart et une boîte à gants de Mlle Claire du Locle.

La sculpture est aussi très dignement représentée par les médaillons de Mme Dry de Sennecy et la « *Sortie du bain* ».

Mlle Monginot a de très beaux bustes et un remarquable « *Jeune berger* » en bronze doré.

Une grande composition exécutée en marbre le « *Jet d'eau* » par Mlle Fanny Marc.

« *Farniente* » de Mlle Ida Matton.

Mme la Duchesse d'Uzès, envoie un buste en marbre d'une grande beauté.

La « *Folie de Marguerite* » et la « *Source* », deux grandes figures en marbre, et la « *Scène du lavoir de l'Assommoir* », nous montrent tout le talent que possède Mlle Malvina Brach.

E.-G. de La Grenille.



FAUX-FROIDURE



Marie LOIRE



Téresa PERATÉ



ARNOULD DE COOL



Léo ARDEN



ACHILLE FOULD



Marguerite AROSA



Esther HUILLARD



ROGY

UNION DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS





Mlle Fernande TRARBACH



Mme Nanny ADAM



Mme Marie-Louise LE BESGUE



Mme DELACROIX-GARNIER



Mme G. DEBILLEMONT-CHARDON



Mme Camille METRA



Mme FILIPPI de BALDISSERO



Gravure extraite de l'*Enfant prodigue*.

Louis MORIN

ÉCRIVAIN, DESSINATEUR, SCULPTEUR, PASTELLISTE



Portrait de Louis Morin
par Jules Chéret.

C'est une question, de savoir si un livre doit être illustré... j'entends le livre d'un écrivain évocateur d'images, d'un Gautier, d'un Banville, d'un Flaubert.

Si le dessin est inférieur au texte, il va de soi que le texte seul vaudrait mieux. — Mais supposons l'artiste égal à celui qu'il prétend expliquer : il en résulte encore un fâcheux désarroi. Le dessinateur, si intuitif qu'il soit, ne pourra s'empêcher d'être « *un autre* ». Plus il aura de talent et de personnalité, plus il aura de peine à ne pas être différent. L'esprit du lecteur, confusément ballotté, tiré à hue et à dia, penchera en fin de compte vers le dessin, qui se comprend d'un seul coup et sans effort. Et le livre illustré deviendra un album, un bel album, dans lequel les caractères d'imprimerie formeront un brouillard grisâtre, très bon pour amortir l'éclat du papier blanc.

Si l'on veut bien y réfléchir, on trouvera que le plaisir issu d'une œuvre d'art est fait de deux éléments essentiels : une intelligence qui s'exprime, une intelligence qui comprend. Tous les gens qui viennent à la traverse, professeurs, conférenciers illustrateurs, acteurs (actrices même !), ne sont là que pour offrir des agréments accessoires, et diminuer l'intensité du plaisir



Gravure extraite des *Amours de Gilles.*

principal. N'avez-vous pas remarqué qu'une œuvre de théâtre, si elle est de premier ordre, fait plus d'effet à la lecture qu'à la scène? Lisez Molière et Labiche au coin du feu.

Appliquée aux livres illustrés, cette théorie paraîtra sauvage à ceux qui aiment les éditions précieuses et les volumes de luxe. Elle est pourtant adoptée par beaucoup d'écrivains, et tout le monde se rappelle les imprécations furieuses de Flaubert, contre ceux qui prétendaient déposer des gravures auprès de ses métaphores.

Alors, quoi? N'est-il aucun moyen de contenter tout le monde?

Il en est un. A vrai dire c'est un moyen héroïque, et mis à la portée d'un nombre infiniment restreint de littérateurs. Il consiste à posséder deux talents pour un, et à tracer les illustrations de la même main qui écrivit le texte. Alors le verbe et le trait, loin de se gourmer, s'accordent, et l'œuvre presente l'unité indispensable.

Parmi les rarissimes merles blancs qui se sont montrés capables d'un tel exploit, nous choisirons aujourd'hui Louis Morin, dont l'œuvre, déjà considérable, va servir de thème à la présente étude.

Peut-on dire de Louis Morin qu'il illustre ses livres, ou qu'il écrit pour faire une longue légende à ses dessins? Chacune de ces propositions serait aussi inexacte que l'autre. Dans les livres de cet artiste-écrivain, le crayon se charge des descriptions, des paysages, des costumes, des notes pittoresques, et la plume dit ce que son camarade n'aurait su rendre comme elle : le sentiment, l'émotion, le trait railleur, le document historique. De cette alliance intime résulte



Gravure extraite des *Carnavals parisiens.*



Gravure extraite des *Carnavals parisiens.*



Gravure extraite de *Jeannik.*

une œuvre dont ce n'est pas assez de dire qu'elle est originale, car c'est à grand'peine qu'on rencontre, dans l'histoire des arts et des lettres, quelques cas analogues.... Tackeray Monnier, Topffer... En est-il d'autres?

Les traits principaux de cette œuvre sont l'élégance et la gaîté. L'auteur paraît avoir en détestation les époques maussades et les pays à redingotes, et cette horreur des mômeries solennelles l'a conduit à prendre domicile en de jolis endroits : la cour de Louis XV, la lande bretonne, ou encore la Venise du XVIII[e] siècle, toute bruissante de sérénades. Dans ces patries, au moins, il rencontre des jupes de satin aux plis cassés, des tricornes fripons, des bas de soie tirés sur des mollets aimables, des mouches et des sourires — des tourelles en poivrière, des chaumes et des paysans costumés, — des masques, des violes, des gondoles, des palais de Sansovino ajourés comme des jabots de dentelles — enfin, tout ce qu'il



Gravure extraite des *Amours de Gilles.*

faut pour qu'un talent pris de gentillesses se trouve à l'aise et vive heureux.

Au milieu de ces jolis accessoires, Louis Morin promène des personnages parfaitement exempts de toutes les maladies modernes, et dont les façons d'être sont telles qu'on regrette vraiment le temps où de si gentils compagnons goûtaient la lumière du jour. Ils ne font aucune conférence, n'essaient de convertir personne, n'entreprennent sous aucun prétexte l'analyse de leurs états d'âme, et parlent l'honnête langage français sans la moindre complication belge, scandinave ou polaire. Très simplement ils font l'amoureux, le buveur, le mari, la coquette, etc... toujours avec une si belle humeur et de telles manières courtoises, qu'on voit bien que, du temps passé, ce n'est pas seulement le décor que l'auteur regrette.

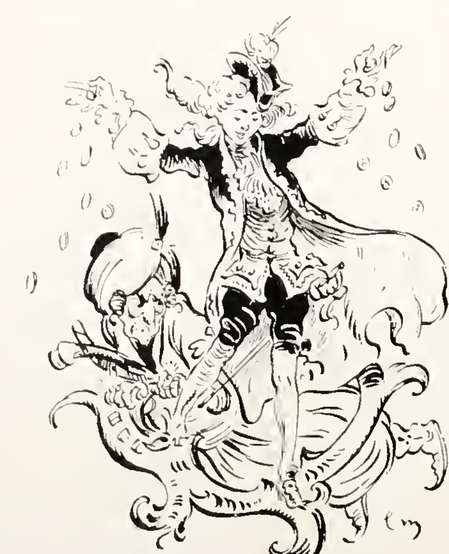


Gravure extraite des *Carnavals parisiens*.

« *Jeannik* », l'aîné de cette série de livres (1885), est une aventure d'amour soupirée au pays breton, la séduction d'un jeune hobereau par une dame de la Cour exilée dans ses terres. Promenades sentimentales, fêtes rustiques, airs de biniou, romances d'amour... le tout fleurant une odeur de terroir curieusement sincère et savoureuse.



Gravure extraite des *Carnavals parisiens*.



Gravure extraite de l'*Enfant prodigue*.

Le « *Puits-sans-vin* », qui parut ensuite, offre une histoire de l'esprit français, depuis Henri IV jusqu'à la Révolution. Bien que l'action se passe dans un simple cabaret, où se succèdent des générations d'hôteliers et de buveurs, on apprend, sans quitter la salle de ce « *Puits-sans vin* », nombre de choses essentielles qu'on chercherait vainement dans les historiens les plus graves. Tel détail de mœurs a plus d'importance qu'une bataille ou un traité, deux vers d'une chanson à boire peuvent en dire long sur la formation d'une race. En couronnant le « *Puits-sans-vin* », l'Académie française a compris la valeur éducatrice de ce livre, très sérieux sans en avoir l'air.

Les « *Amours de Gilles* » nous emmènent à Venise, au temps où la sérénissime République termine son histoire par un siècle de joie. Ces

Vénitiens du XVIIIe siècle, si proches de leur chute, eurent une qualité inconnue à tous les autres peuples : l'entente du plaisir intelligent. La vie publique n'était qu'une continuelle mascarade, mais les flottilles de gondoles qui peuplaient le grand canal étaient conduites par les meilleures musiques qui fussent alors en Europe; les fêtes bruissaient dans des palais décorés par Longhi, et si toutes choses étaient envisagées à la païenne, c'était au moins le paganisme de Tiepolo, qui brossait au plafond des églises ses paradis égayés par le ballet des anges. Car Venise garda jusqu'au bout le culte de l'art, et les races nobles sont belles même dans leur délabrement.

Cette double face de Venise, voluptueuse et artiste, se trouve supérieurement tracée dans les « *Amours de Gilles* », et nous ne connaissons guère qu'une page des Goncourt qui rende, avec la même intensité, le fourmillement joli de la ville de joie. Ici le crayon de Louis Morin sert à merveille son imagination d'écrivain, et parmi les pasquinades, les arlequinades, les polichinelleries, les mille inventions burlesques de la « *Comedia dell' arte* », nous rencontrons à chaque page, sous forme de dessins pris sur nature, des visions de cette ville étrange où tout est beau, même les moindres coins des canaux et des ruelles.



Gravure extraite de *Jeannik*.

Mais le sentimentalisme délicat, un peu maniéré, du dix-huitième siècle français, tente à nouveau Louis Morin. Déjà, dans « *Jeannik* », il avait sacrifié aux Grâces bocagères ; il y revient dans « *Vieille Idylle* ». Et c'est une bergerie si tendre et si rose,



Gravure extraite des *Carnavals parisiens*.

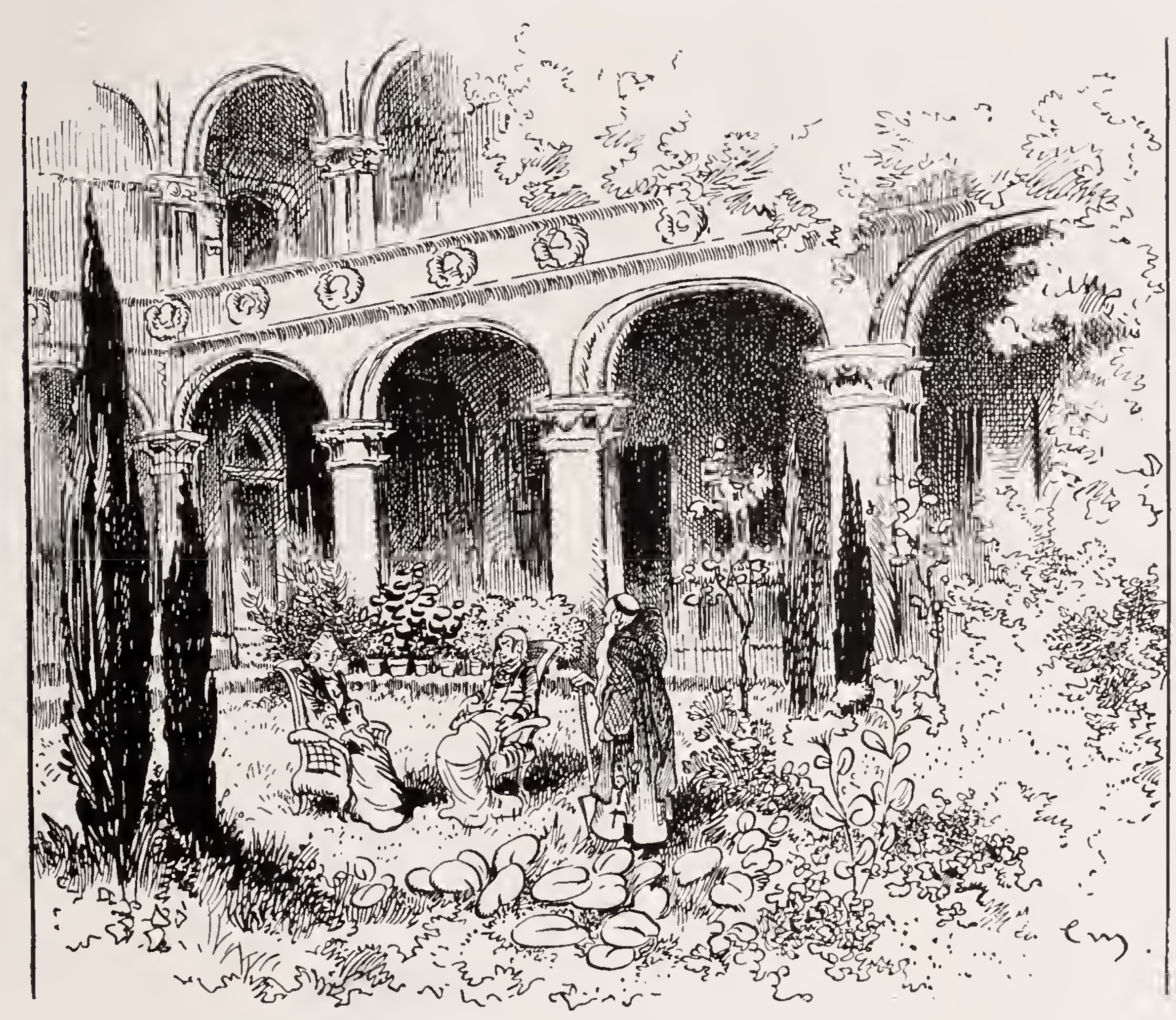


Gravure extraite de l'*Enfant prodigue.*



l'amour s'y chante sur un air d'ariette tellement ingénu, que ce petit livre semble venu en droite ligne du bon siècle. On pourrait lui donner pour auteur quelque petit abbé poudré, professeur de sentiment et de clavecin ; les pages, quand nous les lûmes, nous semblèrent recéler encore un arome extrêmement subtil de bergamote, oublié là depuis cent cinquante ans.

Tous les livres dont nous venons de parler, et ceux que nous avons à décrire encore, sont animés par un monde d'images, qui font passer sous nos yeux les allures, les types, les costumes, les gestes des personnages, à mesure que le récit se déroule. Au premier regard, ces dessins apparaissent comme le prolongement naturel du texte écrit, et l'on subit sans plus le charme de la scène imaginée, tant l'exécution paraît facile et joyeuse.... Mais qu'on observe une seconde : aussitôt se révèlent la science, la sûreté, la maîtrise d'un artiste de premier rang. Tant de conscience et tant de liberté nous étonnèrent d'abord, jusqu'au moment où nous fîmes cette découverte, assez inattendue, que Louis Morin est un ancien sculpteur ! Plusieurs



Gravure extraite de l'*Enfant prodigue.*

Salons, il y a quelque quinze ans, accueillirent de lui certaines études de nu qui furent très remarquées. C'est en abordant l'art par ses côtés les plus abrupts, c'est en modelant la terre glaise d'après nature, que Louis Morin est parvenu à mettre, au service de son talent d'écrivain, une main sûre d'elle-même, qui suit sans défaillance tous les caprices de l'imagination.

Plusieurs numéros du *Pinceau* nous seraient indispensables, s'il fallait étudier dans toutes ses manifestations le talent de Louis Morin, qui aime à se montrer sous les formes les plus imprévues. Tour à tour nous le trouverions pastelliste, critique d'art, auteur comique, découpeur d'ombres chinoises pour l'illustre théâtre du Chat noir, évocateur attendri de la vie des humbles, [« *Les Dimanches parisiens* », « *Les Causettes* »], enfin, conteur de belles et édifiantes histoires pour les petits enfants, [« *Robert-le-Diable* », « *L'Enfant prodigue* »].

La place nous manque pour tant d'études diverses. Pourtant nous voulons tirer de pair l'avant-dernier volume de Louis Morin, car, sous un titre folâtre [« *Les Carnavals parisiens* »], ce livre fait naître plus de réflexions sérieuses que cent traités dogmatiques, fussent-



Gravure extraite des *Amours de Gilles.*



Gravure extraite des *Carnavals parisiens.*

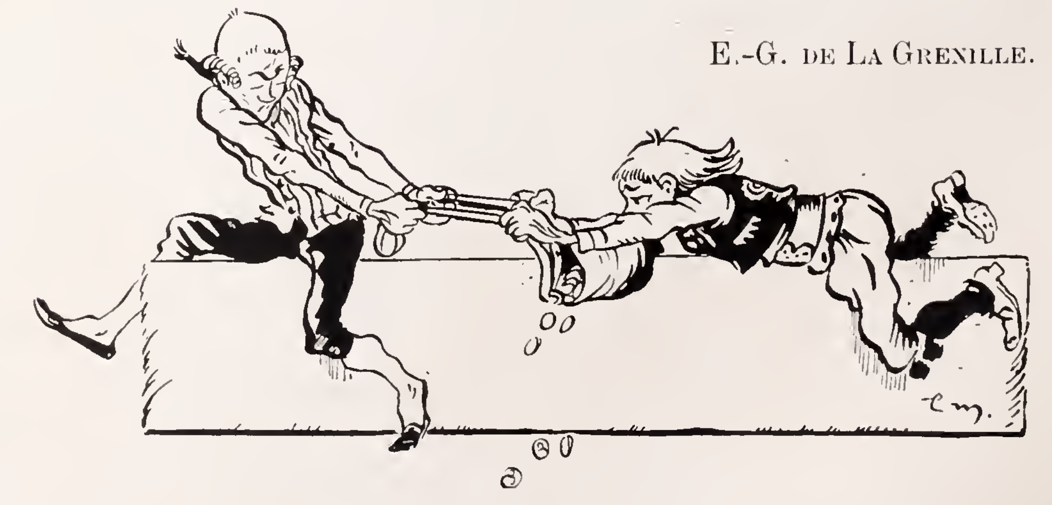
ils enjuponnés de reliures jansénistes. Sous couleur de décrire nos fêtes, ces « *Carnavals parisiens* » nous montrent ce qu'elles seraient, lestes, élégantes et françaises, si le lent et perfide effort d'hommes étrangers à notre race n'avait à la longue embrumé nos esprits. Ce ne sont que des cortèges de masques, mais affinés, spiritualisés par le crayon d'un grand artiste ; et tel de ces groupes pourrait se promener, sans faire scandale, sous les ombrages où Watteau conduit ses Lelios et ses Clorindes. Ce ne sont que des danses, des menuets et des sarabandes, mais la ronde est menée par un joli fifre clair, à la mode du bon temps. Nous ne voudrions pas, à propos de ces choses légères et gracieuses, prononcer de trop grands mots, et pourtant nous sommes forcés de dire que les « *Carnavals parisiens* » ont soulevé en nous une émotion *nationale*. Des livres comme celui-là, il en faudrait cent, mille... afin que fût déblayé l'amas de sottises funèbres qui pèse sur nous, et qu'enfin réapparût l'*Esprit*, l'ancien esprit de France, si bon cousin de la Sagesse.

Vivent les écrivains, vivent les artistes qui font, comme Louis Morin, la besogne salutaire, urgente, vitale !

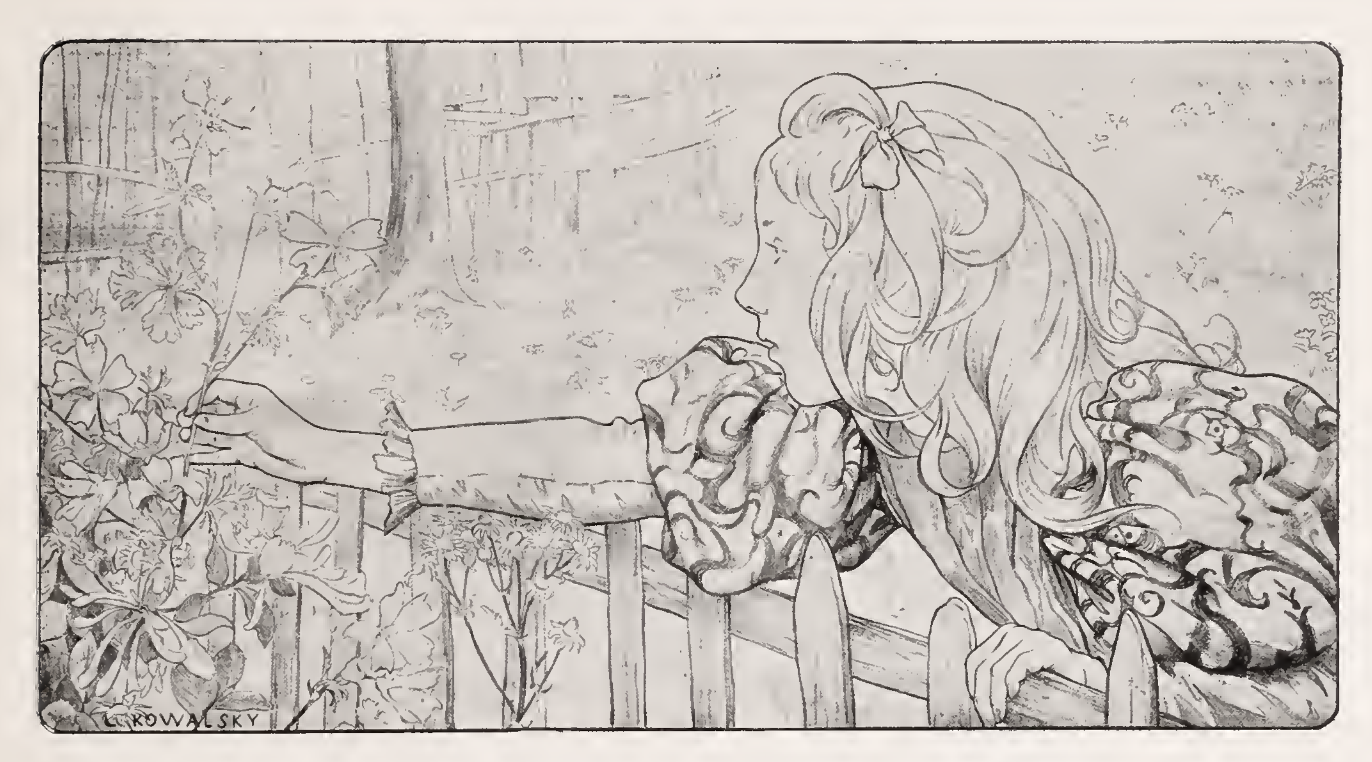
Car enfin si il y a, vers les régions hyperboréennes, des peuplades à qui la joie fait peur, nous voulons bien qu'elles se désolent à l'aise... mais sommes-nous tenus vraiment, pour leur être agréables, de prendre la jaunisse et de faire des mines en long ?

Le régal n'eut-il pas été charmant de voir passer dans nos rues, parmi les gaités de la Mi-Carême, ce *Char de la Pantomime* spirituel et pimpant ? Notre conseil municipal n'a pas permis, hélas ! que nous fissions cette bonne rencontre, et les lecteurs du *Pinceau* connaîtront seuls le projet qu'avait conçu Louis Morin, pour la joie de Paris.

E.-G. de La Grenille.



NOS ILLUSTRATIONS



Léopold KOWALSKY

Léopold KOWALSKY

La solitude des Landes bretonnes a, pour Kowalsky, un charme qu'il sait traduire avec une grande poésie et qu'il exprime avec grâce. Toutes ses toiles ont beaucoup de fraîcheur et les personnages qui rêvent en se promenant au bord de la mer ou dans les plaines de genets sont toujours d'une très grande simplicité de facture et indiquent les qualités d'un esprit élégant et aimable.

De ses nombreux envois aux Salons, nous nous rappelons l'« *Enfance de Jésus* », la « *Vierge ayant la vision de la croix* », portrait de *M. Ph. Crozier*, les « *Jeunes mères* », le « *Passeur* », « *Printemps* », « *Paradis perdu* », « *Brise de mer* » et les « *Derniers beaux jours* » où il avait si habilement saisi le mouvement fugitif de notre ciel changeant. Comme on le voit, en ne citant que quelques titres de ses différentes toiles, il est facile de constater que l'œuvre de Kowalsky forme un ensemble varié et de l'aspect le plus harmonieux.

Si Kowalsky a peint en Amérique des panoramas, il fait aussi de la lithographie bien comprise et de l'aquarelle extrêmement habile, c'est ce qui ressort de nos deux reproductions « *Promenade matinale* » et « *Rêverie* ».

Marcel BASCHET

Né dans une famille essentiellement artiste, Marcel Baschet est, dès sa plus tendre enfance, habitué à voir des images, à les comprendre, il les copie, les interprète, ses grandes récréations d'enfant se passent à dessiner ce qu'il voit, à reproduire ce qu'il a vu. De très bonne heure, il voyage, parcourt la Bretagne, la Touraine, la Provence, les Pyrénées, un peu plus tard, connaissant toute la France, il va en Suisse, séjourne longtemps en Hollande et en Belgique où les musées le retiennent.



Marcel BASCHET. Portrait.

Marcel Baschet, mettant à profit les conseils de ses deux Maîtres, Boulanger et Jules Lefebvre, ne tarde pas à devenir leur émule.

En 1883 il remporte le grand prix de Rome. De la Villa Médicis, il envoie la première année une femme couchée curieusement traitée.

Une étude de femme nue qu'une camériste est en train de coiffer figure parmi les envois de deuxième année. La scène se passe dans un intérieur où la lumière se joue sur tous les objets et les chairs sont éclairées d'une façon charmante et ont une grande souplesse.

La troisième année, nous voyons à l'École des Beaux-Arts une copie d'après François Raibolini dit le Francia, si célèbre par ses madones et son Saint-Sébastien, qui, au dire de Raphaël, pouvait être comparé au Perrugin et à Jean Bellini. Enfin, la quatrième année de son séjour à Rome, il envoie un panneau décoratif d'après Botticelli.

Avant de rentrer en France, Marcel Baschet parcourt toutes les villes d'Italie, voit tous les beaux musées et toutes les collections particulières si riches en chefs-d'œuvre. Il travaille avec enthousiasme et acharnement — va en Sicile, à Malte, pousse jusqu'en Algérie, voit la Tunisie et l'Orient.

Au Salon de 1890, il exposait un superbe portrait de sa grand'mère, qui se trouve actuellement à l'Instiut, au musée Decaen, et qui du premier coup le classe parmi nos portraitistes de grand talent.

Chaque année, lorsqu'il dispose de quelques loisirs, il retourne en Espagne pour y revoir les merveilleuses toiles de Velasquez ou bien encore en Angleterre ou en Allemagne ou en Autriche ou en Hollande pour revoir Rembrandt, Hans, Holbein, Albert Durer.

Nous avons admiré successivement les portraits d'Ambroise Thomas, du Président Brisson, d'Henri Lavedan, de M. Merville, président de la Cour de Cassation et toute la famille Sarcey, où, dans un groupement des plus heureux, il nous montrait toute la science de composition dont il est capable et toujours, chaque portrait du jeune Maître Marcel Baschet, met son modèle dans une attitude qui lui est bien personnelle et d'un dessin impeccable.

Nous reproduisons une jolie étude au pastel qui avait servi l'an dernier pour le portrait de Geneviève.

Nous verrons, cette année au Salon, la famille du Peintre et nous sommes heureux de dire que dans cette grande œuvre toutes les qualités maîtresses s'y trouvent réunies.

Abel TRUCHET

Qui aurait pu se douter que ce peintre de talent, ce chercheur qui sait si bien synthétiser le grouillement des foules, soit un violoncelliste des plus distingués. Eh bien, grâce à une indiscrétion, nous savons que Truchet est un dilettante, il ne nous en voudra pas de cette révélation. Nous aurions cependant pu nous douter qu'il était musicien en voyant, l'an dernier, la façon charmante dont tout était groupé dans sa « *Soirée d'esthètes* » que la Ville de Paris a eu bien raison d'acquérir.



Abel TRUCHET

Ce Parisien de Montmartre connaît son pays dans ses plus petits détails et sait les bons endroits et tout en ayant l'air de flâner, il étudie les effets les plus heureux pour nous montrer tour à tour les « *Fêtes foraines* » ou les places pittoresques, soit par la neige ou par la pluie. La pluie fournit à Abel Truchet mille moyens de peindre les gentilles parisiennes trottinant d'un pas léger comme des souris de l'air, et se retroussant d'un mouvement particulièrement élégant et spécial, offrant à l'artiste l'occasion de peindre leurs gracieuses silhouettes qui se reflètent sur le bitume brillant et humide.

L'« *Heure verte* », pour Abel Truchet, n'est pas une heure de repos. Beaucoup de ses œuvres nous représentent des terrasses de cafés curieusement éclairées et des coins de

Montmartre ou, de « *Petites Botticelli* », dont on ne voit que le museau futé vont d'un pas alerte à des rendez-vous divers. Il ne faut pas croire que Truchet s'est toujours contenté de faire de petites compositions. Il a rendu, avec une grande sincérité la sensation, l'activité habituelle à la *Place de la Bourse*, mais sans vouloir rappeler tous les panneaux décoratifs dont il est l'auteur et qui ornent maints établissements publics ou châteaux. Nous nous souvenons tous cette immense toile où du haut de l'Eglise du Sacré-Cœur encore munie de ses échafaudages, on apercevait le panorama grandiose de Paris ; et sur la grande Ville planait la lumineuse silhouette de l'*Éternel crucifié*.

Dans l'aquarelle du « *Dîner au Café de Paris* » que nous reproduisons, nous retrouvons la fraîcheur, la vigueur et l'intensité de coloration bien particuliers à Abel Truchet.

CHOSES & AUTRES

Paris, Mars 1899.

Ma chère amie.

Tu me donnes là une tâche bien ardue, celle de te signaler toujours et partout les jolies choses nouvelles. Je sais, lorsque la nature, se pare de ses plus beaux atours, il serait malséant de ne pas faire comme elle. Voici le printemps, vive le printemps! D'ailleurs à cette saison, rien n'est agréable comme de flaner par la ville. Les rues sont si jolies, si gaies, avec leur charrettées de fleurs, anémone, coucou, violettes, mimosa, il fait si bon vivre par ce beau soleil ! Je suisdoncbravement partie ces jours-ci à la recherche d'idées neuves pour t'en faire part; eh bien! j'en suis désolée, mais vraiment, je n'ai pas trouvé grand'chose toujours les robes tailleurs pour le matin, et pour les visites, encore les robes tailleurs enjolivées. C'est vrai d'une chemisette de soie et d'une gentille cravate de tulle, mais toujours et quand même la robe de drap, cela est si pratique, en même temps qu'élégant.

La pyrogravure, dont on fait tant de choses charmantes, vient elle aussi dans nos ajustements. J'ai vu chez un grand couturier plusieurs modèles de ceinture en cuir avec ornement exécutés par ce procédé, d'un effet charmant et appelé je crois à un grand succès. Les corsages blouses étant toujours de mise, voilà, la gentille ceinture en question sera très appréciée en apportant sa note d'art dans une toilette en apparence très simple.

Le vaudeville où l'on donne le « Lys Rouge » de notre très éminent académicien Anatole France nous a fourni la joie de l'esprit et des yeux. Mme Réjane porte aux toilettes exquises, signées Doucet, d'ailleurs, et c'est tout dire, et vraiment mon devoir est de te les détailler.

Au premier acte, Mme Rejane, robe de réception, en grosse guipure d'art, gris cendre sur mousseline en soie jaune, les manches ajourées en guipure. Etole en drap de soie turquoise découpée en dessin genre renaissance garnissant le devant de la robe et la traine derrière, ruche de mousseline de soie jaune. Nœud de tulle noir très enlevé au côté gauche de la poitrine, ceinture de velours noir, toute incrustée de bijoux.

Au deuxième acte, Mme Réjane, robe princesse en guipure crème sur transparent mauve, très soutenu, le dos et les côtés formés de panneaux de cachemire crème à dessins hindous, manches de guipure, et petit fichu drapé de mousseline de soie mauve, noué devant, et enfin, la plus jolie de toute, est la robe d'opéra en cachemire de l'Inde, Ivoire brodée de grosses fleurs très en relief, lys et roses à mon avis, blanches avec leurs feuilles, le corselet est découpé en pointe devant et délicatement brodé de fleurettes blanches et argent, il s'ouvre sur une guimpe de mousseline de soie blanche, et, au bas de l'épaulette est placé le bijou symbolique, le lys rouge.

Les autres toilettes mériteraient certainement d'être décrites mais la place me manque; donc, à ma prochaine lettre, et toujours à toi.

JACQUELINE.

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

Courbevoie. — Imprimerie E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.



LA TAPISSERIE

Suite (1)

Les tapisseries avec les fresques et les émaux ont de tout temps décoré les temples, les églises.

Dans les châteaux, on constate encore la présence de clous à crochet qui servaient à suspendre les tentures et à masquer les portes.

Les tapisseries et les broderies ne servent pas seulement à décorer les intérieurs, elles embellissent les enceintes où se passent des fêtes en plein air, elles servent à la confection des bannières religieuses et militaires, on en pare les housses des chevaux. On en fait des tentes, des pavillons, des portières, des baldaquins, des paravents, des garnitures de lits et de meubles divers.

En France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Belgique bien avant la fondation de la manufacture des Gobelins qui remonte au XVIIe siècle, les plus grands artistes ont composé des cartons pour être exécutés en tapisserie.

Memling, Casimo Tura, Andrea Mantegna, Martin Schongauer, Léonard de Vinci, Raphaël, Le Titien, Paul Véronèse, Van der Meulen, Le Poussin, Le Brun, Mignard, Coypel, Oudry, Boucher et tant d'autres. Ce qui les mettait en faveur auprès du public.

1. Voir le No 5. Février 1899.



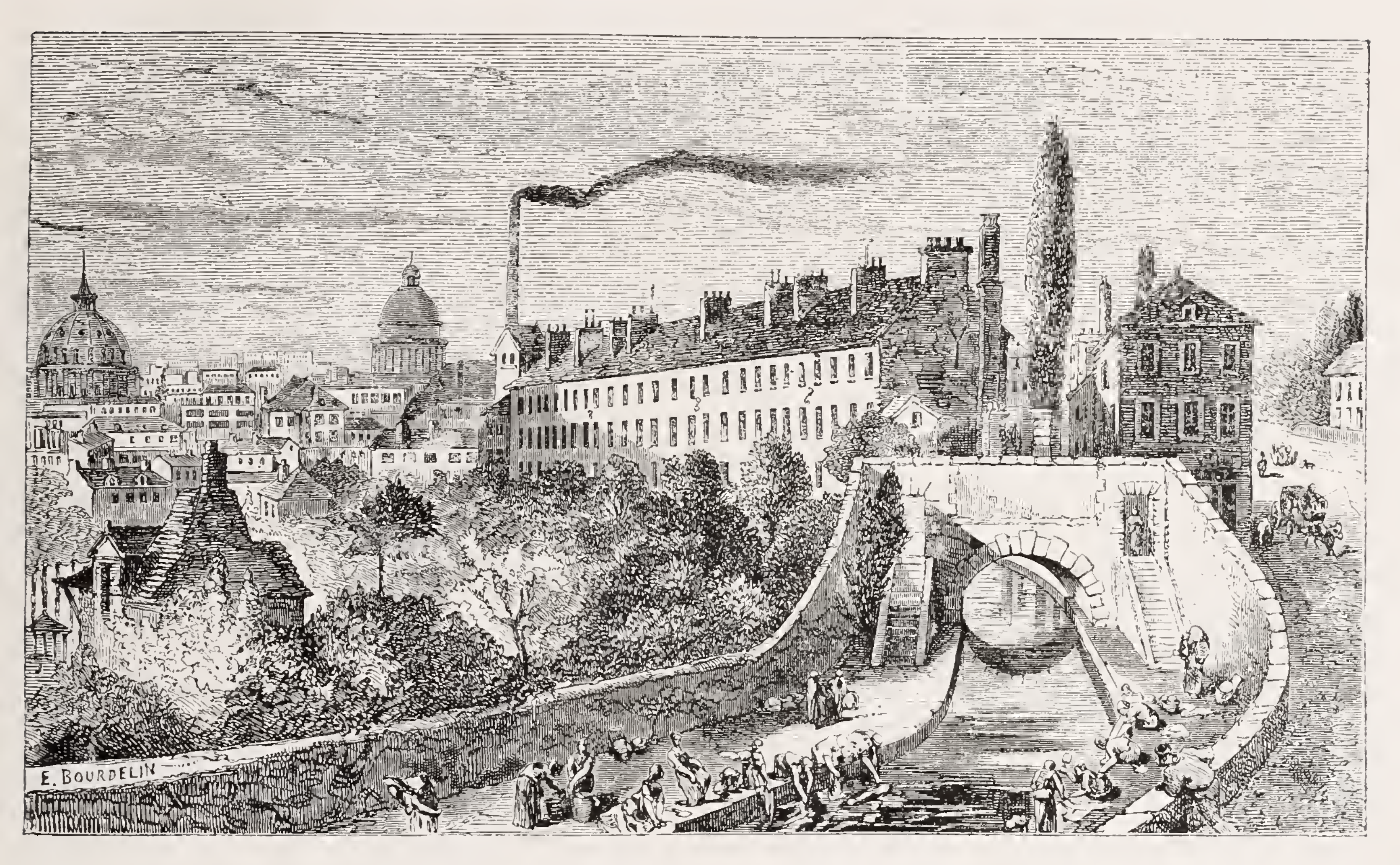
Derrière le métier.

D'après Pierre Du Pont, maître tapissier d'Henri IV, la fabrication des tapisseries aurait commencé à être connue en Europe vers le VIIIe siècle. A cette époque, les Sarrasins envahirent le Sud de l'Europe, puis furent refoulés en Espagne. Certains d'entre eux restés en France y auraient importé les procédés de fabrication des tapis. Le nom même de la plus ancienne corporation de tapissiers semble donner créance à cette assertion. Nous trouvons en effet dans le *registre des métiers* d'Étienne Boileau, une ordonnance concernant les « Tapissiers de tapis sarrasinois ». Cette fabrication disparut bien que le nom subsistât et fit place à celle des tapis de haute lisse.

Jusqu'à François Ier les tapisseries et les tapis furent fabriqués par l'industrie privée ; les hauts lissiers, les couverturiers nostrés cultivèrent leur art à l'abri des privilèges que les rois et les prévôts des marchands leur accordèrent aussi étendus que possible. Les Italiens et les Flamands développèrent tout particulièrement leur fabrication, si importante à cette époque, où les papiers de tenture n'existaient pas encore.

François Ier réunit les plus habiles tapissiers qu'il put trouver soit en France, soit dans les deux pays où cette industrie florissait et les établit à Fontainebleau sous la direction du surintendant des bâtiments royaux et de Salomon de Labaines, tapissier du roi. Ces artistes exécutèrent d'après les dessins du Primatice d'admirables et riches tentures.

Henri II, tout en maintenant sa maison de Fontainebleau dirigée par Philibert Delorme, en créa une nouvelle dans l'hôpital de la Trinité. Dès le début du XVIIe siècle, Henri IV installa les tapissiers Laurent et Dubourg dans une maison du faubourg Saint-Antoine laissée vacante par le départ des jésuites expulsés de France. Au retour de ces derniers on transféra les ateliers dans les galeries du Louvre, et là fut organisée une réunion de maîtres



Les Gobelins et la Bièvre en 1860.

ès arts en toutes choses, peintres, sculpteurs, graveurs en pierres précieuses, horlogers, tapissiers, etc.

Tout en même temps, le roi faisait venir des Flandres une colonie de tapissiers sous la direction de Marc de Commans et de François de la Planche. Ils furent installés au faubourg Saint-Marcel dans l'une des maisons de la *famille Gobelin* et à proximité des ateliers de teinture fondés à la fin du xve siècle par Jean Gobelin. Ce dernier, teinturier à Reims, avait été attiré à cette époque sur les bords de la Bièvre, presque en face d'un vieux château dont il reste quelques ruines sous le nom de château de la reine Blanche, par une vieille tradition qui attribuait aux eaux de la rivière des qualités précieuses pour la teinture en écarlate. Jean Gobelin et son fils Philibert habitèrent les bords de la Bièvre pendant les dernières années du xve siècle et au commencement du xvie comme le prouve ce passage de Rabelais « et c'est celluy ruisseau qui de présent passe à Saint-Victor auquel Gobelin tainct l'escarlatte ». Mais ils arrivèrent bientôt à une telle fortune que leurs successeurs achetèrent des lettres de noblesse et s'allièrent à la magistrature. On retrouve en effet, en 1651, un Antoine Gobelin devenu marquis de Brinvilliers, épousant Marie-Marguerite d'Aubrai, fille du lieutenant civil de Paris et qui devait plus tard acquérir une si triste célébrité.

Les fils de Commans et de la Planche se séparèrent en 1629. Raphaël de la Planche s'éta-



La Savonnerie.

blit au faubourg Saint-Germain. Charles Commans, et ses enfants après lui, demeurèrent dans la maison des Gobelins, jusque vers 1654. Quelques années plus tard, Jean Gluck qui importait de Hollande un nouveau procédé de teinture en écarlate, achetait les ateliers des Gobelins occupés par un teinturier appelé Chenevix, qui avait été l'associé d'Étienne Gobelin. Nous voyons donc qu'au milieu du XVIIe siècle, la tradition du nom des Gobelins se partageait entre les tapissiers et les teinturiers-drapiers. L'industrie de ces derniers se conserva dans les mêmes lieux par les familles Gluck, Julienne de Montullé, jusqu'au commencement du XIXe siècle.

Pierre Du Pont, d'autre part, que nous avons déjà cité plus haut, avait inventé vers 1604, « l'art de faire les tapis façon de Turquie, à fond d'or, soye et laine ». Cet artiste, protégé par le roi Henri IV, s'était établi dans les galeries du Louvre. Ses ateliers prospérèrent jusqu'à la mort de ce roi, puis ses travaux furent arrêtés pendant plusieurs années. En 1627, une ordonnance de Louis XIII lui accordait la fabrique et manufacture « de toutes sortes de tapis et autres ameublements et ouvrages du Levant en or, argent, soye, laine, pour dix-huit années ». Ses apprentis, au nombre de cent, furent logés dans la maison de la Savonnerie, à Chaillot. Dans cette ancienne fabrique de savon, furent montés par Lourdet, l'associé de Pierre Du Pont, les premiers métiers à tapis.

Vers 1662, on fabriquait donc des tapis à la Savonnerie et des tapisseries au Louvre et au faubourg Saint-Germain : l'hôtel des Gobelins n'abritait plus de tapissiers, mais seulement des teinturiers. C'est à cette époque que Colbert acheta les bâtiments de cet hôtel où étaient installés les anciens métiers de la Planche et de Commans, et qu'il y fit transférer les autres ateliers de tapisseries de Paris : la Manufacture était définitivement fondée.



La Teinturerie.

Bientôt ce premier noyau de tapissiers fut renforcé par les tapissiers de Maincy. Le fameux surintendant Fouquet avait fondé pour son usage personnel un atelier dans ce village, voisin de Vaux, dont il avait confié la direction à Lebrun qui avait été chargé de décorer le château. Fouquet ayant été arrêté à Nantes, les tapisseries en cours d'exécution furent confisquées et envoyées aux Gobelins.

Louis XIV ne créa pas seulement une fabrique de tapisseries, mais bien un vaste atelier où l'on composait et exécutait tout ce qui constitue un ameublement : une *manufacture des meubles de la Couronne*. Des sculpteurs et des orfèvres fondaient et ciselaient les métaux ; des ébénistes sculptaient des meubles, tandis que des florentins dirigés par Ferdinand de Megliorini assemblaient le marbre, l'agate, le lapis, pour composer les précieuses mosaïques que l'on admire encore aujourd'hui sur les tables des palais du roi Louis XIV.



La Savonnerie (d'après une estampe)

La vieille estampe que nous reproduisons est l'image de la grande activité qui régna pendant les

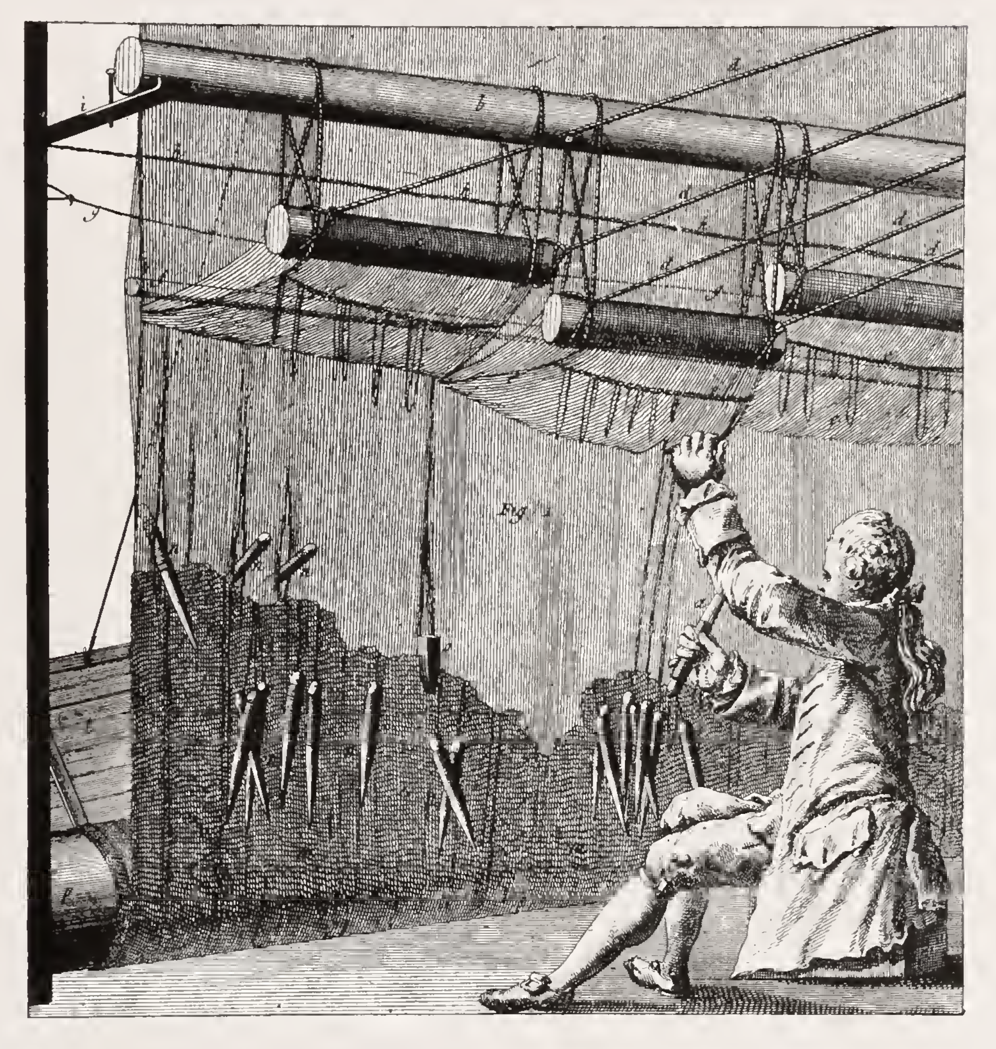


premières années, sous la direction de Ch. Lebrun.

Lebrun fit exécuter, dans les ateliers de tapisserie, des tableaux composés par lui, pour être copiés en laine : les *Batailles d'Alexandre*, l'*Histoire de Louis XIV*, les *Eléments*, les *Douze mois de l'année*, une *Histoire de Moyse*. Il ne se borna d'ailleurs pas à la reproduction de ses propres œuvres et fit créer de beaux modèles par Van der Meulen, Yvart, Bals, Baptiste ou Auguier.

En 1694, la guerre à laquelle il fallait alors faire face absorba toutes les ressources du pays : la Manufacture fut fermée. Cinq ans plus tard les travaux étaient repris sous la direction de Mansard, mais toutefois dans les seuls ateliers de tapisserie. La *Manufacture royale des meubles de la Couronne* perdit son caractère, et devint une fabrique de tapisserie. Malgré toutes les vicissitudes de notre histoire pendant ces deux derniers siècles, jamais il n'y eut d'arrêt aux Gobelins depuis cette époque.

Jusqu'à la Révolution les tapissiers se bornèrent à copier des tableaux entre lesquels nous citerons : les Quatre Saisons, d'après Mignard ; l'histoire d'Esther et celle de Jason et de Médée ; une suite de portières ; l'histoire de Marc-Antoine et de Cléopâtre ; les chasses de Louis XV ; le roman de don Quichotte, par Coypel ; une suite de pastorales par Bou-



cher, etc... Pendant la Révolution, l'existence même de la Manufacture fut en jeu à plusieurs reprises. Les ateliers qui comptaient près de trois cents ouvriers sous le roi Louis XIV n'en occupaient plus que quarante-six en 1797. On ne considéra plus les Gobelins, la Savonnerie, Sèvres, comme des établissements d'utilité publique fondés pour résister à l'importation des produits étrangers et pour donner à l'industrie nationale privée des exemples et des modèles qui la mettaient à même non seulement d'empêcher de sortir de la France l'argent du pays, mais encore d'y attirer le numéraire des nations étrangères. Nos manufactures nationales n'étaient plus que des établissements de luxe inutile et à cette époque de nombreux chefs-d'œuvre furent détruits.

L'administration consulaire essaya de relever les tapissiers en rétablissant les apprentis supprimés pendant les derniers temps ; elle rétablit aussi un directeur de teintures et sut ainsi préparer la période impériale qui rappelle par son activité celle de Louis XIV.

Toutefois les artistes tapissiers continuaient à reproduire des tableaux. Ils exécutèrent en particulier une suite de tapisseries rappelant les hauts faits du règne. Malheureusement la Restauration ne permit pas de terminer les œuvres inachevées. Sous Charles X, on tissa l'histoire de Saint-Louis, de François Ier, d'Henri IV.

Vers 1848, on essaya, mais sans succès, de revenir à la tenture décorative. Sous l'Empire, des peintres décorateurs, puis le comte Laborde, enfin Prosper Mérimée, firent tous leurs efforts pour faire abandonner les copies de tableaux, mais ce n'est qu'après 1870, que l'on réagit franchement et que l'on commanda aux peintres, dans la mesure des ressources du budget, des modèles de tentures décoratives. Nous verrons en étudiant les tapisseries en cours d'exécution, qu'aujourd'hui, par suite de circonstances diverses, le plus grand éclectisme règne dans les ateliers.

D'autre part, en 1825, la Manufacture de tapis de la Savonnerie avait été supprimée. A cette époque, les métiers de basse lisse des Gobelins furent envoyés à Beauvais, tandis



que les métiers à tapis étaient installés dans les ateliers ainsi laissés vacants, de sorte qu'aujourd'hui les artistes de la Manufacture travaillent exclusivement en haute lisse les tapisseries et les tapis dont l'exécution leur est confiée.

« A la fondation des Gobelins l'organisation intérieure avait été ingénieusement réglée par Colbert : le directeur avait sous ses ordres des chefs d'atelier qui étaient en même temps des entrepreneurs de travaux ; il fixait pour chaque modèle, le prix à payer à l'entrepreneur qui payait lui-même ses tapissiers à la tâche. Pour garantir la solidité des couleurs, les laines et les soies étaient teintes à la Manufacture et livrées à l'entrepreneur contre remboursement.

De la sorte, la qualité du travail était assurée: les tapissiers avaient intérêt à produire et l'État savait d'avance le prix d'une tapisserie. L'inconvénient de ce système était le manque d'un fonds de roulement suffisant ; dès que l'État était en retard avec les entrepreneurs, ceux-ci ne pouvaient plus payer les tapissiers, aussitôt que les finances de Louis XIV furent en mauvais état les subsides arrivèrent irrégulièrement aux Gobelins et cette situation se prolongea jusqu'à la Révolution. Aussi les chefs d'ateliers se mirent-ils à travailler pour leur compte et pour les particuliers afin de se procurer l'argent nécessaire : on ferma les yeux. Mais des abus plus graves s'établirent, dans le quartier s'installaient des fabriques clandestines qui débauchaient les artistes de la Manufacture et vendaient leurs tapisseries comme de véritables Gobelins ». (*A suivre*).

E.-G. de La Grenille

NOS ILLUSTRATIONS

Emile BOUTIGNY

Parmi les peintres militaires de notre époque, dont le talent est connu et apprécié de tous, on peut citer Emile Boutigny dont le nom seul évoque toute une série d'œuvres universellement répandues par les nombreux procédés de reproduction en usage. En rappelant le titre de quelques-uns de ses tableaux exposés aux différents Salons, nous donnerons une faible idée des nombreux travaux exécutés par le jeune Maître.

Depuis 1880 nous avons vu successivement :

Épisode de l'Affaire de Quiberon (26 juin 1795).

Dernière faction. — Surprise dans un village. Boule-de-Suif.

« Le lendemain, un clair soleil d'hiver rendait la neige éblouissante, la diligence attelée enfin, attendait devant la porte...

« On n'attendait plus que Boule-de-Suif, elle parut. Elle semblait un peu troublée, honteuse, le comte prit avec dignité le bras de sa femme et l'éloigna de ce contact impur... »

« Les Soirées de Médan », par Guy de Maupassant.

L'attaque du moulin.

« Alors, comme les Prussiens étaient exterminés, le capitaine français entra le premier dans la cour. Depuis le commencement de la campagne c'était l'unique succès qu'il remportait. Et apercevant Françoise entre les cadavres de son fiancé et de son père, il la salua galamment en criant : Victoire ! victoire ! »

Emile Zola.

La confrontation. — Les otages.

Le 7e de ligne à l'assaut de Malakoff; — mort du capitaine Pagès.

« Le 7e de ligne donne l'assaut au bastion de Malakoff. Rivalisant d'ardeur et de courage, les soldats du régiment escaladent le parapet sous le feu des Russes. Le capitaine Pagès, renversé dans le fossé par une première blessure, remonte une deuxième fois sur le parapet; armé d'un fusil, il se fraye un passage au milieu des Russes à coups de crosse ; mais il tombe bientôt, frappé de trois balles. »

Destiné à la salle d'honneur du 7e régiment d'infanterie.

Le lendemain de Champigny à Bry-sur-Marne. Un brave.

« Un peu avant cinq heures, les Allemands occupèrent Epinal ; au moment où les vainqueurs descendaient le faubourg Saint-Michel, un homme, sans se laisser toucher par les cris de sa femme et de ses enfants, sortit précipitamment de sa maison et se plaça au milieu de la route, genou en terre, épaulant sa carabine... Lorsque les premiers rangs ne furent qu'à une centaine de pas, Dubois abaissa lentement sa carabine et fit feu. Un Allemand roula sur la route ; presque en même temps un second coup partit et fit rouler un Prussien hors des rangs... Feu ! cria un officier... Ainsi mourut Dubois, le vieux soldat d'Afrique et de Crimée... »

Général Ambert, « Récits militaires ».

Acheté par la Ville de Paris, ce tableau était du plus puissant effet dramatique.

Le Rapport. — Dernière faction. — Surprise dans un village.

Le général Raoult; — dernier épisode de la bataille de Wœrth

Le 6 août 1870, après la sanglante défense de Freschwiller, l'armée est en retraite; il est près de cinq heures ; l'ennemi venant par le chemin de Werth occupe le village où, n'ayant pas été prévenus, viennent échouer les débris de la 3e division. Son chef, le général Raoult, mortellement blessé et abandonné au milieu de la route, est secouru et protégé par le commandant Duhoussel, du 48e de ligne.

(Se trouve au musée de la ville de Tourcoing.)

Les héros ignorés.

Francs-tireurs et paysans, surpris les armes à la main, étaient fusillés sur l'heure et sans jugement.

Marceau.

Le 19 septembre 1796, Marceau, voulant reconnaître le terrain, partit accompagné du capitaine Souhait et de quelques officiers. Blessé mortellement par un chasseur tyrolien caché derrière un arbre, ses officiers n'eurent d'autre ressource que

de le transporter à Altenkirchen, où ils le confièrent à l'humanité et à la loyauté du commandant ennemi occupant la ville depuis quelques instants.

Le récit du cantonnier. — Suprême effort.

Ils n'iront pas le chercher là.

« ... J'étais tombé sur une chaise, la gorge sèche, les tempes bourdonnantes, les jambes cassées...

« La jeune femme prit son enfant sur ses genoux, le démaillotta, puis l'enveloppa dans la soie tricolore en murmurant : « Ils n'iront pas le chercher là. »

René Maizeroy, « Le Drapeau ».

Le ravitaillement de l'escadre à Villefranche-sur-Mer.

Le maréchal Lannes, à Essling.

Il supporta l'opération avec un grand courage, elle était à peine terminée lorsque l'Empereur survint. L'entrevue fut des plus touchantes : l'Empereur, à genoux au pied du brancard, pleurait en embrassant le Maréchal.

Marbot.

Révolte de Pavie.

« ... Enfin, le jour venu, pendant que l'artillerie française balaye les remparts avec la mitraille et les obus, les grenadiers brisent à coups de haches les portes de la ville... Pavie resta livrée pendant quelques heures à l'exécution militaire ; mais, cédant aux prières du clergé et des magistrats, le général en chef révoqua l'ordre de l'incendier. »

De Norvins, « Histoire de France ».

Le général Causse, à Dégo (1796).

« Pendant qu'on le relevait, Causse aperçut le général en chef et lui demanda d'une voix éteinte : « Dégo est-il repris ? — La redoute est à nous, répondit Bonaparte. — Dans ce cas je meurs content, vive la République ! » s'écria le blessé avec un accent héroïque. »

De Norvins.

Le lendemain du combat d'Ulm.

« L'Empereur visitant les ambulances, un militaire qui criait de toutes ses forces : « Vive l'Empereur! attira son attention. « — Est-ce donc là tout ce que tu as à me dire ? — Non, Sire, je puis aussi vous apprendre que j'ai, à moi seul, démonté quatre pièces de canon aux Autrichiens, et le plaisir de les avoir enfoncés me fait oublier que je vais tourner de l'œil pour toujours. » L'Empereur, ému, donna sa croix au militaire et lui dit : « Si tu en reviens, à toi l'hôtel des Invalides. — Merci, Sire, mais la saignée a été trop forte ; ma pension ne vous coûtera pas cher. »

« Mémoires de Constant ».

Emile Boutigny a illustré un très grand nombre d'ouvrages militaires et a exécuté une série de fort belles aquarelles. Celle que nous reproduisons figurait à l'Exposition des aquarellistes et dans le « *Suspect* » nous retrouvons la même observation juste de mouvements, le même dessin impeccable qui est dans toutes ses compositions où, sans omettre un détail ni commettre une faute, il sait si bien envelopper chaque personnage dans une atmosphère spéciale, et scrupuleusement il met la scène qu'il retrace dans l'endroit où l'action a eu lieu.

ADOLPHE LA LYRE

Les sirènes, filles du fleuve Acheloüs et d'une muse, habitaient les rochers escarpés de l'île de Capré et la Côte d'Italie. Il était dit par l'oracle que dès qu'un seul homme passerait sans être arrêté et captivé par leur voix délicieuse elles périraient. Ulysse fut insensible à leur charme et de dépit elles se jetèrent dans la mer.

Si Adolphe La Lyre n'a pas été subjugué par le chant des sirènes, il l'a certainement été par leur grâce et s'est plu à en rendre toute la poésie.

Dans une série d'œuvres traitées avec une maîtrise incomparable il nous montre tour à tour

Les Sirènes au repos.

« Pour se reposer de leurs courses vagabondes à travers les mers, les Sirènes s'étendaient sur les rochers les plus élevés, et, là, par la douceur de leurs chants, elles attiraient les imprudents navigateurs qu'elles faisaient ensuite périr... »

Les Sirènes à l'affût.

Une Sirène blessée.

Les Sirènes et la tempête.

« Ainsi apparaissent-elles aux naufragés comme des fées méchantes, excitant et fouettant autour d'eux la colère des éléments. »

Armand Silvestre.

Le concert des Sirènes. — Les Sirènes s'amusent. — Sirènes et monstres marins combattus par Hercule.

Junon et les Sirènes.

Junon, déesse tutélaire du mariage et des unions chastes, ayant entendu les plaintes des épouses abandonnées, quitte l'Olympe et vient reprocher aux Sirènes le funeste abus qu'elles font de leurs charmes. A la vue de la déesse au long voile, les superbes filles de l'Océan tombent remplies de terreur ou s'enfuient épouvantées et rentrent dans leur domaine ; seule leur reine indomptée n'abandonne pas sa proie et entraine dans l'abîme le malheureux dont elle a troublé la raison et qui ne songe plus aux douces caresses de sa fidèle épouse.

Junon après avoir épousé son frère Jupiter devint d'une extrême jalousie et conspira avec tous les autres dieux contre son époux qui se livrait tout entier aux plaisirs et qui, pour satisfaire ses amours, se métamorphosait tantôt en satyre pour surprendre Antiope, tantôt en pluie d'or pour pénétrer jusqu'à Danaë, en taureau pour enlever Europe ou en cygne pour séduire Léda.

Le Dauphin amoureux. — L'Etoile du matin.

Délaissant un peu les sirènes il ne quitte cependant pas la Mythologie et dans une grande composition, s'inspirant d'Ovide, il expose en 1885.

Hésione.

Pour punir le roi Laomédon de sa mauvaise foi, Neptune et Apollon exigèrent que sa fille Hésione soit livrée à la fureur d'un monstre ; la malheureuse princesse fut donc exposée sur le rocher fatal, où elle allait être dévorée par le monstre, lorsque le héros Hercule...

Pomone déesse des fruits,

à qui tous les dieux essayaient de plaire. Vertumme épousa Pomone et ne lui viola jamais la foi qu'il lui avait promise et lorsque tous deux furent dans un âge avancé, il se rajeunit avec elle.

Partout les fruits naissants ont pris l'éclat des fleurs
Et Vertumme est paré des doux attraits de Flore.

Psyché et l'Amour.

Psyché, jeune princesse qui excita par sa beauté la jalousie de Vénus. Exposée d'après l'ordre d'un Oracle sur une montagne où elle devait épouser un monstre, elle fut pendant son sommeil transportée dans un palais magnifique. L'Amour (c'était le monstre annoncé par l'Oracle) l'aima, et, après de nouvelles preuves imposées par Vénus, obtint enfin de Jupiter de pouvoir épouser celle qu'il aimait. Psyché fut admise dans l'Olympe.

Adolphe La Lyre a aussi composé un grand nombre de tableaux religieux, s'inspirant de la vie de Sainte Geneviève, de Sainte Madeleine et de Sainte Cécile.

Sainte Geneviève instruisant Sainte Clotilde.

Sainte Clotilde, fille de Chilpéric, l'un des rois Bourguignons tué par son frère Gondebaud. Née vers 465, épouse de Clovis contribua beaucoup à sa conversion, elle poussa plus tard ses fils à la guerre contre les Bourguignons et vit massacrer les fils de Clodomir.

Sainte Geneviève guérissant sa mère aveugle.

Geneviève de Paris instruisant les princesses mérovingiennes.

« Après l'orage de la persécution, les jours de calme étaient revenus, on ne parlait que de Geneviève, que de son évidente sainteté. Objet de la curiosité des indifférents, de la vénération des vrais fidèles, de toute part on accourait pour voir l'élue du Seigneur et s'entretenir avec elle. Sa belle et radieuse jeunesse s'épanouissait dans sa fleur au milieu des vierges mérovingiennes dont elle était la tête, le cœur et le modèle. Toutes s'empressaient auprès de notre sainte pour prendre ses leçons et s'édifier de ses exemples... »

« Vie de Sainte Geneviève », ch. IV.

Sainte Geneviève patronne Paris.

A fait de nombreux miracles, ses reliques apaisent les séditions, conjurent les épidémies, la disette, etc. ; elle engagea ses compatriotes à rester dans Paris à l'approche d'Attila en les assurant de la protection divine.

Derniers moments de Sainte Madeleine ; — tryptique.

1. Sainte Madeleine, endormie dans la grotte de la Sainte Baume, est réveillée par l'ange lui annonçant sa prochaine entrée dans le ciel.

2. Sainte Madeleine, entourée des Saintes Marthe et Véronique, est expirante aux genoux

d'une sainte femme. — Des anges l'assistent de leurs chants religieux; l'un tient les plumes du paon, symbole de la résurrection chez les premiers chrétiens; un autre s'envole pour annoncer au Seigneur la fin de la Sainte; un archange l'arrête du geste et attend le dernier soupir de Sainte Madeleine.

3. Sainte Madeleine, soutenue par deux anges, est emportée vivante au ciel.

Le couronnement de Sainte Cécile.

« L'esprit bienheureux tenait dans ses mains deux couronnes entrelacées de roses et de lys. »
Dom. Guéranger, « Sainte Cécile et la Société romaine. »

Sainte Cécile et Saint Valérien.

Sainte Cécile entourée des chœurs célestes et de l'harmonie sacrée, reçoit la visite de son fiancé.

La patronne des musiciens a, souvent inspiré La Lyre.

La maîtrise avec laquelle il traite les sujets les plus variés, la recherche dans la composition, la coloration chaude et vigoureuse indiquent combien il a su mettre à profit les savants conseils de ses éminents professeurs Lehmann, Lefèbvre, Henner et Puvis de Chavannes et depuis longtemps déjà, il est classé parmi les Maîtres de la peinture moderne.

Gaston BUSSIÈRE

Roland, paladin de Charlemagne dont il est regardé comme le neveu; un différend qu'il eut avec son oncle le fit partir pour l'Asie, qui retentit du bruit de ses exploits. C'est là qu'il devient amoureux de la Belle Angélique, reine du Cathay, dont la trahison le fit entrer dans une fureur terrible qui est le sujet du poème de l'Arioste.

Après avoir recouvré la raison il accompagne Charlemagne en Espagne, commandant l'arrière-garde, il fut, au retour de l'armée, attaqué par les Sarrasins et les Basques, excités par le traître Gannelon, accablé par le nombre, il sonne si fort du cor que les veines de son cou se rompent, et pour ne pas voir sa bonne épée Durandal tomber entre les mains des ennemis, il la lance à travers la vallée de Roncevaux pour la briser; mais elle perce la montagne et ouvre un passage appelé « *Brèche de Roland* ».

Il a été célèbre dans les romans du moyen âge et on trouve le récit détaillé de ses aventures dans la « *Chronique* » de l'archevêque Turpin.

Toutes les phases dramatiques de cette légende ont servi de thème à Gaston Bussière pour composer des tableaux d'une coloration douce et chatoyante. La série des œuvres que Roland lui avait inspirée s'est terminée par « *La Mort de l'archevêque Turpin* », *après la bataille.* L'artiste devait bien cela à Turpin, moine de Saint-Denis qui fut ensuite archevêque de Reims et auquel on attribue la chronique intitulée : « *De vita caroli Magni et Rolandi* » dont il s'était si souvent inspiré avec succès.

Nous nous rappelons aussi de sa tragique

Ophélie.

« ... Pendant qu'elle grimpait à ce saule pour attacher à ses rameaux pendants sa couronne d'herbes fleuries, une branche envieuse s'est cassée, et alors elle et ses trophées de verdure sont tombés dans l'eau gémissante. » Shakspeare.

Les Valkyries.

Il représentait ces déesses de guerre qui choisissaient les héros destinés à périr dans la bataille et qui décidaient des victoires.

Et ces émouvants tableaux

La Gloire.

... Et au moment où la masse divisée du vaste météore disparut, le sang du poète, qui toujours battit dans une mystique sympathie avec le flux et le reflux de la nature, s'affaiblit encore... jusqu'au dernier moment où le plus faible rayon fut atteint la pulsation resta dans son cœur. Puis elle s'arrêta...

Vers la mort.

« Chasse maintenant les terreurs, mort amie, mort d'amour, ardemment invoquée. »

Depuis quelques années, ayant abandonné Roland, nous voyons des œuvres d'un grand charme et dans lesquelles avec une extrême habileté Gaston Bussière nous montre des jeunes femmes délicatement voilées par des fleurs ravissantes.

On se souvient avec joie de son tableau d'« *Iris* ».

L'iris demande un abri solitaire
L'ombre entretient sa fraicheur passagère.

L'artiste avait su en faire une très agréable décoration ou parmi les fleurs se mouvaient des fillettes qui rappelaient la prompte Iris qui servait de messagère aux Dieux et surtout à Junon qui la métamorphosa en arc-en-ciel et nous nous souvenions des vers délicieux :

Iris a revêtu sa robe de Saphirs,
Et glissant dans les airs sur l'aile des zéphirs
Son arc aux sept couleurs a dessiné sa route.

ART JAPONAIS

Les Artistes Japonais aiment surtout le mouvement, qu'ils savent rendre par des lignes simplifiées, et en profonds observateurs, oubliant toute convention ils le mettent dans toutes leurs œuvres, dans le dessin, dans la sculpture et dans l'architectnre.

Dans l'architecture, les Japonais ont su en utilisant le bois, exécuter des merveilles d'élégance, de solidité, de richesse, étant condamnés à ne pas se servir de la pierre qui se trouve cependant en grande abondance dans leur pays. Mais pour résister aux commotions du sol volcanique du Japon, il fallait des monuments qui puissent défier toutes les trépidations. Aussi ils ont profiter des matériaux en tirant un parti décoratif des difficultés de structure : on comprend ainsi pourquoi le verre est remplacé aux fenêtres par du papier.

Les ornements du vêtement sont autant de motifs à décoration artistique.

Les Japonais, qui sont des décorateurs de tout premier ordre, ne conçoivent pas un objet qui ne correspond pas à un but ou à un usage, ils ont étudié la flore et la faune de leur pays, depuis les grands animaux jusqu'aux plus infimes insectes ; le caractère intime de chaque espèce est matière à une étude spéciale, les arbres, les rochers, les eaux, jouent un grand rôle dans la décoration japonaise.

L'artiste japonais attachera une grande importance à la manière de rendre, avec les mouvements justes d'observation et qui lui sont particuliers, le crabe, le serpent, la crevette, la grenouille, le colimaçon, la carpe, il en décorera un kakemono, un netzké, un bronze, une arme, un bol à thé, etc.

Il y a relativement peu de temps que l'art japonais est connu en Europe. Au Japon,

l'art n'a jamais été séparé du métier. On l'applique partout, même aux ustensiles de toilette des femmes.

Les peignes, les manches d'éventails sont dus au travail des meilleurs artistes. Ils en façonnent avec des incrustations de nacre, de corail et les paysages servent de décors les plus variés.

Ils excellent aussi dans les visions, on n'a qu'à voir « *la Mangua* » de Hokusaï, ou les paysages de l'incomparable Hiroshighé, ou les scènes de Outamaro.

Les artistes japonais ont fait des gravures sur bois d'une habileté remarquable et d'une coloration admirable.

E. G.

NOS GRAVURES

Frontispice. — Derrière le métier. — Les Gobelins et la Bièvre en 1860. — La Savonnerie. — La Teinturerie. — La Savonnerie (d'après une estampe.) — Marie-Antoinette. — Métier de haute lisse. — La Bièvre.

CHOSES & AUTRES

Paris, Avril 1899.

Ma chère petite amie,

Excepté la grippe, fléau qui nous vient d'on ne sait où et qui fait ses ravages à Paris, rien de nouveau cette semaine ! Pourtant si, il y avait les déménagements. Paris était un immense magasin de meubles ambulant ; on ne pouvait faire un pas sans être arrêté par une voiture de déménagements. On ne pouvait traverser une rue sans rencontrer un secrétaire, ou une commode, ou bien une armoire veuve de sa glace. Je ne trouve rien de triste comme de déménager, et rien de lamentable comme un mobilier étalé sur le trottoir, ce qui faisait encore bonne figure dans un coin de salon ou de chambre, entouré des bibelots familiers, devient sordide et affreux au grand jour de la rue. Pour peu qu'il pleuve ce jour là, alors l'impression de tristesse est complète !

Je ne sais qui a dit, que déménager était une petite mort. En effet est-il un jour plus triste que celui d'un déménagement ? — oui la veille ! — Car rien n'est plus amer que cette pensée : demain, sûrement, à cette heure-ci il y aura quelque chose de cassé. Le mari pense qu'il lui faudra remplacer bien des choses dans son mobilier ! la femme s'endort en se rappelant tous les chagrins qu'elle a éprouvés depuis des années dans cet appartement qu'elle quitte. Peut-être, se dit-elle, serai-je plus heureuse dans l'autre ! Va ! déménage pauvre femme, tes chagrins te suivront partout avec tes meubles, un malheur de plusieurs années n'est pas dans les évènements, il est dans les caractères et ton mari et toi, vous aurez le même caractère dans toutes les rues et dans tous les appartements. Cependant, il est des chagrins de localités que nous devons reconnaitre; un appartement mal distribué peut amener de graves ennuis, mais on est ainsi fait qu'on espère toujours mieux, là où on ira; laissons leur au moins l'espérance aux pauvres gens qui déménagent !

Le Concours hippique bat son plein, c'est la grande semaine réservée aux officiers, et les uniformes bien portés ont toujours fait courir les parisiennes, et quelles parisiennes ! exquises, adorables dans leur fraiche toilette ! le paletot sac à demi ajusté triomphe plus que jamais dans les réunions sportives, mais combien je lui préfère ces jolies mantes de drap perle avec capuchon doublé de guipure sur transparent clair.

On portera beaucoup cette année des chemisettes blanches en taffetas, en linon, en piqué ; les petits plis

lingerie déjà si employés, vont retrouver là une nouvelle vogue. Rien n'est joli d'ailleurs comme une chemisette dont les petits plis sont bordés soit de Valenciennes, ou bien encore un groupe de cinq plis et une incrustation de linge ou de point de Venise séparant les groupes. Les chapeaux sont simples et jolis, beaucoup de chiffonné de tulle, et des fleurs en masse. Vu chez une de nos bonnes faiseuses, un joli toquet avec calotte en gros paillasson doré, et la passe faite de grands épis dorés se courant les uns après les autres et couvert de tulle noir. Sur le côté relevant le chapeau un joli nœud chiffonné certes par une fée, en jaune bleu turquoise, rien, ce chapeau mais un poème d'élégance !

A bientôt le Salon, le vernissage et toutes les belles Madames, et leur assaut de toilettes. Je t'en rendrai fidèlement compte, et te prie de me croire toujours à toi toute.

JACQUELINE.

INFORMATIONS

M. Nicolas Victor Vilain, Sculpteur, né à Paris en 1818, vient de mourir, il était élève de Pradier et de Paul Delaroche. Prix de Rome en 1838, médaillé aux Salons de 1847 et 1848. Ses œuvres principales sont *Hebé et l'Aigle*, groupe marbre (au musée d'Orléans); *Marius au milieu des Ruines de Carthage* (au Jardin du Luxembourg) *l'Aurore*, statue marbre (Cour du Louvre); les statues de *Sainte Marguerite, Saint Germain-l'Auxerrois, Saint Jean, Saint Thomas d'Aquin, Saint Paul* qui décorent des Églises de Paris et des bas-reliefs pour les monuments publics. Vilain produisit aussi un grand nombre de bustes parmi lesquels ceux de *Pradier et de Watteau* (dans les Galeries de Versailles). Vilain avait été nommé Chevalier de la Légion d'honneur en novembre 1849.

On vient de faire passer du Musée de Versailles au Musée du Louvre, une série de petits portraits d'hommes du XVIe Siècle par des peintres français et néerlandais. Parmi les œuvres de ces derniers on remarque un portrait sur fond vert d'un personnage, donné, par une inscription au revers, comme étant Laurent II de Médicis.

Le Conseil Municipal de Paris a accepté l'offre de M. Leygue ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, d'une statue équestre en bronze de *Jeanne d'Arc*, par M. Paul Dubois. Cette statue sera érigée sur la place Saint-Augustin, à l'intersection du Boulevard Malesherbes et du Boulevard Hausmann.

La Section de Peinture de la Société des Artistes français a procédé le jeudi 16 mars, à la nomination de quatorze membres du Jury qu'elle avait à élire pour l'Exposition Universelle de 1900.

Ont été élus:

MM. Harpignies, T. Robert-Fleury, Albert Maignan, Humbert, Tattegrain, Busson, Dawant, R. Collin, Guillemet, Vayson, Roybet, E. Adam, G. Ferrier, Dameron.

Le Jury de la Section de Peinture pour l'Exposition Universelle de 1900 doit être composé de 14 peintres membres de l'Institut, 14 membres nommés par la Direction des Beaux-Arts, 14 membres nommés par la Société Nationale des Beaux-Arts et 14 membres nommés par la Société des Artistes français.

Pour la Société des Artistes français et pour les sections de sculpture, de gravure et d'architecture, les jurys pour le Salon sont ainsi composés:

Sculpture. — MM. Mengue, Gauquié, Patey, Allar, Capellaro, Carlier, Doublemard, Verlat, H. Dubois, Levasseur, Aizelin, Ernest Dubois, Michel, Morice, G. Lemaire, Becquet, Coutan, Larche, Delorme, Barrias, Peyrol, Loiseau-Rousseau, Gaudez, Rolard, Marqueste, Vernon, Frémiet, A. Mercié, Bastet, Allasseur.

Gravure et lithographie. — MM. Jules Jacquet, Burney, Patricot, Flameng, Mongin, Le Couteux, Boulard, Lefort, Maurou, Sirouy, Guillon, Audebert, Ruffe, Froment, Laugeval, Léveillé.

Architecture. — MM. Pascal, Loviot, Laloux, Daumet, Mayeux, Redon, Coquart, Vaudremer, Raulin, A. Normand, Moyau, Scellier de Gisors, Guadet, Paulin.

Le Jury de Peinture présidé par M. Jules Lefèbvre de l'Institut, a terminé ses opérations :

Il avait été déposé 3150 tableaux, 1925 ont été admis. Dans la section des dessins, aquarelles, pastels, miniatures et cartons de vitraux. 2200 ouvrages avaient été présentés, 970 figureront au Salon.

M. Jules Printemps, statuaire, né à Lille vient de mourir, il était élève de Jouffroy.

Ses principaux ouvrages sont :

Adraste mourant sur le tombeau de son ami Atys, statue récompensée au Salon de 1879 et qui reste au musée de Saint-Quentin;

Hercule brisant sa lyre, et la statue de *Baudin* qui remportèrent une médaille de bronze à l'Exposition universelle de 1889. Une statue de femme, *Coquetterie* en 1890; la statue du *Président Carnot*, en 1895; un groupe de marbre pour le tombeau de la famille Porak, et un grand nombre de portraits en buste d'une bonne exécution. Jules Printemps était professeur aux Ecoles de l'Instruction élémentaire, à l'Institut Commercial, et à l'Ecole normale de dessin.

Par arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 27 mars 1899, M. Gustave Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, a été nommé membre du Conseil supérieur d'enseignement de l'Ecole nationale et spéciale des Beaux-Arts, en remplacement de M. le comte Delaborde, démissionnaire.

Les travaux de la chapelle qui s'élèvera rue Jean-Goujon sur l'emplacement qu'occupait le Bazar de la Charité, sont poussés avec activité. Les architectes croient pouvoir, dés à présent, fixer l'inauguration de la chapelle au 4 mai 1900, jour anniversaire de la catastrophe. Les artistes chargés de la décoration intérieure ont déjà commencé leur travail. M. Albert Maignan a déjà composé l'esquisse de la coupole qu'il est chargé de peindre ; sa toile représentera « le Christ recevant dans sa gloire les victimes de la Charité ». Des femmes vêtues de blanc montant vers le Christ, et plusieurs personnages de cette allégorie auront les traits des victimes qui s'étaient depuis longtemps fait connaître par leur inépuisable charité. Dans cette même composition, saint Vincent de Paul reçoit les deux sœurs de charité qui trouvèrent la mort dans la catastrophe.

M. Hiolin, sculpteur, encadrera la coupole d'Albert Maignan. Il composera encore deux monuments funéraires qui seront placés dans chacune des deux annexes de la chapelle : des femmes aux longs voiles pleurent sur les victimes. Enfin, divers artistes exécuteront plusieurs motifs pour la décoration intérieure et extérieure de l'église.



Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

Courbevoie. — Imprimerie E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.



E. Dameron — Paris vu du haut du palais du Louvre.

LE SALON DE 1899



Mlle Beaury-Saurel. — Portrait de M. Ballot-Beaupré.

Le Vernissage a été un véritable triomphe. Les Parisiens s'étaient fait un devoir d'assister à cette fête unique au Monde. Ils avaient pour cela négligé tous les plaisirs qui d'ordinaire le dimanche, les emmènent loin de la Capitale. Les quelques chroniqueurs et critiques influents qui étaient venus à cette solennité, en sont partis très navrés. Car tout bon critique doit s'attendrir sur son époque, sa très triste époque, il est de bon ton de ne constater que des choses déjà vues et de ne découvrir que redites et platitudes — et par des gémissements plaintifs de prophétiser le Krack de l'Idéal. — Le Vernissage s'est démocratisé, disent-ils, on n'y va plus..... C'est bien fini, il n'y a plus que quarante mille personnes. . Il appartient à la foule... Il est impossible matériellement dans cette cohue terrible d'apercevoir un visage de connaissance...

Ils se désolent parce que les convives qui paisiblement achèvent leur repas chez


Monginot. — Une plumeuse.

Ledoyen ne sont plus les mêmes que les années précédentes...

Et tout en s'acheminant rêveurs, vers la Galerie des Machines, ils s'aperçoivent qu'avant eux, trente mille personnes les ont précédés...

Ce qui leur fait dire que tout est bien fini, et, que le Vernissage est mort !...

Et je ne puis m'empêcher de me rappeler ce dessin de Grévin représentant une vieille chiffonnière qui voyant passer des amoureux soupirait. « Et dire qu'il y en a encore qui effeuillent la Marguerite !... Comme si tout devait cesser avec elle.

Et si l'on suit les mêmes pessimistes dans les salles de peinture, ils prétendent que les quelques œuvres de valeur disparaissent au milieu de la banalité et de la promiscuité des tableaux insignifiants annonçant la ruine définitive du Grand Art !...


De Coninck.
Le petit promène le chien.

Ils regrettent le bon vieux temps où quelques rares privilégiés étaient convoqués.

D'autres évoquent les souvenirs des Vernissages de leur jeunesse où la société *select* s'y donnait rendez-vous, où l'arrivée de telle ou telle actrice était sensationnelle ! ...

Ils rappellent avec des larmes dans la voix les peintres disparus regrettant de ne pas rencontrer leur visage ami — sans penser que d'autres sont venus depuis...


Alph. Lalauze. — L'Estafette (1807).

Et maintenant gémissent-ils ?

Cela est remplacé par la foule !...

Et du reste, que l'on soit tendre, et que l'on reçoive un trop grand nombre d'élèves au Conservatoire de musique et de déclamation, que les jurys soient indulgents pour les productions de nos jeunes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs, où est le mal ?

Ces tendresses ne leur donneront pas de talent s'ils ne doivent pas en acquérir et rien de ce qui pourra être fait comme réclame autour de leurs productions, ne les rendra célèbres. Le public éclairé se chargera de tout mettre au point.


Mme B. Paymal-Amouroux. — Faits divers.

L'acteur sans valeur n'aura pas d'engagement et s'il rencontre un Directeur de Théâtre assez sollicité pour prendre comme pensionnaire tel ou tel sujet, les spectateurs auront vivement, par leur absence, fait savoir au directeur aimable combien cela est regrettable.

Le Peintre dont on aura vanté le génie absent ne trouvera aucun amateur et l'architecte restera sans client. Et cela sera sans dommage! Souhaitons seulement de la sévérité pour un seul jury. Celui qui est chargé de décerner des diplômes aux jeunes docteurs en médecine. Voilà qui est grave, et peut avoir de terribles conséquences directes, avant que le public soit prévenu et ait pu se mettre en garde contre l'inexpérience d'un docteur qui découvrirait le nom de la maladie à soigner seulement après l'autopsie.


E. Sain. — Portrait de Mlle E. S.

Ceux qui veulent une sélection toute faite peuvent aller dans les Musées où, des siècles passés, on a accumulé les chefs-d'œuvre où des artistes contemporains on a collationné les œuvres. Mais il faut laisser au Salon son caractère de concours, de comparaison et d'enseignement.

Et en passant, remercions très chaleureusement le Comité de la Société des Artistes français, des démarches faites pour que le Salon de l'année prochaine ait lieu pendant l'Exposition Universelle. Car si une sélection peut être faite à l'Exposition décennale au bénéfice d'un petit nombre de privilégiés, il faut penser aussi à tous les jeunes artistes qui travaillent et qui luttent, et qui atteignant la limite d'âge, attendent de l'Etat, les Bourses de voyage et le prix du Salon.


J.-A. Grun — " Grunette ".

Il ne faut pas oublier que le préjudice causé par l'interruption du Salon annuel serait énorme pour beaucoup, et irréparable pour certains d'entre eux.

En intervenant ainsi auprès des pouvoirs publics pour défendre l'intérêt de leurs élèves, Les Grands Maîtres font une action très louable et il faut leur en être très reconnaissants.

Dans le Salon de cette année, à voir les choses d'une façon générale, nous rencontrons tout d'abord une vingtaine d'œuvres de tout premier ordre, œuvres de maî-

tres sans conteste, qui donnent à qui s'en approche cette sensation intime et respectueuse qu'on a appelé le *« frisson du chef-d'œuvre »*. Et derrière cette imposante tête de colonne, un grand nombre de toiles d'une grande valeur encore, et où l'on voit qu'un talent véritable a été dépensé.

L'aspect général du Salon 1899 est gai. Les effets blonds y dominent, dans les paysages et les intérieurs, l'effort de la jeune Ecole vers la sincérité, ensoleille les murs et crée de ces longues galeries du Palais des Machines, une véritable joie du regard.

Malgré cette impression générale et très satisfaisante, il nous faut pourtant exprimer un regret, plusieurs Maitres parmi les plus estimés, n'ont fait aucun envoi cette année.

Le Public un peu dépité, cherchera les toiles de Detaille, L.-O. Merson, Albert Maignan, Vollon, Le Blant, Dawaut, Pelez... et ne retrouvera aucun de ces noms : absence déplorable au double point de vue de l'enseignement des jeunes peintres et du régal des amateurs.



M. Boutet de Monvel. — Jeanne d'Arc à Chinon.

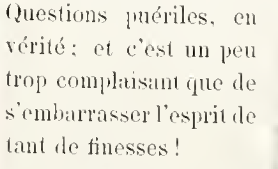
Il serait déraisonnable, n'est-il pas vrai? de nous échauffer aux querelles des peintres quand celles des politiciens et des professeurs de théologie nous laissent froids.

La scission est-elle nécessaire. Existera-t-elle toujours?



Mme Fanny Fleury. — Yvonne et Bobette

Questions puériles, en vérité ; et c'est un peu trop complaisant que de s'embarrasser l'esprit de tant de finesses !





A.-E. Guigné. — Rome.

Dans le fait, il n'y a que deux sortes de peinture : la bonne, c'est-à-dire celle qui nous fait plaisir ; et l'autre que nous préférons éviter.

Entrons donc, public ingénu, dans les somptueux salons de la Galerie des Machines, cherchant avec simplicité les douces, les exquises, les divines jouissances de l'Art.

Si la Mode est de trouver tout mauvais de parti pris, de déplorer le triste état de toute chose, tant pis

pour la Mode, nous ne serons pas si pessimistes, et s'il faut dire toute la vérité, nous croyons qu'avec un peu de discernement et d'application on peut découvrir dans le Salon de cette année comme dans les précédents assez de Beautés pour consoler cette touchante désespérance et qu'il est facile de trouver à dépenser autant d'enthousiasme qu'il en faut à un amateur d'Art pour vivre joyeux.

Il suffit pour cela de regarder les œuvres sérieuses avec le recueillement qui convient et d'être assez familier de la Beauté pour sentir à son approche ce sentiment intime qui est la récompense des gens de bonne foi.

Il est bien clair que s'il y a cette année 3.000 toiles exposées, le Génie ne jaillit pas de ces 3.000 cadres, mais leur ensemble témoigne d'un effort très puissant chez les artistes contemporains, et montre le résultat presque glorieux, digne en tout cas de grandes louanges.

Le jury qui a le devoir d'éliminer les ouvrages dans lesquels les fautes d'orthographe sont trop grossières, s'acquitte à merveille de sa tâche si difficile et laissons les *snobs* qui désireraient ne voir dans le Salon annuel qu'une sélection qui satisferait seulement leur appétit, laissons-les se désoler.



A.-E. Guigné. — Rome.

Que ces malades dont l'estomac ne peut digérer qu'une cuisine alambiquée tachent de se consoler loin de la foule qu'ils sachent donc que les Salons annuels ne sont pas institués pour montrer et patronner les productions d'une seule Ecole, mais qu'ils doivent mettre en lumière les manifestations d'Art.

A eux d'aller où leur appétit les conduit, et à eux aussi de savoir découvrir parmi tous les ouvrages des artistes contemporains, l'œuvre qui leur donnera la sensation intime qu'ils en attendent.

Le jury non seulement écarte les toiles d'une trop



Ph. Jolyet. — Chien et Chat.

grande insignifiance, mais il donne aux œuvres marquantes des jeunes artistes, des récompenses qui les désignent au public.

Ceux qui le plus souvent critiquent les récompenses et en demandent la suppression, sont ceux-là même qui ne peuvent plus en avoir les ayant eues toutes en leur temps, et ayant fait alors qu'ils les désiraient tous les efforts et toutes les démarches nécessaires pour les obtenir.

(A suivre)

E.-G. DE LA GRENILLE.



Henri Zo. — Un incident.

NOS ILLUSTRATIONS



Paul A. BAUDOUIN. — Portrait de Mlle E. L.

H.-G. DARIEN

C'est avant tout un collectionneur de documents humains. Un chercheur de sujets pittoresques.

Moderne au premier chef et ne voyant que l'heure présente, H.-G. Darien, donne à ses moindres œuvres, une grande intensité de vie humoristique. Aussi, quand il le veut, car rien n'est plus comique que ce maire, qui le *13 Juillet*, en toilette sommaire, prépare son attirail pompeux pour le lendemain, jour solennel, où il va présider quelque banquet joyeux. Il connaît, lui, les maires de la banlieue.

Parisien de Paris, il a su nous intéresser avec le bouquiniste flânant sur les quais, et il nous sera agréable de retrouver les coins si poétiques peints par Darien au soleil couchant, qui éclairait obliquement les silhouettes des monuments de la Grande Ville. La joli page que nous reproduisons de cet artiste, nous représente le *Marché aux Oiseaux, à Paris*.

La couleur a une harmonie très lumineuse, l'air emplit toute la toile, il faut louer la finesse et la précision de la touche, la justesse des attitudes, la variété des physiono-



André Colin. — Récolte du varech.

mies et les quais ombragés en train de disparaître, nous seront heureusement rappelés par l'œuvre charmante de Darien.

B. LEMEUNIER

Après avoir fait de nombreux portraits d'une grande sincérité, B. Lemeunier a exposé chaque année des compositions charmantes, car nous voyons encore son si fin portrait d'Edouard Detaille qui, posté en haut d'un escabeau peignait une de ses belles œuvres, et aussi les portraits de Félix Faure, chef de bataillon de mobiles en 1870, du duc d'Aumale, de M. de Marcère, de Mme Emma Calvé, de Henri Cain, etc., etc.

Cette année sous le titre de *Fleur Parisienne*, B. Lemeunier, après nous avoir montré les trottins de Paris qu'il connaît si bien et qu'il sait buriner d'un trait si décisif.

Il serait indispensable si l'on voulait écrire la monographie du trottin de consulter l'œuvre de B. Lemeunier.

Ces gentilles petites Parisiennes qui escaladent les terrassements qui de toute part se rencontrent en ce moment à chaque détour de rue dans Paris. Ces trois jeunes femmes également attrayantes, quoique différemment polies, vont devenir des acheteuses qui, avant de faire leur choix, examineront attentivement les bouquets que la souriante marchande va leur offrir. Toutes ces figures sont très aimables et elles valent les fleurs si bien peintes au premier plan avec leur belle coloration et leur vif éclat.

MAURICE LARD

Sous le titre bien trouvé et bien justifié de *Coquetterie*, Maurice Lard nous montre un bien ravissant portrait plein de grâce et de douceur.

Cette aimable et dolente personne au doux regard et au doux sourire est d'un modelé délicat et puissant.

Avec sa jolie petite tête, son épaisse chevelure, ses membres souples, ses fines



Lucien Simon. — Femmes de Pont-l'Abbé.



L.-G. Ravanne. — Appareillage.

attaches, sa poitrine opulente nous offre un portrait d'une distinction rare, toutes les colorations tendres font paraître par le contraste, les blancheurs marmoréennes de ce jeune corps.

Nous sommes heureux de reproduire cette coquette si enviable dans sa coquetterie et d'avoir à constater pour Maurice Lard, un nouveau succès.

Jules GIRARDET

Elle serait longue la liste des belles œuvres de Jules Girardet. Cependant il nous est impossible de ne pas nous rappeler les principales.

Qui en effet ne se souvient de la *Réception de Bonaparte par les religieux du Mont Saint-Bernard.*



Enrico Coleman. — Défense de chasser.

Le Saint-Bernard qui a étéappelé longtemps Mont Joux (mons jovis), a été souvent franchi par les légions romaines qui allaient en Gaule et en Germanie, Cécina, Charlemagne, François Barberousse et les Français à plusieurs reprises le traversèrent avec des armées; le passage le plus célèbre est celui de Bonaparte du 15 au 21 mai 1800. C'est ce fait historique qui inspirait à J. Girardet, la belle page qu'il exposait au Salon de 1894.

Par les ordres de Napoléon, on a élevé au Saint-Bernard, une église et un monument à Desaix.



Stephen Jacob. — La Chansonnette.

Chaque année nous enregistrons une œuvre nouvelle tout à l'honneur du Jeune Maître.

— *Episode du Siège de Saragosse*; sujet tiré de la « Bénédiction » de François Coppée.

— *Soir de la bataille.*

— *Episode des Dragonnades.*

— *Déroute de Cholet.*

— *Le Girondin Louvet et son amie Lodoïska, réfugiés chez des paysans bretons.*

— *La Duchesse du Maine (1717).*

— *Le général Louis Marie, marquis de Lescure, blessé, passe la Loire, avec son armée en déroute.*

— *Les révoltés de Fouesnant ramenés à Quimper, par la Garde Nationale (1792).*

— *Arrestation de Voltaire à Francfort, par les agents de Frédéric II (1793).*

Voltaire fut arrêté à Francfort, par le baron de Fretay qui lui fit supporter toutes sortes d'avanies à lui et à sa nièce.

— *Défense du pont de Thielle.*

Le chevalier Bailloz, défendait victorieusement le passage du pont de Thielle contre l'armée bourguignonne, sa hache jetait l'épouvante et la mort parmi les assiégeants.



H. Gervex. — Yachting dans l'Archipel.

Il est aussi humoriste à ses heures et nous l'avons constaté dans ses ravissantes scènes de genre finement traitées comme le *Montreur d'ours*, la *Partie manquée*, ou encore *Un vieux lapin*. Souvent aussi nous avons admiré de superbes portraits d'une superbe allure fine et spirituelle.

Jules Girardet qui plus souvent représente des soldats livrant des combats acharnés, ou bien encore puisant dans l'histoire, compose des œuvres toutes vibrantes d'émotion, est certainement un peintre heureux et d'un grand talent.



Ph.-M. Parrot-Lecomte. — Léonard de Vinci.

Dans la charmante toile que nous reproduisons, *le Nouvel officier de la garnison* a vraiment un air vainqueur et il est bien persuadé, du reste, qu'au bout de sa moustache qu'il frise crânement est accroché le cœur des deux belles qui le regardent passer, avec une œillade éloquente.

Espérons qu'il reviendra et qu'il passera souvent dans cette rue tranquille.

Tout dans cette toile est séduisant, et on peut dire que Jules Girardet est descendant de ces Maîtres coquets et charmants du siècle dernier.

CHOSES ET AUTRES



R.-G.-M. de Pibrac. — La dictée.

Paris. Mai 1899.

Ma chère Petite Amie,

Les hirondelles sont revenues et avec elles le beau printemps, qui a fait son installation définitive. Maintenant, le feuillage a partout caché l'armature des arbres. Quelle variété immense de tons! La Nature est en fête et Paris n'est jamais plus joli qu'en cette saison.

Partout, sur nos boulevards, sur nos ave-

nues, c'est un enchantement des yeux. Les marronniers sont couronnés de fleurs, et c'est une pluie légère et parfumée, neige de printemps, toujours acccueillie avec joie.

Après l'Hippique, la Galerie des Machines nous a prêté son cadre pour la grande fête de l'Art, si essentiellement parisienne : Le Vernissage.



Ulpiano Checa. — Don Quichotte de la Manche dans sa bataille avec les moutons

Beaucoup ont prétendu que c'était la foule, la cohue, mais quelle foule, quelle cohue, pour ceux qui savaient voir !

Je ne veux pas dans ma lettre te faire un compte rendu des œuvres exposées, tu trouveras ici même les appréciations qui te diront que comme tous les ans, il y a de fort belles choses et que, n'en déplaise aux pessimistes, l'Art n'est pas mort chez nous. Et nulle part ailleurs, une Exposition de Beaux-Arts ne peut être aussi brillamment présentée et avec un luxe aussi grand et une recherche aussi méticuleuse. Mais à cette grande fête que de jolies femmes, car pour les toilettes, cette tendance aux choses ajustées, tirées et plates, ne me ravit en aucune façon et il faut vraiment la créature faite de grâce et de charme qu'est la Parisienne pour n'être pas laide dans ces ajustements éclos dans je ne sais quel cerveau baroque de couturier.



Philibert.-L. Couturier. — La fille de la ferme.

Par contre, les chapeaux sont exquis, toquets en paille de fantaisie ajourée, drapée et tourmentée sans autre garniture qu'un chiffonné de tulle, ou bien encore de ces grandes plumes couteau que la mode veut souple cette année.

Puis, les chapeaux directoire, jolis, gracieux et seyants qui jettent une ombre transparente sur le visage, j'ai admiré, au hasard des pas, une charmante toilette de foulard glacé vert et bleu avec semis de fleurettes blanches, la jupe coupée en forme par trop plate, garnie autour et remontant devant, d'un entre-deux Chantilly noir posé sur transparent de mousseline de soie blanche et serti d'un minuscule bouillonné de foulard ; le corsage avec petit empiècement de mousseline de soie blanche entouré du même entre-deux, et, en berthe, un plissé de mousseline blanche voilé d'une dentelle assortie à l'entre-deux : Un chou de velours noir fermant le corsage à gauche en terminant la berthe.

Une jolie ceinture de velours noir à longs pans complétait cette jolie robe. Chapeau en grosse paille jaune, forme directoire, garni d'une touffe de roses de France, chou et bride en petit velours noir n° 3, ajoutait encore au petit air 1830 qu'avait l'ensemble de cette toilette portée d'ailleurs avec beaucoup de crânerie par une charmante artiste.

Mlle Anna Palm. — Chevaux de travail, sur la route entre Saint-Cloud et Sèvres.

La voilette paraît-il est en disgrâce, je crains que la mode ne parvienne pas à en faire abandonner l'usage, elle est un trop parfait préservateur du teint pour que les femmes consentent à s'en séparer.

En cette circonstance, je t'engage à faire preuve d'indépendance et d'agir comme tu l'entendras sans te préoccuper du qu'en dira-t-on.

Tu viendras, me dis-tu, à Paris l'année prochaine pour voir la grande Exposition, tu seras à juste titre émerveillée par une quantité considérable de choses surprenantes.



Mlle Elisabeth SONREL.
La petite ramasseuse d'herbes.

Mais je doute que toutes ces choses t'intéressent, car notre pauvre intelligence à nous autres femmes ne peut s'étendre à tout et nous pouvons difficilement résoudre tous les problèmes qui sont souvent très compliqués. Mais ce qui te frappera surtout et peut-être désagréablement, ça sera le résultat obtenu par tous nos brillants ingénieurs, qui sous prétexte d'embellissement, après avoir procédé à une razzia complète de beaux arbres qui étaient l'ornement particulier de notre belle capitale, jaloux probablement des immenses succès des grands chirurgiens, se sont mis, eux aussi, à pratiquer une véritable laparatomie. Je ne sais si l'opération réussira, mais actuellement les douleurs sont vives et atroces.



Jean BRUNET. — Le cantique des Vierges.

Je crains bien que tous ces éventrements, tous ces bouleversements nous rappellent, par le résultat obtenu, l'étonnement que nous avons eu si souvent en voyant une de nos jeunes amies, qui, sous prétexte de se rendre plus belle et plus attrayante s'était confiée à un coiffeur distingué, lequel par des accoutrements, riches il est vrai, mais d'un goût douteux, et toujours en contradiction avec le caractère propre de la personne, la rendait méconnaissable et ridicule. Aussi hésitions-nous à la reconnaître, préférant à coup sûr son allure habituelle et son caractère personnel.

J'ai bien peur hélas! qu'en venant l'an prochain à Paris tu aies des sensations analogues devant les changements survenus depuis ton départ, et, qui seront les nouvelles parures de notre Grande Ville.

Toujours tienne.

JACQUELINE.

INFORMATIONS

Exposition universelle de 1900.— La section d'Architecture de la Société des Artistes français a procédé à l'élection de son jury de l'Exposition universelle de 1900 (les membres de l'Institut en faisant partie de droit). Ont été nommés :

MM. Loviot, Laloux, H. Mayeux, Redon, Raulin, Deglane, Guadet, Scellier de Gisors, Paulin, Sédille, Courtois-Suffit, Defrasse, Ch.-A. Gautier, Abel Chancel.

La section de Gravure de la même Société a procédé à son tour à un scrutin semblable. Ont été élus : MM. Jules Jacquet et Patricot (burin); Mongin et Lefort (eau forte); Maurou et Sirouy (lithographie); Langeval et Huyot (bois).



Ch.-C. BORIUS-RENÉ. — Vieilles maisons sur l'Iton.

J.-C. Cavé. — Moisson de fleurs.



Le Conseil municipal, en séance du 15 mai, a entendu une proposition de M. Charles Vaudet, tendant à ce que lors de ses achats aux Salons, la ville de Paris réserve au moins la moitié des sommes dont elle dispose, en faveur des artistes parisiens. Cette proposition est renvoyée à la 4e commission.

M. le comte Henri Delaborde qui, après avoir été pendant vingt-trois ans secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, en était redevenu simple membre et secrétaire perpétuel honoraire, vient de mourir à Paris, après une courte maladie, à l'âge de 88 ans. Fils du général comte Delaborde, il était né à Rennes le 2 mai 1811 Dès sa jeunesse, il s'était adonné à la peinture, qu'il étudia dans les ateliers de Paul Delaroche et de Ingres. Bien qu'il ait produit quelques œuvres dont on pouvait inaugurer son véritable talent d'artiste pour l'avenir, il ne tarda pas à y renoncer pour s'adonner exclusivement à l'étude de l'archéologie et de l'histoire de l'art. Il a beaucoup écrit sur les peintres dans les principaux recueils spéciaux qui leur sont consacrés. Ses travaux littéraires ont été réunis en volumes sous ces titres :

Etudes sur les Beaux-Arts en France et en Italie 1864); *Mélanges sur l'art contemporain* (1866); *Lettres et Pensées d'Hippolyte Flandrin* (1866); *Ingres, sa vie et ses œuvres* (1870); *Le Cabinet des Estampes* (1875); *La Gravure, son origine, ses procédés, son histoire* (1882); *La Gravure en Italie, avant Marc-Antoine* (1883); *L'Académie des Beaux-Arts depuis la fondation de l'Institut.* Nous avons donné ici, naguère, une étude très détaillée de ce dernier ouvrage.

En 1855, il était entré à la Bibliothèque comme conservateur adjoint des estampes dont il était conservateur en chef lorsqu'il prit sa retraite en 1885. Il a écrit de sérieuses et intéressantes études sur la gravure. Comme peintre, il exposa aux Salons de 1836 à 1855, et y obtint une médaille de 2e classe en 1837, de 1re classe en 1847. Il a traité des sujets bibliques, religieux et d'histoire. Plusieurs de ses toiles appartiennent à des musées ou des églises de province. Il a largement contribué pour sa part à la décoration des galeries au Musée de Versailles. Comme secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, il rédigeait tous les ans un rapport officiel sur les envois à Rome que nous nous sommes toujours fait un devoir de reproduire. C'était un écrivain érudit et élégant et un caractère estimé de tous. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1860, il fut promu au grade d'officier en 1870 et de commandeur en 1893.



E. Biéler. — Les feuilles mortes.

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD

Courbevoie. — Imprimerie E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.



Ernest-Courtois BONNENCONTRE. — L'Été prodigue les fleurs.

LE SALON DE 1899



Henri-Léon JACQUET. — Pour les victimes de la mer; le jour des Trépassés, en Bretagne

Dans son épisode de « *Saint-Quentin pris d'assaut* » *(29 août 1557)* Francis TATTEGRAIN a montré combien il possédait à un degré supérieur l'intuition des choses du passé. « Après deux journées de meurtre, de pillage et d'incendie, les restes de la population sont conduits hors des ruines de la ville, par ordre de Philippe II roi d'Espagne ».

Les vainqueurs chassent devant eux dans la ville encore fumante un énorme troupeau de femmes et d'enfants affolés et sans défense, se poussant, se bousculant, agitant les bras, criant, vociférant.

Quel mouvement ! quelle intensité de vie dans ces personnages si habilement groupés. C'est l'égorgement sans trêve ni merci ; c'est la fureur meurtrière arrivée à son paroxisme ; c'est la mort donnée sans crainte.

A ces horreurs, TATTEGRAIN a su donner une forme éminemment dramatique. Rien de plus terrible et de plus tragique.

Avec une franchise dont il faut grandement le féliciter, il a osé montré le sang, et il a su rendre l'agitation et l'atrocité du fait de guerre.

C'est une œuvre de très grande allure l'émotion en déborde et gagne le public.


Th. JOURDAN. — La récolte des courges, en Provence.

Avec « *La Serrante* », Joseph BAIL se révèle égal à son maître Vollon, égal à ceux de tout temps qui ont excellé à faire flamber un rayon de soleil sur une épée ou sur une casserole. Sa bassine *tourne* au point de donner l'illusion du métal lui-même, sa métallurgie atteint la perfection, et je défie un chaudron peint de mieux ressembler à un chaudron véritable.


L.-A. GIRARDOT. — Jeune mauresque.

Beaucoup plus complexe est Georges ROCHEGROSSE, dont l'esprit, par une sorte de hantise mélancolique, retourne sans cesse aux heures d'agonie des civilisations antiques. Après la « *Ruine de Troie* », après la « *Mort de Babylone* », il nous montre aujourd'hui « *l'Assassinat de l'Empereur Geta* ».

..... Antonin Caracalla persuada à sa mère de les convoquer tous deux seuls dans ses appartements, afin d'amener une réconciliation. Geta s'étant laissé persuader, vint avec son frère, mais ils ne furent pas plutôt entrés qu'une bande de centurions apostés par Antonin, s'élança et massacra Geta qui, à leur vue, s'était réfugié auprès de sa mère et, suspendu à son cou, attaché à sa poitrine et à son sein, poussait des cris lamentables... Julia Domna fut couverte du sang de son fils, tué entre ses bras par le crime le plus impie, en sorte qu'elle compta pour rien la blessure qu'elle reçu

Mlle Georges ACHILLE-FOULD. — Les Femmes et le secret.





Fernand Piet. — Marché à Anvers (Belgique).

à la main. Il semble que Caracalla, son frère ne se soit pas contenté d'ordonner et qu'il ait voulu être un des exécuteurs, puisque quelques années après, il consacra dans le temple de Serapis, à Alexandrie, l'arme dont il s'était servi pour le meurtre de Geta...

C'est une scène de désespoir et d'agitation, peinte avec une grande recherche sans que (chose rare) la préciosité de la facture vienne atténuer l'horreur du drame.

Charles Busson excelle à rendre la gaîté lumineuse des premières heures du jour, le charme clair des prairies et des ruisseaux bordés de saules, nous retrouvons ces impressions aimables dans son « *Souvenir de Sologne* » et les « *Bords de l'Adour* » rendus par le maître avec un art consommé.

Dans la grande page de nature que Dameron expose cette année, son panorama de « *Paris vu du haut du Palais du Louvre* » montre une fois de plus les solides qualités qui font de lui un maître paysagiste, dessin consciencieux et précis, facture d'une habileté rare, très poussée et qui ne se dément dans aucune partie du tableau qui est éclairé de rayons obliques, effet de lumière saisissant.



F.-A. Delobbe. — L'École des mousses.

A signaler du même peintre « *Le déversoir du moulin de Poupenot à Montbard (Côte-d'Or)* » toile toute vibrante de soleil, toute charmante de sincérité.



Alfred Desplanques. — Les oignons.

De Louis Wuhrer : « *Un poste d'alpins à Seez (Haute-Savoie)* », le peintre a su faire tenir dans quelques mètres de toile un immense panorama dont l'effet est grandiose.

Les braves gens de Buland Eugène présentent une série de figures honnêtes et simples qui font aimer l'humanité.



Mme Marie Dieterle. — Animaux au pré.

En regardant ces personnages de types très différents dans sa « *Procession* », dans ses « *Bretons en prière* », si finement observés et rendus, il semble qu'on voit le portrait même du peuple français.

Du soleil éblouissant, du soleil brûlant ; un azur qui ferait paraître terreux le plus pur outremer. Les grillons font entendre et leur cri-cri strident et les cigales, le choc de leurs petites cymbales d'argent, les lézards sont au comble de la joie, le soleil éclate avec fracas et donne aux couleurs terrestres une force et une intensité éblouissantes. Il nous faudrait abuser des mots « lumière » et « soleil » pour décrire « *Pays basque : Saint-Jean de Luz* », de Bonnat « *Le vieil Antibes* » et « *Une route en Provence* » de Gagliardini — et aussi les belles œuvres de Montenard.



Emile Jammes. — Panneau décoratif; Callistème, fleur.

Courageusement fidèle aux dieux de l'Olympe, Bouguereau, nous fait voir, ainsi que de coutume, une scène mythologique : et c'est à l' « *Amour et Psyché* » que vont aujourd'hui ses adorations. Bouguereau est parmi les plus connus de nos peintres ; tout est dit depuis longtemps sur son impeccable dessin, sur ses compositions serrées, où les moindres détails, scrupuleusement prévus, sont exécutés avec science. A quoi bon le redire ? On sait déjà que la perfection réside dans cette *Admiration* où tout le monde pourra la saluer.



Paul Lecomte. — Le pont Royal.

Nous retrouvons aussi avec charme le « *Christ* » de Henner son corps d'ivoire, sa chevelure rousse et l'ombre troublante où se noie son idéale beauté.

De Boutigny, une scène militaire rendue avec cette entente de l'effet dramatique dont il fait toujours preuve dans ses compositions.

Nous aimons la désinvolture énergique de Henri de la Rochejacquelein au combat de Cholet, et

combien sont intéressants et bien groupés les canons et fusils jetés au hasard du combat et qui se trouvent si heureusement au premier plan.

De beaux paysages de Guillemet, qui, fidèle à son si joli pays, sait le traiter dans ces tons clairs, légèrement vaporeux qui caractérisent si bien l'atmosphère des environs de Paris, la souplesse de touche du maître réalise, dans ces deux toiles, « *Les bords du Loing à Moret* » et « *l'Eglise de Moret* », deux tours de force qui lui sont bien coutumiers. L'aisance avec laquelle Guillemet se joue dans la gamme des verts fait depuis longtemps l'admiration des peintres, et semble croître tous les ans.



Léon Mey. — La Clôture brisée.



P.-J. Santerre. — Porte d'entrée de la ville d'Harleur (Belgique).

Toutes les épreuves auxquelles le soleil met les paysagistes, quand il allume parmi les multiples tonalités du vert, Tanzi les affronte avec une franchise rare, et les surmonte avec une non moins rare habileté, la saine odeur du feuillage vous arrive de ces vieux saules curieusement difformes qui couvrent une jolie mare étalant sa nappe dormante où la lumière tremble et se reflète comme dans un miroir vagabond. La présence de l'eau fait naître l'herbe et la verdure, il n'en faut pas davantage à Tanzi pour faire un admirable tableau. Il n'a pas besoin des grands horizons et des vastes panoramas alpestres « *La Voise à Bouray* » et « *l'Eure à Maintenon* » lui suffisent. Les bois sont profonds, les clairières lointaines et baignées de lumière, apparaissent comme un pays de rêve où l'imagination voudrait s'enfuir.

Admirons les deux œuvres du peintre de Vuillefroy, « *Au bord de la mer* » et « *Après l'orage* », prairies baignées de lumière ou paisent des animaux solidement et savamment peints.



G.-F. Rohg — Après la prise du blaireau; bassets.

A marée basse, le varech est récolté et il faut ne pas tarder à l'emporter si l'on ne veut pas le voir disparaître avec la marée montante. André Colin a choisi un coin admirable. Pendant qu'un robuste gail-



Luigi Loir. — Le mot d'ordre.

lard charge la voiture nous pouvons admirer le ravissant paysage dans lequel a lieu cette scène vue, vécue, et prise sur le fait.

Il y a dans l'étude de la mer une mine inépuisable de sujets divers. La vie rude et poétique des marins ou des hommes dont l'existence est mêlée aux durs labeurs des pêcheurs de la côte. Ces robustes et patients héros en dehors de la pêche se livrent à des travaux variés « *La récolte du varech* » a une grande importance et celui qui n'est pas brûlé sur place pour en extraire la soude est conservé précieusement pour engraisser les terres.



Henri-Ed. Rudaux. — Remise d'une ancre à son poste.

Le jeune artiste a, on le voit, une grande connaissance des chevaux qu'il sait peindre avec une grande maîtrise.

Ils sont vigoureux, mais ils auront à donner pour emmener ce lourd chariot *un rude coup de collier*. Nous pouvons nous rendre compte de l'effort qu'ils auront à faire en regardant le beau tableau d'Edmond Borchard.

Le « *portrait de Mme J. Von Derwies* » est un morceau de peinture très solidement établi, digne du talent brillant de Benjamin-Constant. Dans la robe d'un ton éclatant dans les pierreries, se retrouve le rêve fastueux du maître orientaliste ; et la figure de la Grande Dame, traitée d'un style très serré, très précis, apparaît d'autant plus puissante de vérité parmi ces accessoires éblouissants.

Encore d'admirables portraits, réunis par



J.-F. Gueldry. — Les Dragons de Villeguen.

Marcel Baschet sous ce titre : « *Portraits de famille* ». Les personnages y sont de grandeur naturelle et de toute beauté, et c'est en même temps une composition d'une intimité délicieuse, toute émue d'une grâce patriarcale.

Comme pour prouver qu'il ne réussit pas moins les portraits de petite dimension, Marcel Baschet nous montre, dans un autre cadre, la ravissante figure de Mme G... et de ses enfants. Cette toile est d'une très précieuse exécution.

Les portraits sont nombreux au Salon de cette année ; presque tous par bonheur sont des portraits de femmes, et de fort jolies femmes. Si bien que cette exposition de peinture prend parfois, les aspects d'un concours de beauté, et qu'on s'y promène avec ravissement entre une double haie de sourires d'aimables regards et de toilettes exquises. Oh, ces toilettes ! que de génie dépensé, depuis Eve, dans l'art délicat d'arranger la feuille de figuier : que de purs chefs-d'œuvre ! c'est vraiment un deni de justice quand nous omettons de nommer en même temps que le peintre, le couturier inspiré qui fut son collaborateur : Doucet, Worth, Laferrière. Bourniche et quelques autres au-



H. Brispot. — Souvenir d'enfance.



Ernest Desurmont. — La Chèvre blanche

raient leur place ici. Au premier rang, nous mettrons « *le portrait de Mme D...* » par Bonnat.

La puissance d'évocation de ce maître est telle, chacune de ses œuvres laisse dans l'esprit une image si vivante qu'il nous suffira de dire que le Bonnat de cette année est *un très beau Bonnat*.

De Jules Lefebvre deux très beaux portraits, l'un de « *Mme R...* » et l'autre représentant « *M. Edmond Corroyer, membre de l'Institut* », d'un dessin très sévère, les noirs différents traités avec une science incomparable font de ces deux portraits deux œuvres maîtresses.

Avec le « *Portrait de M. Guillemet* » et celui du « *Docteur Marc Laffont* ». Roybet expose deux œuvres comparables à ce que les maîtres de la couleur ont fait de plus beau. Applaudissons les d'être peints d'une façon si magistrale.

Louis-Edouard Fournier a fait très élégamment le portrait de « *M. Paul Deschanel* », président de la Chambre des députés, qui a une très grande désinvolture.



G. Charpentier-Bosio. Badauds.

Hébert, Dagnan-Bouveret, Maxence, Gervex, Muraton, Pascal Blanchard, de Winter, André Caillard, Bastet. Lynch, Staiger gardent l'allure superbe et les somptueuses qualités de couleur dont ils sont si coutumiers.

E. Boutigny. — Henri de La Rochejacquelein au combat de Cholet.

Mlle C..., par Auguste-Charles Mengin est un gentil chef-d'œuvre de grâce candide. Et c'est une aventure charmante de rencontrer ce jeune et gai visage de Mlle H. C..., par Paul Quinsac et le sourire de Mme L... R... d'un charme très délicat par Paul Thomas, peinture sobre et discrète.

Il y a de l'esprit et de la finesse dans les portraits de Mlle Beaury-Saurel, de Mme Paymal-Amouroux, de Mme Romani, de Mme Madeleine Lemaire, de Mme Jenny-Fontaine et Mme Delacroix-Garnier.

Rien de plus scrupuleusement dessiné, de plus frais, ni de plus délicat que

le charmant petit portrait de Raphaël COLLIN.

Madame est servie dit « *la petite bonne* » de Max Faivre, il faut louer ici la gracieuse attitude, la finesse de la coloration, l'entrain de l'exécution. Elle est campée à ravir et ce tableau est bien peint et très bien dessiné — doux regard, doux sourire — et les bibelots qui sont sur la table sont d'un arrangement exquis.



Edouard SAIN. — Douce ivresse.

HARPIGNIES expose deux paysages « *Fin d'une belle journée, souvenir d'Hérisson* » et « *la Loire à Sancerre* ». Comment louer dignement ces deux toiles où se retrouvent vigoureuses et toujours jeunes, les qualités qui placent depuis longtemps le Maître HARPIGNIES au premier rang des paysagistes modernes : la sûreté du dessin, la tenue magistrale de la composition, la délicieuse monochromie des gris, et par-dessus tout, ce don d'évoquer la rêverie, de faire visible aux yeux du corps la poésie éparse dans les branches, semée parmi les fleurs des sentiers, flottant à la surface paisible des eaux... don féerique par lequel un paysagiste devient un chanteur d'idylles, et toujours rendra le talent d'HARPIGNIES cher aux esprits délicats.



Edmond STAIGER.
Portrait de M. Maubert.

Avec Camille BERNIER nous sommes en Bretagne par une matinée. Le triste paysage du Finistère, offre des tableaux moins connus que les environs de Paris, ou que la Normandie avec sa luxuriante végétation, mais cependant pleins d'effets pittoresques, d'un caractère mélancolique et grandiose, parfois même d'une grâce austère, les brumes, les vapeurs, les pluies fréquentes, quelquefois un pâle rayon qui se glisse varient la monotonie de l'aspect. Camille BERNIER a fait une belle œuvre pleine d'ampleur et de grâce et toute poétique dans sa fraîcheur.

Elle serait longue la liste des paysages à signaler, notons comme les mieux réussies les toiles de Jules BRETON, DES-



L.-F. KOWALSKY. — Eté.



Léon Couturier. — L'escadre française venue de Cherbourg à la rencontre du Tsar escorte et salue les yachts impériaux russes (5 octobre 1896).

brosses, Grosjean Henry, Quost, Berton, Foreau, Ballue, Place-Cauton, Galerne, Bourgeois, Demont, Michel, Motteley, Albert Wallet, Dufour, Comoy, Buffet, Karl Cartier, Franck-Lamy, Paul Lecomte, Quignon, Boudot, Liot, Nozal, Schmit, Moisset, Dallier, Simonnet, Japy, Laronze, Balouzet, Gosselin, Cagniart, Biva, Rigolot, Bouchor, Petitjean, Renaudin, Rapin, Pail, Maucherat de Longpré, etc., etc.



Claude Bourgonnier. — La grand'mère.

Mais voici que punis d'avoir flâné dans les salles, il nous faut doubler le pas et citer à la hâte, les délicieuses compositions d'Édouard Bisson, le beau portrait de Renard, la *Quêteuse* d'Henri Jacquet d'un sentiment si heureux, les *Pilleurs d'épaves* d'Hirschfeld, le gai tableau de genre de Desplanques, les rudes marins de Granchi-Taylor, les robustes *Mareyeuses* de Deyrolle, la *Nymphe et le Satyre* de Scalbert, la scène d'intérieur de Coggne si spirituelle et d'un art si curieux. Une clarté de printemps triomphe dans les « *Joyeux ébats* de Charles Chabas. Un charme étrange et captivant se retrouve dans le tableau de Ferdinand Humbert. Admirons les œuvres d'Albert Laurens, les études ensoleillées de Girardot,

la scène espagnole de Bergès, l'idylle champêtre de Desurmont, l'intérieur roubaisien de Meurisse-Franchomme, le tableau militaire de Le Dru.

Et dans les Arts décoratifs, que de choses ravissantes à voir, à étudier.

La Pyrogravure est un procédé dont les artistes usent beaucoup, qui leur rend de grands services et donne des effets charmants. Dans ce genre, signalons un buvard d'Ernest Belvaux qui est d'une grande originalité et d'une exécution parfaite avec sa devise énigmatique « *Peut-être !* » et aussi les merveilleux émaux du comte Du Suau de la Croix. Alors que beaucoup s'alarment devant ces kilomètres de toiles et voudraient décimer la légion sacrée des peintres, voici qu'au contraire un remords nous prend à la fin de notre tâche.



Mme Consuelo-Fould. — Un passage risqué.



A. Seiquer. — Je suis bien là !

Nous avons oublié bien des artistes sincères et nous avons passé devant bien des œuvres sans dire le plaisir que nous leur devions.... Puisque nous avons fait un tel péché, qu'on nous pardonne en pensant que pas une ligne de cette trop courte étude n'a été perdue en de vains dénigrements. Nous avons donné un peu de prose comme un simple et joyeux merci, à ceux qui nous donnaient une précieuse émotion d'art.

E.-G. de la Grenille.

NOS ILLUSTRATIONS

Alfred GUILLOU

Comme elles sont suggestives, les barques de pêche de Guillou, qui passent dans la brume; hautes voiles confuses, vaguement semblables aux ailes de grands oiseaux de mer. Guillou aime Concarneau, il aime la mer et les marins, s'il sait les peindre avec talent, il sait aussi raconter d'une façon toute particulière, les histoires invraisemblables écloses dans le cerveau de ces rêveurs pour qui le danger est inconnu. La longue liste des chefs-d'œuvre de Guillou nous invite à chanter avec le poète Yann Nibor :



Henry Bonnefoy. — Les petits fiancés.



C. Lemeunier. — Oh! que ça tombe mal.

Dans la maison Teyssonneau
D' Concarneau
Il y a de joli's filles
Que tous les matelots
Des bateaux
Trouv'nt b... gentilles.

Sur chacune de ces figures très étudiées, très diverses, il y a cet air de simplicité noble et de résignation qui est la marque du pays. L'âme bretonne est fidèlement traduite et aucun Celte ne regarde les toiles d'Alfred Guillou sans un moment de nostalgie.

Pierre PETIT-GÉRARD

Comme dans ses envois aux Salons précédents, avec la toile qu'il expose cette année, Petit-Gérard fait preuve d'une grande justesse d'observation. La scène est rendue avec cette entente de l'effet dramatique que l'on trouve dans toutes ses compositions militaires.

Petit-Gérard nous montre « *Avant l'Attaque* », des soldats sur la physionomie desquels il a su mettre avec le talent qui lui est particulier, l'énergie jamais domptée.

François BRUNERY

Brunery exposait au Salon dernier deux tableaux de genre où s'affirmait un très beau talent. Avec son « *Dillettantisme* » il évoque l'étiquette pompeuse dont Stendhal a signalé le comique. Si la toile de cette année a un côté plus grave comme choix du sujet. Constatons la même perfection de dessin et le même goût spirituel dans le groupement des personnages.

Louis LEMAIRE

Si les pivoines font au printemps l'ornement des parterres,

La rose, vierge encor, se referme jalouse,
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.

Les roses se montrent groupées au sommet des branches elles joignent à l'élégance de la forme, la fraîcheur, la grâce, la beauté du coloris.

Louis Lemaire a su rendre tout cela avec une grande habileté et avec une souplesse étonnante je dirais même qu'il donne la sensation de la suavité du parfum.



Mme la baronne Tristan-Lambert — Le Tambourin fleuri.

INFORMATIONS. — société artistique de roubaix-tourcoing. — *Exposition de Beaux-Arts du 16 Septembre au 30 Octobre.* — Dépôt des ouvrages du 21 au 23 août. Chez M. P. Ferret, 13 rue du Dragon.

Courbevoie. — Imp. E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station. *Le Directeur-Gérant :* E. BERNARD



LA TAPISSERIE

Suite (1)

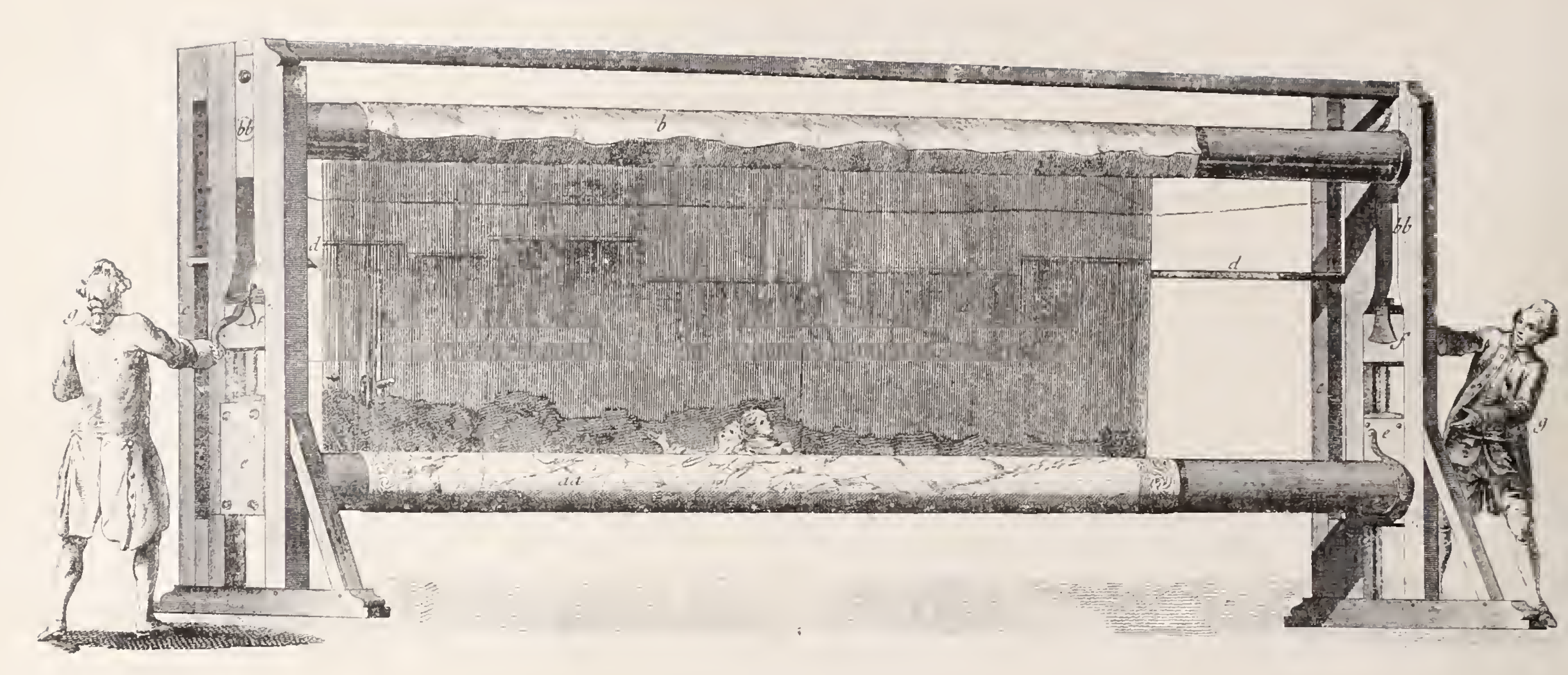
En 1792, l'organisation établie par Colbert fut supprimée, les entrepreneurs devinrent des chefs d'atelier et les artistes des employés recevant un traitement fixe.

Ce système est encore aujourd'hui en vigueur, mais contrairement à ce que l'on pourrait croire les traitements sont très peu élevés ; en compensation, les tapissiers bénéficient des logements à la Manufacture et d'une pension à soixante ans.

Depuis la fondation en 1662 jusqu'à notre époque il y a eu aux Gobelins vingt-trois directeurs qui se sont succédé dans l'ordre suivant :

Le Brun, peintre.	1662-1690
Mignard, peintre	1690-1695
Robert de Cotte, architecte, contrôleur des bâtiments du roi	1699-1735
Jules de Cotte, architecte, contrôleur des bâtiments du roi.	1735-1747
D'Isles, architecte.	1747-1755
Soufflot, architecte.	1755-1781

1. Voir N° 5. Février 1899 et n° 7. Avril 1899.



Métier de haute lisse.

Pierre, peintre	1781-1789
Guillaumot, architecte	1789-1792
Audran, chef d'atelier	1792-1793
Belle, peintre	1793-1795
Audran, chef d'atelier (pour la seconde fois)	1795
Guillaumot, architecte (—)	1795-1807
Chanal, chef de bureau	1807-1810
Lemonnier, peintre	1810-1816
Des Rotours, officier d'artillerie	1816-1836
Lavocat, député	1836-1848
Badin, peintre	1848-1850
Lacordaire, architecte	1850-1860
Badin, peintre (pour la seconde fois)	1860-1871
Chevreul, directeur des teintures (par intérim)	1871
Darcel, ingénieur	1871-1885
Gerspach, chef de bureau des manufactures nationales	1885-1892
Guiffrey	1892

Pendant plus de deux siècles, les bâtiments de la Manufacture des Gobelins subsistèrent tels qu'ils étaient à l'époque de Louis XIV.

Le percement de l'avenue des Gobelins, entraînant la suppression de la rue Mouffetard, le grand incendie allumé en 1871, enfin les travaux exécutés sur la Bièvre, ont en partie modifié l'aspect général de la manufacture.

Comme par le passé, les Maîtres composent des cartons spécialement en vue d'être exécutés à la manufacture des Gobelins où un personnel intelligent et savamment stylé y apporte tous ses soins sous l'œil éclairé de son encyclopédique directeur, M. J. Guiffrey.

Si les moyens de fabrication étaient relativement limités chez les Anciens il n'en est pas de même de nos jours ; bien que les Egyptiens furent, nous dit-on, les premiers à se servir du métier qu'actuellement nous retrouvons aux Gobelins avec sa forme définitive sous le nom de *métier de haute lisse*.



Le Tournoi de Jean-Paul Laurens.

Après avoir reproduit méticuleusement les copies de tableaux en multipliant les nuances employées, ce qui rendait le travail extrêmement long. On a cherché à rendre l'exé-

cution plus rapide et on a tissé de splendides tentures destinées à égayer la vue, ce qui a fait créer des modèles spéciaux pouvant être exécutés avec un petit nombre de nuances.

On peut prendre comme type de cette école la *Mission de Jeanne d'Arc*, le *Départ de Jeanne d'Arc*, *Le Tournoi* de Jean-Paul Laurens, la *Civilisation* de Rochegrosse, la *Justice consulaire* d'Albert Maignan, destinée au tribunal de commerce de la Seine : la *Renaissance* d'Ehrmann, l'auteur de l'*Antiquité*, du *Moyen Age*, etc., pour la Bibliothèque Nationale ; *Apollon et Daphné* d'Albert Maignan pour le Luxembourg ; le *Mariage civil* de Claude pour la mairie de Bordeaux, sont de superbes morceaux de décoration.



La Sirène et le Poète.

On va mettre sur le métier une tapisserie qui ne mesure pas moins de dix mètres sur six ; depuis trois cents ans, on n'en a point exécuté qui ait eu de semblables dimensions.

C'est d'après une superbe composition de Jean-Paul Laurens.

Le peintre a symbolisé dans son œuvre la glorification de l'Industrie française. Cette tapisserie est destinée à la décoration de la mairie des Gobelins (treizième arrondissement).

On travaille en ce moment à l'exécution des lambrequins destinés à la bibliothèque de l'Opéra. Ces lambrequins furent dessinés par Charles Garnier ; ils sont ornés de motifs décoratifs formés par des instruments de musique, harpes, violes et tambours de basque.

C'est la dernière œuvre de Charles Garnier. Enfin, terminons cette trop courte nomenclature en

parlant de Gustave Moreau : *La Sirène et le Poète*, c'est une très curieuse tentative et très hardie entreprise de rendre ainsi le fond de la grotte sur laquelle se détache le corps de la sirène au milieu des végétations marines, des polypes, des coquillages de toutes formes et de toutes couleurs que l'artiste a enchevêtrés au gré de sa fantaisie. Jamais nous n'aurions cru qu'une telle œuvre put être reproduite en laine.

Les arts décoratifs sont maintenant chez nous en grand honneur et dans les Salons annuels et dans toutes les Expositions on leur réserve une large place. Nous y voyons des broderies et des tapisseries et aussi des cartons de tapisseries. Nous en donnerons à nos lecteurs des reproductions fidèles et nous aiderons de toutes nos forces à combattre les préjugés qui autrefois faisaient reléguer les Arts décoratifs dont nous parlerons longuement.

La deuxième exposition des panneaux décoratifs, esquisses, études, aquarelles et modèles, exécutés par les tapissiers de la Manufacture des Gobelins, sera ouverte le mardi 1er août dans les salles de l'École de dessin de la Manufacture ; le Public sera admis gratuitement à la visiter les mercredis et les samedis de chaque semaine, de 1 heure à 3 heures, pendant le mois d'août.



NOS ILLUSTRATIONS

H. GERVEX

Entré tout jeune dans la renommée, Henri Gervex n'a cessé de marcher de succès en succès. Tout le monde se souvient de ces études de nu qui s'appelaient *Rolla*, le *Faune* et la *Nymphe*.

Ce maître de la couleur savait d'une main souple et puissante modeler la chair vivante. Avec la *Femme au masque*, il nous faisait penser à Jean Goujon. H. Gervex a souvent peint des toiles de très grande dimension. On se souvient de son *Jury au palais des Champs-Elysées* et *Avant l'opération*, où dans une œuvre puissante et de grand style, il représentait le chirurgien Péan s'apprêtant à tenter une de ces redoutables opérations qui lui étaient si familières, il nous le montrait donnant des explications à ses collègues et à ses élèves. Chacune des physionomies avait un caractère bien particulier.

Mais jamais le jeune maître, le plus applaudi de l'école moderne, n'avait poussé aussi loin l'étude de la lumière éclatante qui se joue partout dans son tableau de cette année : *Yachting dans l'Archipel*.

A. PEZANT

Il nous serait difficile de dire si Pezant est le fils d'un riche éleveur, mais ce que l'on peut affirmer c'est que jamais artiste n'a connu mieux que lui les bêtes dont il a à s'occuper, et toujours il nous représente des animaux solidement et savamment peints paissant dans les prairies, baignées de lumière.

Dans son *Abreuvée de midi* il nous montre un troupeau qui vient boire, déjà un grand nombre de vaches sont entrées dans l'eau. Bordée de saules, cette mare est formée par les pluies que la terre n'absorbe pas, l'eau clapote sous les pieds des lourds bestiaux qui s'avancent, lançant des éclaboussures de blanc plus vif, et arrondit des cercles qui vont s'élargissant avec un tremblement lumineux. A. Pezant qui affectionne tout particulièrement les heures où le soleil descend à travers les brumes, excelle à en rendre avec un talent tout spécial la poésie et la douce mélancolie.

Pezant, depuis longtemps déjà, est classé parmi les animaliers de talent, et, chaque année, au Salon, il envoie des œuvres remarquables et traitées avec une grande habileté.

Auguste DURST

Par un chemin ravissant et clair, Durst nous fait pénétrer dans un délicieux hameau. Quoi de plus simple, de plus calme, et cependant cela suffit à cet ingénieux artiste pour faire un tableau des plus séduisants et des plus lumineux.

Quelques oies flânent à l'entrée du village où la nature, sans contrainte, se livre à de

charmantes débauches d'herbes folles et de végétation désordonnées, tout cela germe, pousse, fleurit, s'épanouit, jette ses graines au vent, qui se charge de les porter où il faut.

Dans ce gentil chemin, toute licence à l'ortie, au chardon, à la bardanne et à toutes les plantes indisciplinées de pousser et d'envahir les haies, en faisant un fouillis inextricable de minces tiges, de feuilles étroites où l'insecte peut seul se frayer un chemin.

Toute la toile est peinte d'une touche vive et hardie, et Durst a su mettre partout une coloration extrêmement délicate et fraîche.

Mlle Alice JOLY

Nous ignorons dans quel boudoir sera placé le *Printemps* de Mlle Joly. Mais on y devra passer des heures charmantes en ayant sous les yeux une idylle aussi gaie.

Rien de plus frais, et de plus séduisant que cette superbe personne montrant avec éclat sa chair savoureuse et ingénue.

C'est une apparition exquise dont le charme ne s'oublie pas.

INFORMATIONS

CONCOURS DE ROME

PEINTURE

Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,
S'assit un jour, dit-on, entre un double chemin.
Il vit la Volupté qui lui tendait la main ;
Il suivit la Vertu qui lui sembla plus belle.

Ce sont ces quatre vers bien connus du poème de *Rolla*, par Alfred de Musset, qui ont fourni aux concurrents pour le Prix de Rome en peinture, le thème de leurs compositions.

Il est de toute évidence que d'après Musset, Hercule, en s'arrêtant un moment au milieu de ses travaux n'était plus un adolescent, mais bien un homme dans la force de l'âge, donc son choix entre la Volupté et la Vertu devait depuis longtemps déjà être arrêté.

Aussi la donnée de Xénophon, qui raconte le même épisode de la façon suivante, paraît-elle bien plus vraisemblable : Hercule, devenu grand, sortit en un lieu à l'écart pour penser à quel genre de vie il s'adonnerait :

Alors, lui apparurent deux femmes de grande stature, dont l'une fort belle, qui était la Vertu, avait un visage majestueux et plein de dignité, la pudeur dans les yeux, la modestie dans tous les gestes et la robe blanche. L'autre, qu'on appelle la Mollesse ou la Volupté, avait un grand embonpoint et une couleur plus relevée : ses regards libres et ses habits magnifiques la faisaient connaître pour ce qu'elle était. Chacune des deux tâcha de le gagner par ses promesses : il se détermina à suivre le parti de la vertu qui se prend ici pour la Valeur.

Hercule devait être encore jeune, grand, fort et beau. Presque tous les concurrents l'ont représenté lourd et épais.

Il est bien difficile de savoir celle des deux femmes qu'il préfère, et cette scène à trois personnages se passe dans des paysages qui se ressemblent les uns les autres — près d'une rivière — ou au bord de la mer — avec des temples à colonnes — qui donnent l'idée de la Grèce Antique. Le tout rempli de lauriers ou de végétations éclairées par un soleil couchant.

Dans toutes ces toiles, il faut cependant constater un manque d'émotion tout en admirant cependant dans la plupart, les scrupuleuses recherches de nu, une coloration agréable et un dessin correct.

Nous ne donnerons pas un détail particulier de chaque envoi.

Bornons-nous seulement à nommer les dix concurrents, dont plusieurs sont déjà connus pour avoir exposé à divers Salons des œuvres très remarquées.

MM. Fernand Sabatté, Paul Sieffert, Louis Roger, Ernest Azéma, Léon Galand, Jacquot-Defrance, Victor Guétin, M. Beringer, Emmanuel Benner, Robert Salles.

L'Académie des Beaux-Arts, en séance du 22 juillet, a rendu son jugement pour le Grand Prix de Rome; en voici les résultats :

Premier Grand Prix. — M. Louis Roger, élève de Jean-Paul Laurens et Benjamin-Constant, né à Paris, le 26 août 1879.

Premier second Grand Prix. — M. Victor Guétin, élève de MM. Jules Lefebvre, Benjamin-Constans et Tony Robert-Fleury, né à Saint-Denis (Seine), le 17 mars 1877.

Deuxième second Grand Prix. — M. Jacquot-Defrance, élève de M. Bonnat, né au Perthus (Pyrénées-Orientales) le 29 avril 1874.

GRAVURE EN MÉDAILLES

Le concours du Prix de Rome pour la *Gravure en Médailles* n'a lieu comme on le sait que tous les quatre ans. il consiste en un bas relief assez grand, modelé et réduit ensuite aux proportions d'une médaille dont le coin doit être au moins terminé par le graveur lui-même.

Le sujet choisi était cette fable de La Fontaine : *Le Villageois et le Serpent*; un paysan qui ramasse un reptile blessé, le réchauffe dans son sein et en est ensuite mordu.

Six concurrents se sont présentés : MM. Grégoire, Lemasson, Mérot, Lorieux, Michelet et Alloy.

Certains avaient traité leur sujet en prenant pour personnage un paysan de nos jours, d'autres en s'inspirant des données antiques. Mais chez la majorité des concurrents, l'execution du travail était fine et délicate

L'Académie des Beaux-Arts a rendu le jugement suivant :

Premier Grand Prix. — M. René Grégoire, élève de MM. Thomas et Dubois.

Premier second Grand Prix. — M. Alloy, élève de MM. Barrias, Charpentier et Vernon;

Pas de *deuxième second Grand Prix.*

Mention. — M. Mérot, élève de MM. Barrias et Daniel Dupuis.

SCULPTURE

Pour le Prix de Rome en Sculpture, le sujet à traduire était ainsi formulé :

« Douleur d'Adam et d'Eve devant le cadavre d'Abel tué par Caïn. »

D'une façon générale le concours est très satisfaisant.

Le sujet permettait aux concurrents de modeler trois corps nus, homme, femme et adolescent et de faire des têtes d'expression — Voilà bien de quoi montrer du talent.

Dans plusieurs des compositions le sentiment de douloureuse surprise causé par ce meurtre inattendu est rendu avec naturel et dans une note élevée, le mouvement est puissant et tragique, l'attitude souvent contenue d'Adam est bien trouvée.

Il y a dans la figure d'Ève, cette femme qui voit la mort pour la première fois, un mouvement de protestation douloureuse. Pourquoi la la mort?

Nous nommerons les dix concurrents qui sont : MM. Descatoire, Bouchard, Boudier, Terroir, Maillard, Blanconnier, Vermare, Auban. Guilloux.

Le jury de l'Académie des Beaux-Arts a rendu son jugement dont voici les résultats :

Premier grand prix. — M. Vermare, né le 27 décembre 1869 à Lyon. Élève de MM. Falguière, Marquerte et Lanson, M Vermare avait obtenu le deuxième second grand prix en 1897.

Premier second grand prix. — M. Terroir (Alphonse), né le 12 novembre 1875 à Marly (Nord). Élève de M. Barrias.

Deuxième second grand prix. — M. Bouchard (Louis-Henri), né le 13 décembre 1875 à Dijon. Élève de M. Barrias.

L'Académie des Beaux-Arts dans sa séance du 8 juillet a décerné le *Prix Maillé-Latour* (de la valeur de 1200 francs) destiné « à récompenser un artiste dont le talent déjà remarquable mérite d'être encouragé », à M. Villeneuve (Jacques-Louis), élève de MM. Thomas et Injalbert, pour son envoi au Salon. Marsyas, satyre qui mit le premier en musique les hymnes consacrés aux dieux. Il défia un jour Apollon à qui chanterait le mieux; mais, pour le punir, Apollon le lia et l'écorcha tout vif.

Le sculpteur F. Guilbert a terminé le buste du peintre Eugène Boudin. Ce buste sera inauguré à Honfleur dans le courant du mois d'août. La cérémonie aura lieu sous la présidence de M. Albert Sorel, de l'Académie française, qui prononcera un discours. Après l'exposition où le buste figure il sera élevé sur une place publique de la ville.

Le ministère des Beaux-Arts a fait diverses commandes à MM. Debat-Ponsan, Gabriel Ferrier, Alexis La Haye, Gaston Saint-Pierre pour la décoration picturale du nouveau théâtre de Nîmes.

M. Bartholdi vient de terminer la maquette d'un monument à la mémoire des Aréonautes du siège de Paris. Cette maquette sera exposée en 1900 dans la section réservée à la Société de navigation aérienne. L'œuvre est destinée à la place Blanche, où elle sera élevée après l'exposition universelle.

L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 22 juillet a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. le comte Delaborde. Au 8e tour de scrutin, M. Philippe Gille est élu par 22 voix contre 19 données à M. Aymard et 1 à M. Jules Comte.

L'Académie a ensuite décerné le *Prix Estrade-Delcros* à M. Dagnan-Bouveret pour l'ensemble de ses œuvres. Ce prix de la valeur de 8000 francs est destiné à « récompenser une œuvre appartenant soit à l'un des Arts du dessin (peinture, sculpture, architecture, gravure en taille-douce, gravure en médailles), soit à l'art musical, qui aura été produite dans les cinq dernières années et que l'Académie aura jugé particulièrement digne d'être signalée au public ».

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DE ROUBAIX-TOURCOING

Exposition à Roubaix du 16 septembre au 30 octobre. Dépôt des ouvrages chez M. Paul Ferret, 13, rue du Dragon, à Paris, du 21 au 23 août.

Courbevoie. — Imp. E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.

Le Directeur-Gérant : E. BERNARD



1899. (5)

gueur, ils ont cru n'en devoir occuper que l'espace de 115 toises, en faisant deux cloisons aux deux extrémitez de cet espace. Sur la cloison de l'extrémité à gauche en entrant, il y a un grand dais de velours verd avec des grands galons et de grandes crépines d'or et d'argent, une estrade et un tapis de pied au-dessous avec deux portraits, l'un de Sa Majesté et l'autre de Monseigneur par M. Person.

Les œuvres de Coisevox, Girardon, Coipel, Largillière, Desportes, Jouvenet, de Troy figuraient à cette exposition.

La *troisième* aux mêmes lieux et à partir du 20 avril 1671.

La *quatrième* du 14 août au 4 septembre 1663, avait été retardée de quelques mois afin de coïncider avec la fête du Roi : honorée le 25 août de la présence du premier ministre.

Quatre grands tableaux faits par M. Le Brun, chancelier et Recteur de l'Académie.

1° *La défaite de Porus par Alexandre* ; 2° *Le passage du Granique ;* 3° *La bataille d'Arbeile ;* 4° *Le triomphe d'Alexandre ;* y figurent ainsi que ceux de Champagne, Loir, Girardon, Bourguignon, etc.

La *cinquième* inaugurée le 14 août 1675.

Pas d'Expositions en 1677 et 1679 à cause des dépenses qu'elles occasionnent à l'Académie.

La *sixième*, le 14 août 1681 : a beaucoup de peine à réunir un nombre d'ouvrages suffisant. Lemoyne est nommé décorateur de l'Exposition.

La *septième* retardée par la mort de la Reine, n'a eu lieu qu'au mois de septembre 1683.

La *huitième* du 20 août au 16 septembre 1699, a lieu pour la première fois dans la grande galerie du Louvre.

La *neuvième*, du 12 septembre au 8 novembre 1704 dans la grande galerie du Louvre.

En tête du livret de l'année 1704 on lisait les lignes suivantes :

« L'Académie a toujours été persuadée qu'elle ne pouvait mieux faire connoistre son application et son zèle pour la perfection des Beaux-Arts qu'en exposant de temps en temps quelques morceaux de peinture et de sculp-



1899. (6)



1899. (7)

ture faits par les Académiciens qui la composent. Elle sçait que quoique la plupart de leurs Ouvrages soient faits pour contribuer à la Majesté des Temples et à la magnificence des palais, il ne laisse pas d'y en avoir un grand nombre d'autres qui ne sont pas plutost placez dans les Cabinets où ils sont destinez, qu'ils sont souvent dérobez aux yeux du public, et qu'ainsi le progrès que l'Académie fait dans les Arts pourroit estre ignoré, si elle n'avoit soin de luy fournir de quoy réveiller son attention. M. Mansard, Surintendant des Bastimens, Arts et Manufactures de France, Protecteur de l'Académie, luy ayant cette année obtenu du Roy une partie de la Grande Gallerie du Louvre. Elle s'est portée à faire cette exposition avec d'autant plus d'ardeur qu'elle se rencontre heureusement dans un temps ou tout le monde est en feste pour la naissance d'un Prince qui fait les délices de la Maison Royale et de toute la France, la Compagnie ne pouvant trouver une occasion plus favorable de temoigner la part qu'elle prend à la joye universelle.

La partie de la gallerie employée à la décoration est de 110 toises de long et a de chaque costé, entre les croisées, 17 trumeaux ornez de tapisseries et numerotez sous la corniche en chiffres romains, ou sont rangez les Ouvrages de Peinture et au milieu de la Gallerie devant les trumeaux et dans les embrasures des croisées, les Ouvrages de Sculpture.

A l'un des bouts, vers les Tuileries, sous un riche dais de velours vert, et au-dessus d'une estrade couverte d'un tapis, est le portrait du Roy, en pied, ayant à sa droite le portrait de Monseigneur le Dauphin, et à sa gauche celui de Monseigneur le Duc de Bourgogne ; sur le fauteüil de l'estrade est le portrait de Monseigneur le Duc de Bretagne ce fauteüil est accompagné de deux grandes torchères à l'antique, sur lesquelles sont deux vases de bronze de M. Girardon.



1899. (8)

Ces trois premiers tableaux sont peints par M. Rigaud et le dernier par M. Gobert. Il y avait à cette même exposition des tableaux de Coypel le Père, de Verdier; des pastels de Vivien, des peintures de Coypel le fils, de Boulogne le Jeune, de Hallé, de Largillière, etc.

La *dixième* ne dure qu'un jour, le 25 août 1706, à l'occasion de la fête du roi, pour offrir aux regards du public les morceaux de réception et les objets d'art appartenant à l'Académie.

Le règne de Louis XV est marqué par vingt-six expositions de 1725 à 1773.

La *onzième* du 25 août au 2 septembre 1725, dans le salon Carré entre la galerie d'Apollon et la grande galerie du Louvre.

La *douzième* dans la galerie d'Apollon du 30 mai au 30 juin 1727, produit du concours ouvert entre les principaux officiers de l'Académie. Le duc d'Antin demande l'avis motivé des Académiciens non exposants sur le mérite des compositions exposées.

La *treizième*, ouverte le 18 août 1737, dans le grand salon carré du Louvre, Stiémart, décorateur. 286 sujets; 69 exposants, 49 peintres, 10 sculpteurs, 8 graveurs en taille-douce, 2 graveurs en médaille.



1899. (9)

« La Protection singulière dont le Roy a toujours honoré l'Académie Royale et son goût décidé pour les Beaux-Arts, ne pouvait mieux se manifester que par les ordres qu'il a donnez de faire une Exposition de Tableaux et Sculptures, dans le grand salon du Louvre. L'attention de ce sage Monarque pour entretenir l'émulation entre les habiles Peintres et Sculpteurs de son Royaume, est l'effet et la suite d'un ministère qui sera à jamais l'ornement de l'Histoire, comme il fait le bonheur des Peuples. Le Public aussi éclairé qu'équitable, en prenant part à la célébrité de la Fête, reverra avec plaisir les travaux des Excellens hommes qui ont déjà mérité ses suffrages et connoîtra par les progrès successifs de leurs talens, qu'ils ont formé ceux dont les Ouvrages paroissent pour la première fois dans ce lieu consacré aux Muses ». A cette Exposition on remarquait sur la corniche à droite de l'escalier un grand tableau de 150 pieds sur 10 de haut, représentant un *Cerf arrêté par les chiens* de A. Oudry, Académicien. L'*Assomption de la Vierge*, destinée pour la Chartreuse de Lyon, en hauteur de 18 pieds sur 8, par M. Trémolières, adjoint professeur et des œuvres de Coypel, Carlo Van Loo, de Troy, Nattier, Desportes, Parocel, Gourtin, Chardin, etc.

(*A suivre*).

1899. (10)



NOS ILLUSTRATIONS

Mme Berthe De NEUVILLE

Pour trouver un peu de fraîcheur, prenant seulement garde de glisser sur les roches tapissées de mousses visqueuses, nous suivrons le ravin qui s'enfonce en pentes rapides. Des végétations ébouriffées, des arbustes, des broussailles et des arbres se penchent sur ses bords, où ils se retiennent par leurs racines pittoresquement contournées. De la terre déchirée saillent, à travers des tons d'ocre, des roches grisâtres de formes bizarres.

Dans le fond murmure, se plissant aux pierres et aux cailloux, le *Ruisseau* qui peu à peu a creusé le ravin et pratiqué à la surface du sol cet étroit vallon rempli d'ombre et de mystère. Des quartiers de roches qui ont roulé du haut de la berge, parfois, obstruent le courant et l'obligent à de petites cascades, à des mutineries d'écume qui s'apaisent un peu plus loin quand la place est plus large. Alors, l'eau tranquillisée s'étale comme une mince plaque de verre sur le fin gravier dont elle laisse voir tous les détails.

C'est en cet endroit charmant, où coule ce frais ruisseau, que Mme Berthe de Neuville a peint d'une façon si franche la brillante aquarelle que nous reproduisons.

Vicente De PAREDES

Il serait difficile de ne pas penser au grand Maître Fortuny, en admirant la brillante aquarelle de Vicente de Paredès.

Un *Baptême en Espagne* au XVIIIe siècle a fourni à ce très habile artiste l'occasion de nous montrer les chatoyants reflets des étoffes les plus merveilleuses du monde. Un amoncellement de soies diverses et précieuses dont les roses, les rouges, les violets chantent aux yeux une harmonie exquise.

On peut affirmer que le choix du sujet ne pouvait être mieux fait, afin de lui permettre d'utiliser dans les brisures des satins, toutes les qualités de coloriste et de peintre élégant.

Jean BÉRAUD

Le peintre Jean Béraud est avant tout un collectionneur de documents humains, toujours pétillant d'esprit. Parisien jusqu'au bout des ongles, il ne cesse jamais d'être intéressant par le choix de ses sujets, les poses naturelles et les attitudes parfaites de ses personnages.

Comme il connaît bien tous les types de la vie parisienne, mondaines, avocats, juges et plaideurs, femmes de brasseries, comédiennes, actrices, et dans chacune de ses œuvres une pointe d'esprit gouailleur et satyrique, moderne au premier chef, aimant l'actualité, ne s'occupant que de l'heure présente. Jean Béraud sait peindre avec une extrême recherche l'agitation, le mouvement, sans que la préciosité vienne atténuer l'intensité de vie qu'il sait donner à ses moindres œuvres.

Dans le Cours de Comédie au Conservatoire, nous retrouvons toutes les qualités qui depuis longtemps déjà ont classé Jean Béraud parmi les jeunes Maîtres de l'École Moderne.

Félix-Hippolyte LUCAS

Il y a toujours dans les claires compositions de F.-H. Lucas une science tout à fait supérieure du dessin, un peu de parti pris des colorations simples et gaies, un sentiment attendri de la nature.

Rien de plus scrupuleusement dessiné, de plus frais, ni de plus délicatement touchant que cet Enfant endormi sous l'œil maternel.

La mère cesse de faire tourner son rouet et d'un geste simple, semble imposer silence à tout ce qui l'environne.

Nous nous souvenons de toutes les œuvres délicates du jeune Maître. Entre toutes rappelons le *Fil de la Vierge* qui avec le *Divin Sommeil* nous donne une conception très moderne de la Beauté.....

Et le tout est quelque chose de calme et d'aimable qui entre dans l'esprit joyeusement.

E.-G. de la Grenille

INFORMATIONS

Par décret en date du 10 août 1899, publié dans le *Journal Officiel* du 13 août et sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sont promus ou nommés dans l'Ordre National de la Légion d'honneur.

AU GRADE D'OFFICIER :

M. Collin (Louis-Joseph-Raphaël), artiste peintre, Chevalier du 13 juillet 1884.

M. Guadet (Julien), Inspecteur général des Bâtiments civils et Palais nationaux, professeur à l'École Nationale des Beaux-Arts, architecte du Gouvernement, Chevalier de 1878.

AU GRADE DE CHEVALIER :

MM. Agache (Alfred-Pierre), artiste peintre.
Rivière (Théodore-Louis-Auguste), sculpteur.
Patricot (Jean), graveur, prix de Rome 1886.
Vigneron (Aristide J.-B.), Commissaire général de la Société des Artistes français.

L'Académie des Beaux-Arts, dans sa séance du 5 août a décerné les prix suivants :

Prix Antoine-Nicolas Bailly, de la valeur de 1,500 fr., à M. Fauré, pour l'ensemble de ses publications sur l'architecture.

Prix Houllevigue (5,000 fr.), à M. Mayeux, architecte, pour son ouvrage intitulé *Fantaisies architecturales*.

Prix Bordin, (*architecture*), de la valeur de 3,000 fr., partagé comme suit : 1,500 fr. à MM. André Bérard et Alfred Berthier de Paris ; 1,000 fr. à M. Henri Chabeuf, avocat à Dijon et vice-président de l'Académie de cette ville ; 700 fr. à M. George, architecte à Lyon.

Prix Bordin (*gravure*), de la valeur de 3,000 fr., partagé de la manière suivante : 2,000 fr., à M. Roger-Marx pour son ouvrage : les *Médaillons français*, et 1,000 fr à M. Henri de la Tour pour son *Catalogue des jetons de la Bibliothèque nationale*.

Les prix de Dessin affectés aux classes supérieures, par le concours général entre les lycées de l'Académie de Paris, prix dont la distribution a eu lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence de M. Leygues, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le 27 juillet dernier, ont été donnés :

Premiers prix : A M. Fremy, du collège Stanislas, et Fauconnet, du lycée Louis-le-Grand.

1er accessit : M. Mareau, du lycée Charlemagne.

2e prix : M. Mercier (L.-le-Gr.). — *1er accessit* M. Rocard (L.-le-Gr.). — *2e accessit* : M. Goyet (Henri IV). — *3e accessit* : M. Guérin (Charlemagne). — *4e accessit* : M. Farge (lycée Carnot). — *5e accessit* : M. Nieweuglowski (L.-le-G.) ; et *6e accessit* : M. Robinet (collège Chaptal).

Le prix offert par Mme Meissonier en mémoire de M. Meissonier, membre de l'Institut, son mari, a été décerné, conformément à ses intentions à l'élève Fremy, qui a obtenu la première nomination de dessin.

Les deux prix offerts par la Société d'encouragement pour la propagation des livres d'art ont été décernés, conformément à ses intentions, aux élèves Frémy et Fauconnet, qui ont obtenu les deux premiers prix de dessin.

De grandes fêtes sont organisées à Calais à l'occasion de l'inauguration du monument que cette ville vient d'élever sur le port à la glorification des Sauveteurs. Le monument en bronze est l'œuvre du sculpteur Lormier. Ces fêtes sont fixées au 10 septembre.

L'Académie des Beaux-Arts, en séance du 29 juillet, a rendu son jugement sur le concours Troyon, dont le sujet dicté était, pour cette année *La récolte du goëmon*. Le *Prix Troyon* (1.200 fr.) est attribué au tableau n° 18, dont l'auteur est M. Alphonse Cellier, né le 17 septembre 1875, a Gardanne (Bouches du-Rhône) L'Académie accorde, en outre, trois mentions honorables : la 1re à Mlle Marie-Didier Calvès (n° 6), née à Paris, le 14 décembre 1873 ; la 2e a M. Jacques Simon (n° 15), né à Paris, le 24 novembre 1875 ; la 3e à M. Abel Bertram (n° 10), né à Saint-Omer, le 9 septembre 1871.

L'Académie des Beaux-Arts a rendu son jugement dans le concours pour le grand prix de Rome, en Architecture. En voici les résultats.

Grand prix : M. Tony Garnier, né à Lyon, le 13 août 1869, élève de MM. Blondel et Scellier, de Gisors (deuxième second prix en 1895, premier second grand prix, en 1897).

Premier second grand prix : M. Henri Sirot, né à Valenciennes, le 25 avril 1869, élève de M. Moyaux.

Deuxième second grand prix : M. Eugène Sénès, né à Marseille, le 30 Mars 1873, élève de MM. Raulin et Sortais.

M. Hulot a été mis hors concours comme ayant apporté dans son travail définitif un changement à son esquisse.

Le sujet du concours était *Un hôtel pour le siège central d'une banque d'Etat.*

MM. J.-P. Laurens, président, Bartholdi et Loviot, vice-présidents, Boisseau, trésorier, et Vigneron, commissaire général de la Société des Artistes français, se sont réunis le 3 août à la Galerie des Machines et ont pris connaissance des nouvelles conditions auxquelles la Ville de Paris consent à céder à la Société, pour y installer son Salon annuel en 1900, les terrains des anciens abattoirs de Grenelle. Les conditions primitivement acceptées par la Société consistaient en une redevance fixe de 20.000 francs et en une autre redevance proportionnelle aux bénéfices réalisés par les sous-locations que pourra faire la Société sur les terrains qui lui sont ainsi concédés. Les conditions nouvelles qu'a sanctionnées un vote du Conseil municipal élèvent la redevance fixe à 30.000 francs, et la redevance proportionnelle à 30 %.

En présence de ces nouvelles conditions, le Bureau de la Société a jugé opportun de consulter le Comité des 90 avant de prendre une décision. Ce Comité, réuni le lendemain, a accepté les conditions qui lui sont soumises et s'en remet, pour l'avenir, à son sous-comité des 26 membres, du soin d'organiser le Salon de 1900 à Grenelle.

La Société des Artistes français, outre sa coopération à l'Exposition universelle, ouvrira donc son Salon annuel en 1900, à moins qu'on n'arrive pas à aplanir d'autres difficultés, notamment à propos du plan du Salon dressé par M. Loviot et qui constituerait, nous dit-on, pour la Société une dépense telle qu'elle se trouverait dans la nécessité de renoncer à organiser un Salon en 1900, si l'on n'y apportait de sérieuses modifications.



Courbevoie. — Imp. E. BERNARD et Cie, 14, rue de la Station.

Le *Directeur-Gérant* : E. BERNARD



1899 (12)

LES EXPOSITIONS DE BEAUX-ARTS

Suite (1)



1899 (13)

La *quatorzième* le 18 août 1738, toujours dans le salon carré, fut peu nombreuse.

La *quinzième* du 6 au 30 septembre 1739, dans le salon carré, Stiémart décorateur. 40 exposants; 119 ouvrages; 82 peintures, 14 sculptures, 12 gravures, 5 miniatures, 6 paysages.

La *seizième* Exposition a eu lieu dans le grand salon du Louvre : a commencé le 18 août au 1er septembre 1740.

En tête du livret de la *seizième* Exposition et avant l'explication des ouvrages de peinture, sculpture et autres ouvrages de Messieurs de l'Académie Royale, nous lisons ces lignes :

« Sans l'émulation, les talens languissent, et les

1. Voir le No 11. Août 1899.

Artistes n'étant plus excitez par l'attrait de la gloire, se relachent quelquefois, et négligent l'immortalité. C'est donc pour remédier à cet inconvénient, que la bienveillance du Roy pour les Arts, et la sagesse du Ministre ont ordonné à l'Académie Royale des Expositions de Peinture, Sculpture et Gravure.



1899 (14)

Tant de chefs-d'œuvre dans des genres si différens, ne font pas moins l'éloge des connaissances du Prince, que celui du génie de la Nation : et sans détailler le mérite particulier de cette fête, ne peut-on pas dire avec justice : s'il est heureux pour un Peuple d'avoir un Roy qui aime les Arts, il est glorieux pour un Roy quand son Peuple y excelle ? » A cette Exposition figurent les ouvrages de Restout, de Troy, Galoche, Boucher, Natoire, Oudry, Desportes, Jouvenet, Courtin, Chardin, Drouet, Lamy, Lépicié, Delatour, Nattier, Lancret, Servandoni, Coustou, etc.

La *dix-septième* a lieu du 1er au 10 septembre 1741.

Portail remplace comme décorateur Stiémart, décédé le 19 août de la même année.

Au début du livret de l'Exposition de 1741, nous lisons ces lignes.



1899 (15)

« Le désir de la gloire est la source des efforts, que chaque artiste pour atteindre à la perfection de l'art qu'il possède.

Un principe si noble fait naître une loüable émulation, qui élève l'homme au dessus de luy-même, et luy fait trouver dans son génie des ressources qu'il n'aurait osé se promettre et dont souvent il a l'obligation à ses rivaux.

Comme les suffrages du Public éclairé donnent à chaque genre de travail son véritable prix, c'est de ses suffrages réunis que se forme la réputation.

Quel moyen plus juste pouvait-on choisir pour mettre le Public en état de décider avec équité, que l'Exposition des différents ouvrages qui sont l'objet des travaux de l'Académie.

En ordonnant cette Exposition, Sa Majesté donne un témoignage glorieux à l'Académie de son attention à la perfection des Arts qu'Elle cultive ; quel nouveau



1899 (16)

motif pour Elle de redoubler ses efforts pour répondre aux vûës d'un Prince dont l'approbation est le gage le plus certain de l'immortalité : Objet qui, en faisant naître les arts, est leur plus flatteuse récompense ».

A cette Exposition figuraient trois grandes compositions de Coypel dont une pour le Roy, ce tableau en largeur d'environ 22 pieds sur 11 de haut, représentant Armide, qui voulant poignarder Renaud, va céder à l'Amour prenant ce Héros sous sa protection : la Suite de ce dieu rit de la colère de l'Enchanteresse, et célèbre d'avance le triomphe de son Maître.

Il y avait aussi des œuvres de Natoire, Adam l'aîné, Oudry, Desportes, de la Joue, etc.

La *dix-huitième* Exposition a été ordonnée, suivant l'intention de Sa Majesté, par M. Orry, Ministre d'Etat, Contrôleur général des Finances, Directeur général des Bâtiments, Jardins, Arts et Manufactures du Roy, et Vice-Protecteur de l'Académie ; dans le Grand Salon du Louvre par les soins du Sieur Portail, Garde des Plans et Tableaux du Roy.

A commencé le jour de Saint Loüis, 25 août 1742, pour finir le jour de Saint Mathieu, 21 septembre suivant, il y avait : 51 exposants, 186 sujets, 123 peintures, 19 sculptures, 10 gravures en taille douce, 4 paysages.

On remarquait les ouvrages de Coypel, de Troy, Dumont le Romain, Boucher, Natoire, Le Moyne le fils, Allou, Lancret, Jouvenet, etc.

La *dix-neuvième* Exposition a lieu dans le Grand Salon du Louvre, a commencé le 5e jour d'août 1743 et reste ouverte jusqu'à la fin dudit mois.

On y remarquait une grande composition de Galloche, professeur, des œuvres de Boucher, etc.

La *vingtième* Exposition a lieu dans le Grand Salon du Louvre, a commencé le jour de Saint Loüis, 26 août 1745, pour durer un mois. Elle compte : 53 exposants, 211 ouvrages : 140 peintures, 19 sculptures, 40 gravures, 15 paysages; Portail décorateur.

Galloche, adjoint recteur, expose une grande composition qui représente un tableau ceintré en hauteur, de près d'onze pieds sur six de large, retraçant



1899 (17)



1899 (18)

un des passages de la vie de Saint Nicolas, évêque de Myre, que des Matelots et Voyageurs viennent remercier de ce qu'il les avoit délivrez d'une effroyable tempête. Ce tableau était commandé pour l'église de S. Loüis du Louvre.

D'autres œuvres de Restout, Natoire, Coustou le fils, etc., figurent à cette Exposition.

En tête du livret de 1745, nous lisons ces lignes :

« Rien n'est si capable d'exciter l'émulation parmi les Arts, et d'éveiller, pour ainsi dire, les talens, que les Expositions publiques ; où la vérité débarrassée des égards dus à la Société Civile, dispense avec liberté la loüange et la censure, et fait appréhender aux plus fameux Artistes la sévérité de ses jugemens. Telle a été aussi l'intention de Sa Majesté et les vues du Ministre. Le succès a répondu à un projet si juste, si beau.

Chaque Académicien, animé par la Gloire, s'est efforcé de soutenir la supériorité présente de l'Ecole Françoise sur toutes celles de l'Europe et les Etrangers ont paru en faire un aveu flatteur, par le plaisir qu'ils ont pris à ces différentes fêtes.

Celle-ci ne sera point inférieure aux autres ; puisqu'indépendamment des Ouvrages pour le roy, le Public y verra aussi ceux qu'il a fait faire, ou qui lui sont destinez. Ce mélange qui réunit la Peinture, la Sculpture et la Gravure, paroîtra aux yeux des vrais connoisseurs, comme un Parterre agréable, dirigé par le goût, et cultivé par les Muses ».

La *vingt et unième* Exposition a été ordonnée, suivant l'intention de Sa Majesté, par M. Le Normand de Tournehem, directeur et ordonnateur général des Bâtimens, Jardins, Arts et Manufactures de S. M., dans le Grand Salon du Louvre, par les soins du Sieur Portail. A commencé le 25 août 1746, jour de la Saint Loüis, fête du Roy, pour durer un mois.

On remarque à cette Exposition



1899 (19)

un tableau en largeur d'environ 5 pieds sur 4, de M. Galloche, recteur, représentant Télémaque qui raconte ses Aventures à Calypso, accompagnée de ses Nymphes.

Deux tableaux, par M. Coypel, recteur; Ecuyer, Premier Peintre de Monseigneur le Duc d'Orléans. Ces tableaux sont de forme ovale, de 9 pieds de hauteur sur 7 de large, représentant les disciples d'Emmaüs, et l'Annonciation, et des autres faits pour l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, et un tableau peint au Pastel dont le sujet est la Samaritaine.

Signalons aussi au même Salon des œuvres de Natoire, Boucher, Jeurat, Chardin, Conseiller de l'Académie, Tocqué, Drouais, de Favanne, de Tournière, Parrocel, Oudry, Bouchardon, Nattier, etc.

Origine du Jury, Commission prise dans le sein de l'Académie pour examiner les ouvrages.

(A suivre) E.-G. de la Grenille



1899 (20)



1899 (21)

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DE ROUBAIX-TOURCOING

C'est la vingt et unième exposition de cette Société artistique que nous ouvrons aujourd'hui. Autrefois, les grands Maîtres dans des compositions savantes, qui font le plus bel ornement de nos musées, nous représentaient les diverses corporations. Maintenant, c'est bien différent (et la Société Artistique de Roubaix-Tourcoing en est un exemple), un certain nombre de grands industriels ont su fixer les ailes de Pégase au chapeau de Mercure. Ils ont pris cette devise charmante : *Utile dulci*, ils ont aménagé une superbe salle d'exposition merveilleusement éclairée et disposée à souhait, où chaque année se trouvent, par leurs soins, groupés un grand nombre de chefs-d'œuvre signés des noms les plus estimés parmi les Maîtres de l'École moderne.



J.-J. Weerts. — Portrait de Mlle ***

Et pour n'être pas trop rétrospectif et ne pas nommer les Artistes qui figuraient aux dernières expositions, nous nous bornerons à signaler parmi les exposants de cette année les envois de Gérome, Carolus-Duran, J.-J. Weerts, Saintpierre, Charles Busson, Tattegrain, Madeleine Lemaire, Gagliardini, Girardot, Lemeunier, Isembart, Meurisse, Grolleron, Lynch, Debat-Ponsan, Desplanques, Bompard, Munch, G. Biessy, E. Carpentier, Desurmont, Baschet, Magne, Duvillier, Cogghe, Truchet, É. Bouzin, Albert Wallet, E. Masson, Krabansky, Dameron, Brouillet, Delacroix, Vignal, Ravanne, Jacquet, Chocarne-Moreau, Quinton, Nozal, Landelle, Garaud .....

Aussi combien est parfaite la direction impliquée par la commission administrative à cette Société Artistique sous la présidence de son distingué président M. Poutignac-Devillars, qui par son dévouement de chaque instant, son goût délicat et sûr en matière d'art, sa courtoisie dans ses relations, a donné à cette Société artistique l'impulsion et l'importance qui en a fait une des plus belles et des plus prospères associations de ce genre.

Ces grands industriels savent être aussi de généreux Mécènes, il nous suffira de nous en rapporter à l'éloquence de quelques chiffres qui nous dispenseront de tout commentaires et diront tous les avantages qu'en ont retiré les Artistes.

5,802 œuvres ont été envoyées, de 1884 à 1898.

Il en a été acquis 738 pour la somme de 504.485 fr.



G. Krabansky. — Portrait.

ÉMILE BOISSEAU



OYSEL, LE TROUBADOUR DU PAYS BLEU



LE MARCHÉ DU COURS MASSÉNA, A ANTIBES

Achille GRANCHI-TAYLOR



LES CASIERS : LA LEÇON DU VIEUX



JANE



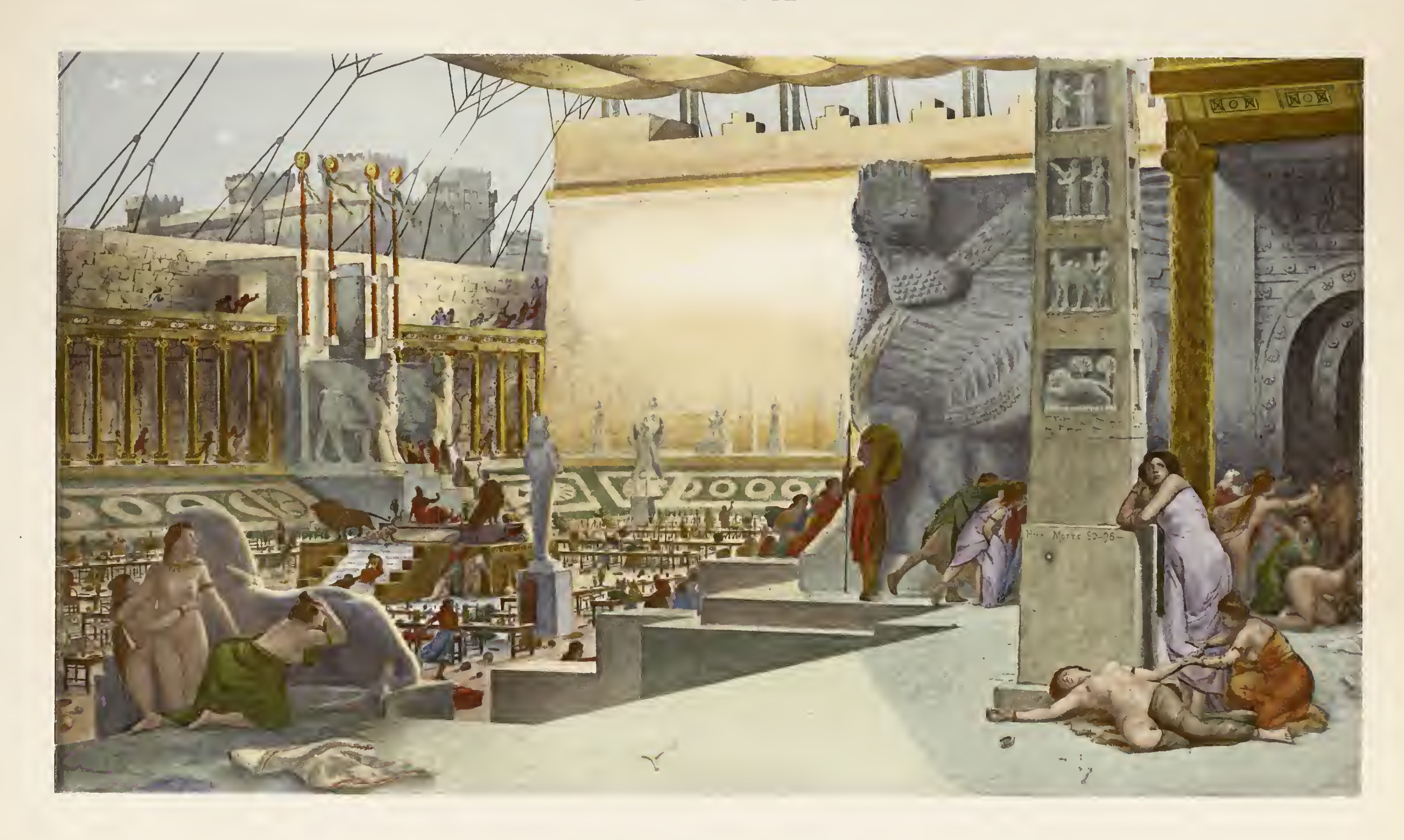
LES ENFERS BOUDHIQUES

CUIR DE VACHE, CISELÉ AU BURIN

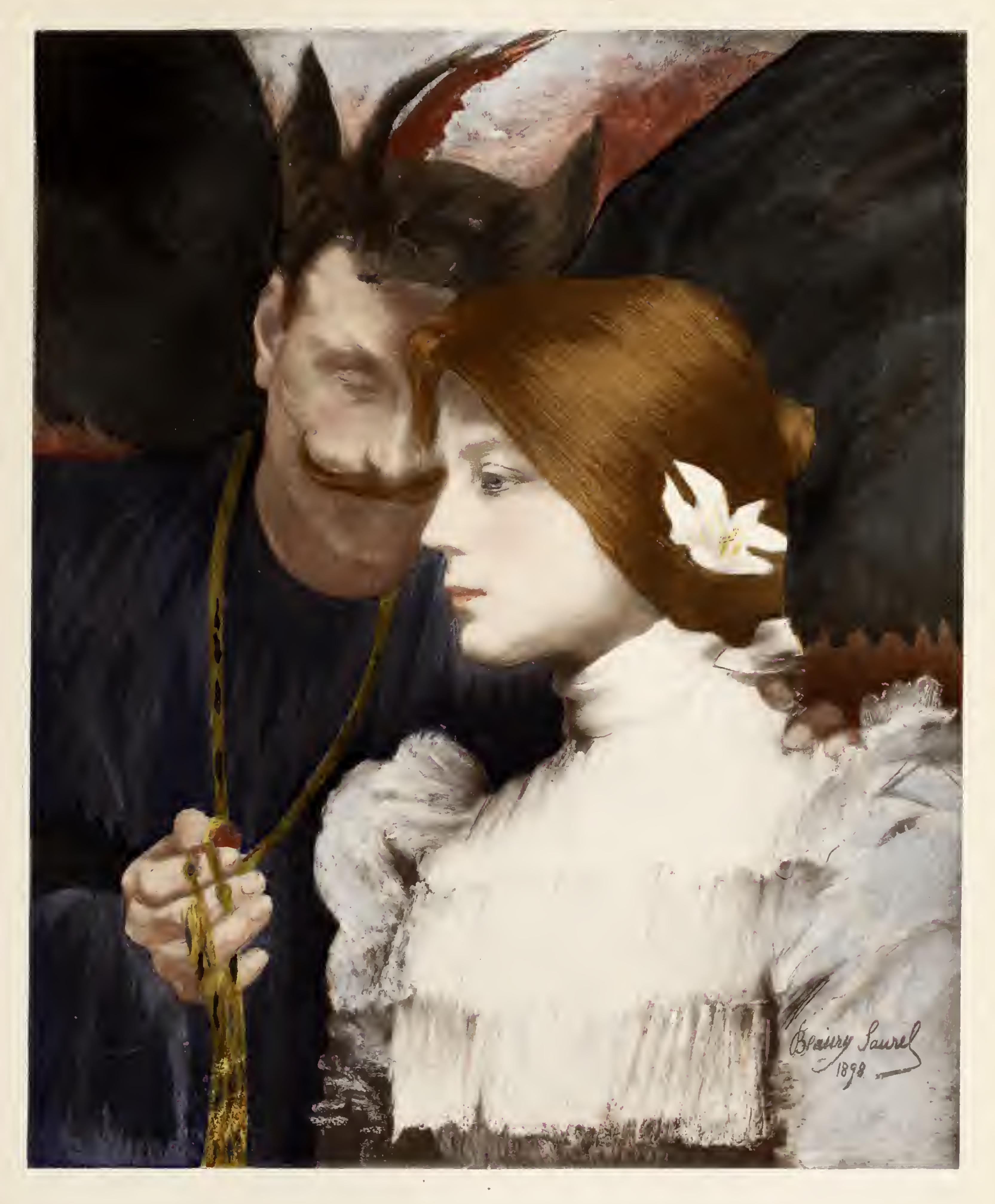


UN COIN DE PARIS

Henri MOTTE



MANE, THECEL, PHARÈS



« TROUBLÉE »



ÉTUDE EN FORÊT

Louis-Rémy SABATTIER



AVANT LE DÉPART



BONNES BOUTEILLES



FRA ANGELICO

PAUL THOMAS



LA RÉPÉTITION



PORTE-ÉTENDARD RUSSE

Mademoiselle HERLAND



UN DOIGT DE COUR

J. GARNIER



Reproduction de l'un des 160 tableaux de la nouvelle édition de " RABELAIS "

E. FOUBERT



RÊVERIE

H. BRISPOT



AVANT L'OFFICE

P. GROLLERON



APRES L'AVERSE

A. VALLET



SOUS BOIS

L. MORIN



CHAR DE LA PANTOMIME

L.-P. KOWALSKI



PROMENADE MATINALE

M. BASCHET



PORTRAIT

M. Abel TRUCHET



DINER PARISIEN

E. BOUTIGNY



UN SUSPECT

A. LA LYRE



SAINTE CÉCILE

G. BUSSIÈRE



LE RÊVEIL



A LA PROMENADE

DARIEN

MARCHÉ AUX OISEAUX, PARIS

B. LEMEUNIER



FLEURS PARISIENNES

Maurice LARD



COQUETTERIE

Jules GIRARDET



LE NOUVEL OFFICIER DE LA GARNISON

Alfred GUILLOU

PÊCHEURS DE HOMARDS ET DE LANGOUSTES

Pierre PETIT-GÉRARD

AVANT L'ATTAQUE

F. BRUNERY

DILETTANTISME

Louis LEMAIRE



PIVOINES ET ROSIER GRIMPANT

H. GERVEX



YACHTING DANS L'ARCHIPEL

A. PEZANT

L'ABREUVÉE DE MIDI

A. DURST

LES OIES

A. JOLY



PRINTEMPS

Mme DE NEUVILLE



LE RUISSEAU



UN BAPTÊME EN ESPAGNE

JEAN BERAUD

LE COURS DE COMÉDIE AU CONSERVATOIRE

E.-H. LUCAS



DIVIN SOMMEIL

E. DAMERON

· UN BRIN DE CAUSETTE

Gustave KRABANSKY



LA JOIE D'ÊTRE GRAND PÈRE

Henri-Léon JACQUET



POUR LES VICTIMES DE LA MER

CHOCARNE-MOREAU



LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS